260.4

John M. Gates

ST. STANISLAUS NOVITIATE
HOUSE LIBRARY
GUELPH, ONT.

ESSAIS
DE
MORALE
CONTENUS
EN DIVERS TRAITE'S
sur plusieurs devoirs importans.

Second Volume.

A PARIS,
Chez { GUILLAUME DESPREZ, Imprimeur & Libraire ordinaire du Roi. ET JEAN DESESSARTZ, Libraire, rue saint Jacque à Saint Prosper & aux trois Vertus.

M. DCC. XV.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

TABLE

Des Traités & des Chapitres contenus en ce Volume.

DISCOURS.

Sur la necessité de ne se pas conduire au hazard, & par des regles de fantaisie, page 1.

DISCOURS.

Contenant en abregé les preuves naturelles de l'existence de Dieu, & de l'immortalité de l'ame. 20

DISCOURS.

Où l'on fait voir combien les entretiens des hommes sont dangereux. 36

PREMIERE PARTIE.

CHAP. I. *Qu'il n'y a personne en qui les discours des hommes n'ayent produit de mauvais effets. Deux sortes de corruption, l'une naturelle & l'autre ajoûtée, que celle-là naît particulierement des discours des hommes,* 36

II. *De quelle sorte les fausses idées, à l'égard des biens & des maux, se forment dans notre esprit, & se communiquent par le langage,* 39.

III. *Que le langage commun est proprement*

le langage de la concupiſcence, 44
IV. *Combien il ſe gliſſe de mauvaiſes choſes dans les entretiens.* 46
V. *Que l'on ſe trompe ſoi-même ſi l'on penſe éviter le danger du langage de la concupiſcence, en diſant qu'on parle des choſes humainement.* 49
VI. *Autres adreſſes pour diminuer l'horreur des vices. Utilités du ſilence. Que chacun eſt obligé de detruire en ſoi les illuſions qui naiſſent du langage des hommes, & que le moyen le plus propre pour cela eſt de conſiderer ſur chaque choſe ce que Dieu en juge.* 53

SECONDE PARTIE.

CHAP. I. *Nos paroles n'ont pas tout-à-fait la même regle que nos jugemens, non plus que nos actions & nos ſentimens. Qu'il ne s'agit ici que de former les jugemens interieurs.* 59
II. *Comment on doit regarder toutes les choſes temporelles, leur extreme petiteſſe. Que tout nous en avertit. Le paſſé trop grand & trop petit à nos yeux.* 61
III. *Gloire humaine, gloire des Saints & des méchans.* 64
IV. *Veritable idée de ce qu'on appelle* Qualité. 66
V. *Veritable idée de la* Valeur. 70
VI. *Idée veritable des qualités de l'eſprit. Ce que c'eſt que d'avoir de la lumiere & de la force d'eſprit, d'être ſavant. Que ces qualités humaines ſont plus ſouvent pernicieuſes qu'utiles.* 77

VII. *Veritables idées des juſtes & des pecheurs.* 85

DE LA CIVILITE' Chrétienne.

CHAP. I. *Comment l'amour-propre produit la civilité.* 92
II. *Qu'il ſembleroit que la charité nous devroit éloigner de la civilité.* 94
III. *Comment la charité peut prendre part aux devoirs de la civilité.* 100
IV. *Avantages que la pratique de la civilité procure à ceux envers qui on l'exerce.* 106
V. *Moyen d'accorder ces contrarietés apparentes : Regles qu'on doit garder dans la pratique de la civilité.* 109

DE LA GRANDEUR. Premiere Partie.

De la nature de la Grandeur, & des devoirs des inferieurs envers les Grans.

CHAP. I. *Inſtincts contraires des hommes à l'égard de la grandeur. Celui qui porte à honorer les Grans, plus fort que celui qui porte à les mépriſer. Source du mépris de la grandeur dans les Philoſophes pauvres ou riches. Qu'il n'y a que la Religion qui nous puiſſe faire connoître ce qui lui eſt dû.* 113
II. *Comment la concupiſcence, la raiſon & la Religion s'uniſſent pour former la grandeur. Conſequence de cette doctrine avantageuſe aux Rois & aux Monarchies ſucceſſives.* 118
III. *Que cette autorité paſſe aux Magiſtrats &*

aux Princes du Sang. Réſolution de la queſtion propoſée : Par où les Grans ſont dignes de reſpect. 124

IV. *Pompes & richeſſes neceſſaires aux Grans. Et que les reſpects exterieurs leur ſont dûs, & meme en un ſens les reſpects interieurs. Retenue qu'on doit garder en parlant des Grans.* 126

V. *Qu'il eſt beaucoup meilleur d'avoir attaché la grandeur à la naiſſance, qu'au merite.* 131

VI. *Autre raiſon d'honorer les Grans, qui naît des avantages que l'on en tire. Que la cupidité prend dans le monde la place de la charité pour remplir les beſoins des hommes, & que c'eſt l'ordre politique qui la regle, & qui l'applique au ſervice des hommes. Cauſe de l'ingratitude des hommes. Que la Religion la doit corriger.* 134

DE LA GRANDEUR
Seconde Partie.

Des obligations & des difficultés de la vie des Grans.

CHAP. I. *Qu'il n'eſt permis à aucun homme de ſuivre ſa volonté ni de la faire ſuivre aux autres : qu'ainſi la grandeur n'a pour but & pour emploi que de faire obéir à Dieu. Crime que les Grans commettent en rapportant leur grandeur à eux-mêmes.* 142

II. *Que la meſure du pouvoir des Grans eſt la regle de leurs devoirs, & qu'ils ſont obligés de faire pour Dieu tout ce qu'ils peuvent. Comment ils doivent rapporter à Dieu l'hon-*

neur qu'on leur rend. 147
III. *Exemples des devoirs particuliers qui naissent de ce principe, Que les Grans sont obligés de faire pour Dieu tout ce qu'ils peuvent, 1. A l'égard de l'immodestie des femmes; 2. De la nomination aux Benefices: Pechés dont les Grans se chargent par la participation aux pechés d'autrui.* 150
IV. *Que l'état des Grans est un obstacle à connoître leurs devoirs.* 159
V. *Combien l'état des Grans leur rend la pratique de leurs devoirs difficile.* 162
VI. *Etat de Grandeur contraire à l'instinct du Christianisme.* 169
VII. *Que les Grans ont besoin de la plupart des vertus dans un degré heroique.* 172
VIII. *Que tout ce qui montre combien il est difficile aux Grans de vivre chrétiennement, fait voir l'éminence de la vertu de ceux qui satisfont aux devoirs du Christianisme malgré toutes ces difficultés.* 175

DISCOURS

De feu M. Paschal sur la conduite des Grans. 179.

DE LA MANIERE D'ETUDIER *chrétiennement.* 190

TRAITE' DE L'EDUCATION *d'un Prince.*

PREMIERE PARTIE'

Contenant les vûes generales que l'on doit avoir pour bien elever un Prince. 209

SECONDE PARTIE.

Contenant plusieurs avis particuliers touchant les études. 231

REFLEXIONS SUR LE TRAITE' de Seneque.

DE LA BRIEVETE' DE LA VIE.

Où l'on voit l'usage que l'on doit faire des écrits des Philosophes Payens. 260

Fin de la Table.

APPROBATION.

NOus soussignés Docteurs en Theologie de la Maison & Societé de Sorbonne, certifions avoir lû & examiné un livre intitulé *Essais de Morales, Volume second, composé par le sieur de Chantereſne ;* dans lequel nous n'avons rien trouvé que de très-conforme à la Religion Catholique, Apostolique & Romaine, en foi de quoi nous avons signé, ce 3. Juillet 1670.

N. PETITPIED.
P. BOILEAU.

DISCOURS

SUR LA NECESSITE' de ne se pas conduire au hazard, & par des regles de fantaisie.

DE's que les hommes sont en état de connoître ce qu'ils sont, ils se partagent en differens états, & en differentes professions, selon que leur inclination les y porte, ou que la necessité les y engage ; ce qui produit ce mélange bizarre de conditions qui se trouvent dans le mondé. Il n'y a souvent rien de plus frivole & de moins raisonnable que les causes de ces inclinations ; & ce qui les attache a un genre de vie plutôt qu'a un autre est d'ordinaire si peu de chose, qu'ils auroient honte de leur legereté s'ils pouvoient s'en souvenir.

Mais outre ces differentes professions, dont chacune n'est suivie que d'un certain nombre de personnes, il y a une profession commune, & un métier general que tous les hommes sont obligés de faire, qui est ce-

lui d'être hommes, & de vivre en hommes. Ce métier est infiniment plus important que tous les autres ; il les embrasse tous ; il les regle tous : car les autres sont bons ou mauvais, utiles ou pernicieux, selon qu'ils sont conformes ou contraires aux devoirs de cette condition commune.

On peut dire en general que ces devoirs consistent à vivre & à mourir comme il faut. Vivre, c'est marcher vers la mort ; mourir, c'est entrer dans une vie éternelle. Mais comme cette entrée est double, & qu'il y a une des portes de la mort qui nous met dans l'état d'une misere éternelle, & l'autre dans l'état d'une éternelle felicité ; il est visible que bien vivre, c'est marcher dans un chemin qui nous mene à ce bonheur qui ne finira jamais ; & que vivre mal, c'est marcher dans celui qui conduit a l'éternité de miseres.

Toutes les autres differences que l'on pourroit remarquer entre les diverses routes, que les hommes prennent dans leur vie, ne sont rien en comparaison de cette effroyable difference qui nait de la fin de ces chemins. Tout chemin qui aboutit a la misere eternelle, est malheureux, fût-il tout semé de fleurs. Tout chemin qui se termine au bonheur éternel est heureux, ne fut-il rempli que de ronces & d'épines. Mais la verité est, que ce n'est point ce qui les distingue. Il y a des biens & des maux dans tous les chemins des hommes, & ils auroient bien de la peine d'en faire le choix, quand ils n'y considereroient que l'aise, la felicité & le plaisir.

Aussi n'y considerent-ils gueres que cela, & cependant il n'y a presque point de genre de vie qui n'ait été suivi volontairement par quelque personne, comme le plus agréable de tous. Et ce n'est pas en quoi les hommes sont les plus déraisonnables. Toutes les choses du monde se reduisent d'elles-mémes à une espece d'équilibre, & & les biens & les maux des diverses conditions se balancent tellement, qu'on les trouve presque dans toutes en une égale proportion. Ainsi l'erreur des hommes consiste principalement en ce qu'ils s'imaginent que leur condition est plus heureuse que celle des autres, ou que celle des autres au contraire est plus heureuse que la leur. Et la verité est, que toutes les conditions sont à-peu-près également heureuses ou malheureuses.

Ce n'est pas ici le lieu d'étendre ce point, ni de faire voir de quelle maniere la coutume, l'imagination, les passions font cette égalité de biens & de maux en toutes sortes de conditions. Mais quelque force qu'ayent toutes ces choses pour faire perdre le sentiment des maux & le goût des biens, rien ne peut détruire l'inégalité qui se tire de la fin de ces chemins: & cette inégalité étant si terrible, il est visible que si les hommes étoient raisonnables, ils n'auroient égard qu'a celles-la, & qu'ils se mettroient uniquement en peine de trouver le chemin qui conduit à l'éternité des biens, & d'éviter ceux qui conduisent à l'éternité des maux.

Le principal soin de ceux qui voyagent,

eſt de s'informer du chemin qui mene au lieu où ils ont deſſein d'aller ; & l'on n'en voit point d'aſſez imprudens pour s'enquerir avec ſoin s'ils trouveront un caroſſe, un bateau, une bonne compagnie, ſans ſe mettre en peine du lieu où les conduira ce caroſſe, ce bateau, cette compagnie.

Mais cette imprudence que perſonne ne commet jamais dans les voyages particuliers que l'on fait d'un lieu à un autre dans ſa vie, eſt ordinaire parmi les hommes dans le voyage general de toute leur vie. Ils marchent tous vers la mort malgré qu'ils en ayent. La loi de la nature les preſſe, & ne leur permet pas de s'arrêter dans ce voyage. Ils ſavent la double fin qui termine cette vie, & la plus grande partie des nations du monde témoigne d'en être perſuadée ; & neanmoins la conſideration de ces deux fins, l'une ſi terrible, & l'autre ſi deſirable, n'entre preſque point dans le choix qu'ils font du chemin où ils marchent toute leur vie. Ils s'informent avec ſoin de toutes les autres choſes, ils prennent garde qu'on ne les y trompe. Ils s'occupent du ſoin de leur équipage, & de la recherche des commodités de leur voyage. Mais pour le chemin, ils le choiſiſſent avec ſi peu de diſcernement, qu'il n'y a rien au monde où ils apportent moins de précaution & moins de ſoin.

Qui demanderoit à tous les hommes où ils vont, ils répondroient tous d'une commune voix, qu'ils vont à la mort & à l'éternité, que toutes leurs démarches les

avancent vers ce terme ſi effroyable, & qu'ils ne ſavent pas même ſi chaque pas qu'ils font ne les y fera point arriver. Car tous ces chemins ont cela de commun, qu'on ne voit point ſi on eſt proche ou éloigné de leur fin. Mais qui leur demanderoit enſuite pourquoi ils vont par ce chemin plutôt que par un autre, & quel fondement ont ces maximes par leſquelles ils s'y conduiſent, on verroit qu'à peine y ont-ils fait reflexion; qu'ils ont embraſſé les premieres lueurs qui les ont frappés, que les regles qu'ils ſuivent n'ont point d'autre ſource qu'une coutume qu'ils ont embraſſée ſans examen, ou des diſcours temeraires dont ils ont fait des principes, ou enfin que leurs paſſions & leurs caprices.

On comprend aſſez de quelle ſorte on ſe laiſſe emporter par l'exemple & par les diſcours des autres; mais on n'entend pas ſi bien comment on ſe forme ſur ſes paſſions des maximes de conduite: auſſi cet effet eſt inſenſible, & voici de quelle ſorte il arrive. Les hommes ne ſeroient pas hommes, s'ils ne ſuivoient quelque ſorte de lumiere, fauſſe ou veritable. Leur nature eſt tellement formée, que la volonté n'embraſſe rien qui ne lui ſoit preſenté par l'eſprit ſous l'apparence de quelque bien. Ils ſont donc obligés en quelque ſorte de ſuivre la conduite de la raiſon. Et quoique le plaiſir les attire quelquefois à faire des choſes que la raiſon juge mauvaiſes & pernicieuſes, cela ne peut etre ni continuel ni même frequent. Ce combat des paſſions

contre la raiſon eſt trop incommode ; ils ne le pourroient ſouffrir, & il faut par neceſſité qu'afin de ſe rendre la vie ſupportable, ils trouvent quelque moyen de les accorder enſemble.

C'eſt une choſe dure d'être mépriſé & condanné par les autres, mais il eſt encore plus dur d'être mépriſe & condanné par ſoi-même ; parce qu'il n'y a perſonne que nous aimions mieux que nous, & dont nous deſirions davantage l'eſtime & l'approbation.

Il eſt donc neceſſaire que les hommes voulant s'eſtimer eux mêmes, ſe rangent ſous la conduite de leur raiſon pour éviter ſes reproches ; mais parce qu'ils veulent auſſi contenter leurs paſſions, ils font enſorte que leur raiſon ſe rendant flexible à leurs inclinations, ſe forme des maximes de conduite qui y ſont conformes, & ſelon leſquelles elle peut approuver leurs actions. Ainſi ils établiſſent la paix en eux-mêmes par cette mutuelle correſpondance de leurs actions & de leurs maximes. Ils penſent comme ils agiſſent, & ils agiſſent comme ils penſent : & ils n'ont garde de ſe condamner eux mêmes, puiſque leur volonté ſuit toujours ce que l'eſprit lui preſcrit, & que l'eſprit preſcrit toujours a leur volonté ce qu'elle deſire.

C'eſt pourquoi cette penſée de Seneque, Que tous les fous ſont mal ſatisfaits d'eux-mêmes, *Omnis ſtultitia laborat faſtidio ſui*, eſt très-veritable en un ſens, & très-fauſſe dans un autre ; & l'on peut dire au contraire avec plus de verité, que c'eſt le pro-

pre des sages d'être malcontens d'eux-mêmes, *Omnis sapientia laborat fastidio sui*, parce que leurs actions ne répondent jamais parfaitement à leurs lumieres. Mais les fous au contraire sont d'ordinaire très-contens & très-satisfaits de ce qu'ils font, parce que leur raison & leur conduite sont d'accord: & c'est aussi ce que nous enseigne l'Ecriture, quand elle nous dit, Que le fou est rempli de ses voies, *Viis suis replebitur stultus*: c'est-à-dire, qu'il en est content & satisfait. *Prov.* 14. 24.

Y ayant donc une liaison comme necessaire entre la conduite des hommes & la lumiere des hommes, il s'ensuit ~~qu'il y a autant~~ de differentes lumieres qu'il y a d'humeurs & de conduites differentes: & c'est ce qu'il est aisé de remarquer, quand on considere de près la vie & les actions des hommes. Car il n'y a qu'à les étudier un peu pour remarquer qu'ils ont chacun leurs principes & leurs maximes, dont ils se forment une morale à leur fantaisie.

Ces maximes & ces principes de morale sont les regles dons ils se servent dans le choix de ce chemin qui mene à la vie ou à la mort éternelle. Car la suite des actions de chacun fait le chemin où il marche durant sa vie: & ces actions sont reglées par les principes sur lesquels il se conduit. De sorte que comme il y a une infinité de mauvais chemins; c'est-à-dire, de vies déreglées & déraisonnables, il faut qu'il y ait aussi une infinité de fausses morales.

Ainsi il n'y a pas seulement une morale

de Chrétiens, une morale de Juifs, de Turcs, de Persans, de Bracmanes, de Sabis, de Parsis, de Chinois, de Brasiliens, qui consistent dans certaines maximes qui sont communes a chacune de ces societés; mais parmi ceux qui font profession de la même religion, il y a souvent de differentes morales, selon les differentes professions. Les Magistrats ont certaines maximes, les Gentilshommes en ont d'autres; il y a une morale de soldats, de marchands, d'artisans, de partisans, & même de voleurs, de bandits, de corsaires; puisque ces gens ont certaines regles qu'ils observent entr'eux aussi fidellement que les autres hommes observent leurs loix, & qu'il se font comme les autres une conscience qui approuve leur genre de vie.

Enfin en descendant jusqu'à chaque homme en particulier, on trouvera qu'outre quelques maximes generales dans lesquelles ils conviennent avec ceux de leur Religion, & de leur profession, ils ont aussi plusieurs maximes particulieres qu'ils ramassent çà & là, ou qu'ils se forment d'eux-mêmes, dont ils se composent une morale toute differente de celle des autres.

C'est une chose surprenante de considerer le mélange confus de ces maximes qui font la morale des particuliers: car l'on n'y voit pas moins de varieté que dans les visages des hommes, qui sont si admirablement diversifiés. Mais ce qu'il y a de plus étonnant, & qui fait connoitre mieux que toutes choses l'excès de l'aveuglement des hommes, c'est la legereté prodigieuse avec

laquelle ils embrassent les plus importantes maximes de leur conduite, le peu de soin qu'ils apportent pour discerner la verité d'avec l'erreur, & l'opiniâtreté avec laquelle ils s'y attachent, comme si elles étoient les plus assûrées du monde.

Il s'agit de leur tout, puisqu'il s'agit pour eux d'une éternité de bonheur ou de malheur. Chaque pas qui les avance vers la mort, les approche de l'une ou de l'autre de ces deux éternités. Ne semble-t-il donc pas que leur principal soin & leur principale application devroit être de s'instruire des regles veritables qu'ils doivent suivre dans la conduite de toute leur vie, & de tâcher de les discerner de ce nombre innombrable de fausses regles qui sont suivies par ceux qui s'éloignent de la verité ?

La diversité même des maximes qui regnent parmi les hommes, leur devroit faire comprendre que ce n'est pas une chose si aisée que de trouver ce chemin qui mene à la vie, puisque les hommes n'en conviennent pas. S'il étoit si visible, il les attireroit tous par sa clarté : & s'il se trouvoit des hommes assez déraisonnables pour refuser d'y marcher, il ne s'en trouveroit point d'assez aveugles pour le méconnoître.

Cependant, c'est à quoi ils pensent le moins qu'à s'instruire de quelle maniere il faut vivre. Ils embrassent pour l'ordinaire sans discernement les premieres maximes qu'on leur en donne, & ils ne remettent jamais en doute celles qu'ils ont embrassées, comme s'il étoit certain que les

premieres instructions fussent toujours les veritables.

C'est ce qui paroît particulierement dans la Religion, qui est la chose du monde la plus importante, & qui fait dans tous les peuples une partie très-considerable de leur morale ; car il n'y a point de temerité égale à celle qui porte la plûpart des hommes à suivre une Religion plutôt qu'une autre.

J'excepte la Religion Chrétienne, qui a un éclat si grand & si particulier par sa sainteté, son antiquité, ses miracles & ses propheties, que ceux qui la suivent, étant frappés de cet éclat extraordinaire, & qui ne se rencontre nulle part ailleurs, ne peuvent être estimés temeraires de la préferer tout-d'un-coup a toutes les autres : outre qu'elle a cet avantage, que plus on en penetre le fond, & plus on y découvre de lumieres ; au lieu que les autres Religions ne peuvent soutenir la moindre recherche & le moindre examen.

Je ne parle donc que de ces autres Religions qui regnent dans la plus grande partie du monde, & qui prises ensemble, sont infiniment plus étendues que la Chrétienne. Il n'y a rien de plus extravagant que toutes ces creances ; & quand on auroit a dessein inventé des opinions ridicules, sans raison & sans apparence, on n'auroit pû mieux y réussir qu'ont fait les auteurs de ces fantasques Religions. Elles n'ont ni miracles ni propheties, ni rien de capable de persuader des esprits tant soit peu sensés. Tout ce que l'on connoit par la raison, par l'experience, par la lecture des histoires, les

détruit & les convainc de fauſſeté. D'où vient donc qu'elles ſont ſuivies par les trois quarts du monde? Que le Mahometiſme ſeul occupe une ſi vaſte étendue de terre? Qu'on demande aux Bracmanes, aux Chinois, aux Tartares, aux Turcs, pourquoi ils ſuivent la Religion qu'ils profeſſent? S'ils ont tant ſoit peu de ſincerité, il ne répondront autre choſe, ſinon qu'ils la ſuivent, parce que leurs peres l'ont ſuivie, parce que leurs parens, leurs amis, leur nation, leur Prince la ſuit. Voilà tout le fondement de leur creance. Cependant, il ne faut qu'un peu de ſens commun pour voir que cette raiſon eſt ridicule: car toute Religion ſera veritable par cette regle dans le pays où elle eſt reçûe. Mais toute fauſſe qu'elle ſoit, le commun des hommes n'eſt pas capable d'y reſiſter, leur eſprit y ſuccombe, il s'y rend ſans reſiſtance, & en fait le fondement de toute ſa vie.

Il n'y a que les Chrétiens, comme j'ai dit, qu'on puiſſe exemter legitimement de cette imprudence; quoiqu'il y en ait peut-être pluſieurs parmi eux qui ne ſont Chrétiens que de la même maniere que les Turcs ſont Turcs, c'eſt-à dire, par la ſeule impreſſion de l'exemple, ſans aucune attache divine dans le cœur, & ſans aucune lumiere ſolide dans l'eſprit. Mais comme il eſt vrai en general, que la morale de tous les Chrétiens eſt très ſolide dans les principes qu'ils tirent de cette divine Religion; il eſt vrai auſſi qu'elle ne laiſſe pas d'etre fort bizarre & fort peu ſolide dans l'eſprit de la plupart de ceux qui portent le nom de Chrétiens,

parce qu'ils sont peu instruits du fond de leur Religion, & qu'ils se donnent la liberté, comme les autres hommes, de se former d'autres maximes selon leur caprice. Les principes qu'ils prennent de la Religion Chrétienne, ne composent qu'une bien petite partie de leur morale. Ils en ont une infinité d'autres qu'ils ont embrassés au hazard & sans examen, avec la même temerité que nous avons remarquée dans ces peuples aveugles. L'exemple de leurs amis & de ceux avec qui ils vivent, les discours de ceux avec qui ils conversent, leur en impriment un très grand nombre d'autres sans qu'ils y pensent. Leur amour-propre & le desir secret de se justifier dans leurs passions, leur en inspire plusieurs, comme nous avons déja dit. Ils forment quantité de jugemens au hazard sur les rencontres qui se presentent, & ces jugemens demeurant dans leur memoire, & étant favorisés de l'amour-propre qui les regarde comme des productions qui lui appartiennent, servent de principes en d'autres rencontres semblables : & ainsi ils se forment une morale qui n'est guere moins déreglée que celle des Mahometans & des Indiens.

Ce qui est admirable, est qu'ils reconnoissent qu'ils ont besoin de maître & d'instruction pour toutes les autres choses ; ils les étudient avec quelque soin ; ils sont dociles envers ceux qui les leur montrent : il n'y a que la science de vivre qu'ils n'apprennent point, & qu'ils ne desirent point d'apprendre, ou qu'ils apprennent avec si

peu de ſoin, qu'il ſemble qu'elle n'en valle pas la peine.

Ils font choix des artiſans, des medecins, des avocats dont ils ſe ſervent; ils craignent d'être trompés dans les moindres choſes. Mais ils n'ont aucune defiance quand il ne s'agit de rien moins que de ſe ſauver ou de ſe perdre pour l'éternité. Tout guide leur ſemble habile: le premier venu leur eſt bon, & ils ſe repoſent ſur lui avec une parfaite ſecurité. Ainſi ils s'expoſent hardiment au voyage de la vie, ſans chercher d'autres lumieres que celle de ces maximes fantaſques dont ils ſe ſont temerairement remplis l'eſprit.

Où ſont ceux qui ſont touchés ſerieuſement de la crainte de s'égarer & de prendre une mauvaiſe route dans leur vie, qui ne deſirent rien davantage que de trouver la lumiere veritable pour s'y conduire, & qui faſſent de cette recherche leur principale & leur plus ſerieuſe occupation? Où ſont ceux qui ſe défient d'eux-mêmes, qui marchent avec crainte & tremblement, & qui ont une vigilance continuelle pour regarder où ils mettront leurs pas? Il y en a ſans doute, puiſqu'il y a des juſtes & des élus; mais il y en a peu, parce qu'il y a peu de juſtes & peu d'élus. Le commun du monde marche ſans crainte, ſans défiance, ſans prévoyance, ſans reflexion: & ſuivant temerairement leurs paſſions & leurs fantaiſies, ils s'avancent à grans pas vers la mort, juſqu'a ce qu'ils ſoient arrivés à ce moment terrible qui fait voir aux hommes ce qu'ils n'ont pas voulu voir durant

leur vie ; mais qui le leur fait voir inutilement en tirant du fond de leur cœur ces paroles de desespoir : *Ergo erravimus à via* Sap. 5. 6. *veritatis, & justitiæ lumen non luxit nobis, & sol intelligentiæ non est ortus nobis.* NOUS *nous sommes donc égarés de la voie de la verité, la lumiere de la justice n'a point lui pour nous, & le soleil de l'intelligence ne s'est point levé sur nous.*

En considerant avec effroi ces démarches temeraires & vagabondes de la plûpart des hommes, qui les menent à la mort, & à la mort éternelle, je m'imagine de voir une isle épouvantable, entourée de précipices escarpés qu'un nuage épais empêche de voir, & environnée d'un torrent de feu qui reçoit tous ceux qui tombent du haut de ces précipices. Tous les chemins & tous les sentiers se terminent à ces précipices, à l'exception d'un seul, mais très étroit & très-difficile à reconnoître, qui aboutit à un pont par lequel on évite le torrent de feu, & l'on arrive à un lieu de sûreté & de lumiere.

Il y a dans cette isle un nombre infini d'hommes, a qui l'on commande de marcher incessamment. Un vent impetueux les presse, & ne leur permet pas de retarder. On les avertit seulement que tous les chemins n'ont pour fin que le précipice, qu'il n'y en a qu'un seul par où ils se puissent sauver, & que cet unique chemin est très-difficile à remarquer. Mais non-obstant cet avertissement, ces miserables sans penser à chercher ce sentier heureux, sans s'en informer, & comme s'ils le connoissoient par-

faitement, se mettent hardiment en chemin. Ils ne s'occupent que du soin de leur équipage, du desir de commander aux compagnons de ce malheureux voyage, & de la recherche de quelque divertissement qu'ils peuvent prendre en passant. Ainsi ils arrivent insensiblement vers le bord du précipice, d'où ils sont emportés dans ce torrent de feu qui les engloutit pour jamais.

Il y en a seulement un très-petit nombre de sages qui cherchent avec soin ce sentier étroit, & qui l'ayant découvert, y marchent avec grande circonspection, & trouvant ainsi moyen de passer le torrent, & de sortir de ces précipices, arrivent enfin à un lieu de sûreté & de repos.

Peut-être que celui qui disoit à Dieu ces paroles: *Torrentem pertransivit anima nostra, forsitan pertransisset anima nostra aquam intolerabilem:* NOTRE *ame a traversé le torrent, & peut-être que notre ame auroit passé dans une eau, d'où elle n'auroit pu se tirer,* avoir dans l'esprit quelque image de cette sorte. Mais quelque affreuse qu'elle paroisse, elle ne répond nullement à la verité de ce que j'ai eu dessein de representer. Les choses spirituelles sont si hautes, qu'aucune imagination n'y peut atteindre. Toute image est infiniment éloignée de la realité de leur grandeur. Il n'y a point de proportion entre ce torrent de feu qui recevroit ceux qui tomberoient des précipices de cette isle imaginaire, & l'enfer qui reçoit réellement ceux qui sortent du monde par la mort, après s'être égarés du chemin de la justice. *Ps.* 123. 5.

Cependant cette image, toute imparfaite qu'elle est, suffit pour faire comprendre que l'unique sagesse de ces voyageurs seroit de chercher ce chemin par lequel ils pourroient sauver leur vie ; que leur unique bonheur seroit de le trouver, & d'y marcher jusqu'au bout ; & que tous ceux qui ne se mettroient pas en peine de le chercher, seroient insensés & malheureux. Elle suffit pour faire concevoir que toute la curiosité qu'ils auroient pour les autres choses, toute l'ambition qui les porteroit à vouloir dominer sur leurs compagnons, toute l'ardeur qu'ils feroient paroître à la recherche de leurs plaisirs, ne seroient pas seulement vaines & ridicules, mais ne pourroient être l'effet que d'une incroyable stupidité. Qu'est-ce donc que l'on doit dire de la verité dont cette image est si éloignée? Et que peut-on penser de l'aveuglement des hommes qui ont si peu de soin de s'instruire du chemin de leur salut, qui vivent & marchent au hazard, & qui ne pensent qu'a se divertir durant le voyage de l'éternité ?

C'est pour retirer les hommes de cette temerité insensée, par laquelle ils se précipitent dans l'enfer en suivant leurs caprices & leurs fantaisies, que Dieu les exhorte dans l'Ecriture, avec tant d'instance, d'écouter la sagesse & d'ouvrir les oreilles de leur cœur pour l'entendre. C'est pour cela qu'il les exhorte de la chercher comme les avares cherchent l'argent & les tresors cachés dans la terre : *Si quæsieris eam quasi pecuniam, & sicut thesauros effoderis illam ;*

Voy. les premiers chap. du liv. des Prov.

Prov. 2. 4.

qu'il veut qu'ils en faſſent leur bien, leur heritage, leur treſor : *Poſſide ſapientiam, poſſide prudentiam .... & in omni poſſeſſione tua acquire prudentiam.* TRAVAILLEZ *à acquerir la ſageſſe, à acquerir la prudence ... travaillez à acquerir la prudence aux dépens de tout ce que vous pouvez poſſeder.* Car cette ſageſſe qu'il leur commande de rechercher, n'eſt autre choſe que la lumiere qui leur eſt neceſſaire pour marcher dans les tenebres de cette vie, & pour regler leurs actions ſelon la juſtice & la loi de Dieu : & elle conſiſte tout à connoître le chemin du ciel. C'eſt pourquoi il eſt dit expreſſement, que *la ſageſſe de celui qui eſt vraiment fin, eſt de connoître ſa voie : Sapientia callidi eſt intelligere viam ſuam,* & l'Ecriture l'appelle la ſcience du ſalut, *ſcientiam ſalutis ;* parce qu'elle eſt ſeule capable de nous y conduire, & que toutes les autres ſciences ſans celle-là ne ſont que ſciences de mort, qui n'ont que la mort pour fin, & qui ne conduiſent qu'à la mort.

Prov. 4. 5. & 7.

Prov. 14. 8.

Luc. 2. 77.

La veritable ſcience des hommes eſt donc de connoître leur voie, c'eſt-à-dire, la voie du ſalut, la voie de la paix, la voie du ciel. Leur unique étude doit être d'acquerir cette ſcience ; mais le moyen de l'acquerir eſt de l'eſtimer autant qu'elle le merite. Et c'eſt pourquoi l'Ecriture nous dit encore : *Que le commencement de la ſageſſe eſt de faire de la ſageſſe ſon treſor, & de la preferer à toutes les choſes que nous pouvons avoir en ce monde.* PRINCIPIUM *ſapientiæ, poſſide ſapientiam ; & in omni poſſeſſione tua acquire prudentiam.* Car Dieu a voulu que cette ſcience ſi neceſſaire aux hommes fût de telle

Prov. 4. 7.

nature, qu'elle dépendit plus de leur cœur que de leur intelligence & de leur esprit; & que comme elle ne se trouve point par ceux qui ne la desirent pas, ou qui ne la desirent pas comme elle merite de l'être, on ne manquât jamais de la trouver quand on la cherche de tout son cœur.

Ainsi le plus grand pas vers la sagesse est de la desirer & de la chercher sincerement, & d'être vivement penetré du malheur effroyable qu'il y a de vivre au hazard, de suivre temerairement les opinions que l'on a reçûes sans discernement, ce que l'Ecriture appelle, *marcher aprés ses pensées*, & *faire la volonté de ses pensées*, de ne savoir où l'on va, & de ne se mettre pas en peine si la voie que l'on suit nous conduit à la vie ou à la mort.

Num. 15. *v.* 39. *Ephes.* 2. *v.* 3.

Je n'ai eu dessein dans ce discours que de combattre cette stupidité monstrueuse; & de persuader, si je pouvois, à ceux qui le liront, & qui n'y ont pas fait jusqu'ici assez de reflexion, que c'est un aveuglement horrible de s'occuper, comme l'on fait dans le monde, de toutes les choses dont on se remplit l'esprit; d'apprendre les arts, les exercices, les sciences, & de n'apprendre point la science de vivre, c'est-à-dire, celle de conduire sa vie de la maniere qu'il est necessaire pour éviter l'éternité des miseres dont nous sommes menacés, & de parvenir aux biens éternels qui seront la recompense des justes.

Car lorsque cette pensée est fortement gravée dans l'esprit & dans le cœur, & qu'elle fait notre passion dominante, non

ſeulement elle nous met dans la voie de trouver la verité, elle nous applique à la chercher, elle nous ouvre les yeux pour la découvrir ; mais rien n'eſt plus capable de diſſiper la principale illuſion qui nous la cache, qui eſt cette duplicité de cœur ſi ſouvent marquée par l'Ecriture, qui nous fait apprehender de connoître nos devoirs, de peur que l'obligation que nous avons de les accomplir ne nous preſſe trop quand ils nous ſeront une fois connus, & que nous ne ſoyons contraints de renoncer à nos paſſions, ou que nous ne les ſuivions plus qu'avec un remors incommode qui trouble notre repos & notre plaiſir.

Eccli. 2. 14. *&* 5. *v.* 11. *Jac.* 1. *v.* 8. *&* 4. *v.* 8.

DISCOURS,

CONTENANT EN ABREGE' les preuves naturelles de l'exiſtence de Dieu & de l'immortalité de l'ame.

COmme les libertins & les impies rejettent preſque toutes les preuves qui ſe tirent de l'autorité des livres ſaints, dont ils croient ſapper les fondemens en niant l'exiſtence de Dieu & l'immortalité de l'ame, ceux qui défendent la Religion contre eux ont crû qu'ils devoient avoir recours à des raiſons naturelles, comme à des principes communs qu'ils ne pourroient pas deſavouer.

Les uns ont inventé des raiſonnemens ſubtils & metaphyſiques, pour prouver l'un & l'autre de ces deux points, & les autres en propoſent de plus populaires & de plus ſenſibles, en rappellant les hommes à la conſideration de l'ordre du monde, comme à un grand livre toujours expoſé à leur vûe.

Je reconnois que ce ne ſont pas-là les preuves les plus propres pour conduire à la vraie Religion ceux qui ſont aſſez malheureux pour ne la connoître pas, & que celles qui ſe tirent des miracles & des propheties qui autoriſent la certitude des Ecri-

tures sont beaucoup plus capables de faire impression sur les esprits opiniâtres. Mais je suis persuadé en même tems que ces preuves naturelles ne laissent pas d'être solides, & que pouvant être proportionnées à certains esprits, elles ne sont pas a negliger.

Il y en a d'abstraites & de metaphysiques, comme j'ai dit, & je ne voi pas qu'il soit raisonnable de prendre plaisir à les décrier. Mais il y en a aussi qui sont plus sensibles, plus conformes à notre raison, plus proportionnées à la plupart des esprits, & qui sont telles, qu'il faut que nous nous fassions violence pour y resister : & ce sont celles que j'ai dessein de recueillir dans ce discours.

Quelques efforts que fassent les athées pour effacer l'impression que la vûe de ce grand monde forme naturellement dans tous les hommes, qu'il y a un Dieu qui en est l'auteur, ils ne sauroient l'étouffer entierement, tant elle a des racines fortes & profondes dans notre esprit. Si ce n'est pas un raisonnement invincible, c'est un sentiment & une vûe qui n'ont pas moins de force que tous les raisonnemens. Il ne faut pas se forcer pour s'y rendre, mais il faut se faire violence pour la contredire.

La raison n'a qu'a suivre son instinct naturel pour se persuader qu'il y a un Dieu createur de tout ce que nous voyons, lorsqu'elle jette les yeux sur les mouvemens si reglés de ces grans corps qui roulent sur nos têtes : sur cet ordre de la nature qui ne se dément jamais : sur l'enchaînement admirable de ses diverses parties qui se sou-

tiennent les unes les autres, & qui ne subsistent toutes que par l'idée naturelle qu'elles s'entreprêtent : sur cette diversité de pierres, de métaux, de plantes : sur cette structure admirable des corps animés : sur leur production, leur naissance, leur accroissement, leur mort. Il est impossible qu'en contemplant toutes ces merveilles, l'esprit n'entende cette voix secrette, que tout cela n'est pas l'effet du hazard, mais de quelque cause qui possede en soi toutes les perfections que nous remarquons dans ce grand ouvrage.

En vain s'efforceroit-on d'expliquer les ressorts de cette étonnante machine, en disant qu'il n'y a en tout cela qu'une matiere vaste dans son étendue, & un grand mouvement qui la dispose & qui l'arrange, puisqu'il faut toujours qu'on nous dise quelle est la cause de cette matiere & de ce grand mouvement : & c'est ce qu'on ne sauroit faire raisonnablement sans remonter à un principe immateriel & intelligent, qui ait produit, & qui conserve l'un & l'autre.

Car quel moyen y a-t-il de concevoir que cette masse morte & insensible que l'on appelle matiere soit un être éternel & sans principe ? Ne voit-on pas clairement qu'elle n'a dans elle-même aucune cause de son existence, & qu'il est ridicule d'attribuer au plus vil & au plus mepriſable de tous les êtres la plus grande de toutes les perfections, qui est d'être par soi-même ? je sens que je suis infiniment plus noble que cette matiere : je la connois, & elle ne

me connoît point ; & néanmoins je ſens en même-tems que je ne ſuis pas éternel. Il faut donc qu'elle ait auſſi-bien que moi une cauſe de ſon être ; & cette cauſe ne pouvant être matiere, eſt ce principe immateriel & tout-puiſſant que nous cherchons.

Mais s'il eſt ridicule de s'imaginer une matiere qui ſubſiſte par elle-même de toute éternité ſans cauſe & ſans principe, il l'eſt beaucoup plus de ſuppoſer un mouvement increé & éternel. Car il eſt clair que nulle matiere n'a dans ſoi-même le principe de ſon mouvement. Elle le peut recevoir d'ailleurs, mais elle ne peut ſe le donner à elle-même. Tout ce qu'elle en a lui eſt toujours communiqué par quelqu'autre cauſe : & quand elle a ceſſé de ſe mouvoir, elle demeure d'elle-même dans un éternel repos.

Qui a donc produit ce grand mouvement que nous voyons dans toutes les parties du monde, puiſqu'il ne naît pas de la même matiere, & qu'il n'y eſt pas même attaché par une attache ſtable & fixe, mais qu'il paſſe d'une partie à une autre par un changement continuel ? Fera-t-on auſſi de cet accident un être éternel & ſubſiſtant par ſoi-même ? Et ne doit-on pas reconnoître que puiſqu'il ne peut être ſans cauſe, & que cette cauſe n'eſt pas la matiere, il faut qu'il ſoit produit par un principe ſpirituel ?

Que ſi ce principe eſt neceſſaire pour produire ce mouvement, il ne l'eſt pas moins pour le regler & le borner à la meſure propre pour conſerver le monde, &

sans laquelle il le detruiroit. Car encore qu'on puisse bien s'imaginer que ce mouvement qui forme, arrange & dissout tous les corps, est infini dans l'infinité des espaces; il est certain néanmoins qu'il est fini dans chaque partie; & que s'il étoit ou plus grand, ou moindre dans ce monde visible, il en changeroit toute la face & le renverseroit entierement. Qui l'a donc réduit à cette proportion où il est? Et comment dans l'infinité des degrés dont il est capable, s'est-il trouvé justement dans celui qui a produit cet arrangement si admirable? La matiere d'elle-même est indifferente a recevoir un plus grand ou moindre mouvement. L'un ou l'autre détruiroit l'état present du monde, & le renverseroit entierement. D'où vient donc qu'il s'est trouvé dans cet équilibre si juste? C'est par hazard, dit-on. On le peut dire de bouche; mais je ne sai si on le peut dire serieusement.

Mais outre la matiere & le mouvement, nous decouvrons encore dans le monde des êtres pensans parceque nous sommes assurés que nous pensons, & que nous faisons avec raison le même jugement des autres hommes; & la consideration de ces etres nous mene encore plus directement a la connoissance de l'immortalité de notre ame, & ensuite a celle de l'existence de son Createur.

Car il est impossible qu'on faise reflexion sur la nature de la matiere, qu'on ne reconnoisse qu'en quelque maniere qu'on en bouleverse les diverses parties, on ne fera jamais ensorte par ces divers arrangemens, que

que ne ſe connoiſſant pas auparavant, elle vienne à ſe connoître; & que de morte & inſenſible, elle devienne tout-d'un-coup vivante, penſante & intelligente.

Que s'enſuit-il de là? Que puiſqu'il eſt certain que nous penſons & que nous ſommes des êtres penſans, nous avons en nous un être qui n'eſt point matiere, & qui en eſt réellement diſtingué. Qui ſeroit donc capable de le détruire? Et pourquoi periroit-il étant ſeparé de la matiere, puiſque la matiere ne périt pas lorſqu'elle en eſt ſeparée?

L'aneantiſſement d'un être eſt pour nous inconcevable. Nous n'en avons aucun exemple dans la nature. Toute notre raiſon s'y oppoſe. Pourquoi forcerions-nous donc notre imagination & notre raiſon pour tirer ces êtres penſans de la condition de tous les autres êtres, qui étant une fois, ne retombent jamais dans le néant? Et pourquoi craindrions-nous pour nos ames, qui ſont infiniment plus nobles que le corps, l'aneantiſſement que nous ne craignons pour aucun des corps?

Que ſi nous ne pouvons douter qu'il n'y ait dans le monde des êtres penſans qui ne ſont pas des corps, étant certain que ces êtres ne ſont pas éternels, qui en ſera le principe? Ce ne ſera pas la matiere, car étant, pour le dire ainſi, un néant d'eſprit, comment pourroit-elle produire un eſprit? Ce n'eſt pas auſſi un autre eſprit ſemblable, c'eſt-à-dire, que ce n'eſt pas l'ame des peres qui produit celles de leurs enfans. Car comment un eſprit pourroit-il tirer du

néant un autre esprit qui a des pensées & des volontés differentes des siennes, & souvent contraires ? Si l'esprit produisoit un esprit, il le produiroit en pensant. Il connoîtroit en soi cette force. Il s'appercevroit de cet effet. Cependant qui s'en est jamais apperçû ? Je ne sai pas comment vous avez commencé de paroître dans mon sein, disoit la mere des Machabées à ses enfans. Toutes les meres en peuvent dire de même ; & il est bien clair que leur pensée & leur volonté ne contribuent rien à cet ouvrage admirable qui se forme en elles, puisque souvent elles ont des pensées & des volontés contraires à la naissance de leurs enfans.

2. Machab. 7. v. 22.

Tout ce qu'il y a donc dans le monde nous conduit à la connoissance du Createur du monde, matiere, mouvement, d'esprits. Toutes ces choses nous crient d'une voix assez intelligible, qu'elles ne se sont pas faites elles-mêmes, & que c'est Dieu qui les a faites, *Ipse fecit nos, & non ipsi nos.*

Ps. 99. 3.

Il a voulu même pour nous détourner de cette imagination impie, que le monde fût éternel, y laisser des caracteres sensibles & grossiers, qui font voir au moins qu'il est nouveau dans cet ordre, sans lequel les hommes ni les animaux ne sauroient vivre. D'où il s'ensuit que les hommes & les animaux sont nouveaux, ce qui suffit pour prouver l'existence de leur Createur.

Car nous ne voyons point de cause naturelle qui puisse produire de hautes mon-

tagnes, & creuſer des vallées capables de contenir les eaux de la mer. Qu'on liſe toutes les hiſtoires, & l'on ne verra aucun exemple d'une nouvelle montagne qui ait paru dans le monde. Les vents font quelquefois de petits amas de ſable en certains endroits; mais ils ne les élevent jamais à une hauteur conſiderable, & même ils les détruiſent ſouvent après les avoir formés. Les tremblemens de terre font de plus grans renverſemens; mais on ne lit nulle part qu'ils ayent fait en quelques endroits de hautes montagnes, & on ne le peut ſuppoſer que par une hypothèſe en l'air que l'experience ne favoriſe point. Ainſi les montagnes qui ſont au monde diminuant tous les jours ſenſiblement par les pluies & les eaux qui entraînent une partie de la terre, & les vallées au-contraire ſe rempliſſant de jour en jour, il eſt viſible que les montagnes ne ſauroient durer une éternité dans cet état, & que dans l'eſpace d'un certain nombre d'années elles ſeroient applanies, & les vallées remplies. Et il eſt clair par conſequent que ſi le monde étoit éternel, elles auroient déja été applanies, la moindre diminution ſenſible étant capable d'aneantir une infinité de fois les plus hautes montagnes dans l'eſpace infini de l'éternité.

Il eſt donc certain qu'on ne peut ſuppoſer le monde éternel en l'état où il eſt, c'eſt-à-dire, dans un état où une partie de la terre eſt ſeche & élevée, & l'autre baſſe & couverte d'eau. Le cours ordinaire des cauſes naturelles tend à détruire cet état, en couvrant d'eau toute la terre, & nean-

moins les hommes ni les animaux terrestres ne sauroient subsister dans un autre. Ils periroient tous sans doute, si la terre se couvroit toute entiere d'eaux. Ils ne sont donc pas éternels non plus que les animaux. Ils ont commencé, & l'on peut remonter par une certaine suite d'années jusqu'a la tige de leur origine.

Or quelle sera l'origine & la cause d'un homme? Si nous la cherchons dans la nature, nous n'y en trouverons aucune qui soit capable de produire cet effet. On n'a jamais oui dire que des hommes ayent été produits autrement que par la voie ordinaire.

Il est même vraisemblable, que le mouvement ordinaire de la matiere du monde ne produiroit jamais un lion, s'il n'y en avoit point encore sur la terre: comme ce mouvement ne produit point de loup en Angleterre, parcequ'on les y a exterminés.

Mais il est néanmoins certain qu'ils ne produiront jamais un esprit, comme nous avons fait voir, & que la matiere étant privée de pensées, ne viendra jamais à se connoître pour être differemment arrangée. Ainsi il faut necessairement avouer, & que les hommes sont nouveaux; & que toute la terre corporelle étant incapable de produire un homme, il s'ensuit que n'étant pas éternel, il n'a pu être produit que par un être plus puissant que la nature.

Aussi toutes les inventions des hommes sentent la nouveauté, & desavouent l'éternité. Nous ne voyons rien dans le

monde qui marque une plus grande antiquité que celle que l'Ecriture-sainte lui attribue. Il n'y a point d'Historiens au-delà de quatre mille ans. On voit depuis ce tems un progrès perpetuel du monde pareil à celui d'un homme qui sort de l'enfance, & qui passe par les autres âges.

Varron témoigne que des arts qui étoient au monde lorsqu'il écrivoit, il n'y en avoit aucun plus ancien que mille ans. On a toujours avancé à trouver de nouveaux moyens pour soulager la necessité des hommes : & à mesure que l'on remonte plus haut, on trouve toujours les inventions plus imparfaites, & les hommes plus dépourvûs. On sait l'origine de presque tous les arts, de toutes les sciences, de toutes les polices, de tous les empires, de toutes les villes.

Je sai qu'un auteur a ramassé avec les nouvelles inventions qui ont été trouvées depuis quelques siecles, plusieurs inventions anciennes, qui se sont perdues, dont il a composé un livre sous ce titre : *Vetera deperdita, Nova repetita.* Mais on peut remarquer dans ce livre même, que ces anciennes inventions n'étoient pas de grand usage ; & sont recompensées avantageusement par de nouvelles inventions plus belles & plus faciles ; au lieu que celles qu'on a trouvées depuis peu sont si commodes d'une part, qu'il est impossible qu'elles s'abolissent jamais, étant une fois trouvées ; & si faciles de l'autre, qu'il est étrange comment on a pu être si long-tems sans les trouver.

Qu'y a-t-il, par exemple, de plus commode à la vie de l'homme que l'art de faire servir à leurs ouvrages ces deux grans agens de la nature, le vent & l'eau? La plupart des choses ne se font presentement que par les forces qu'on emprunte de ces deux corps. La moindre science des mechaniques semble conduire naturellement à en tirer les usages qu'on en tire, puisqu'on ne cherche d'ordinaire que des forces, & que l'application n'en est jamais difficile.

On peut dire avec assurance que les hommes ne seront jamais si simples que de se reduire à ne faire qu'à force de bras, ce qu'ils font si commodement par le moyen de l'eau & du vent. Et qu'ainsi l'invention des moulins ne peut jamais perir; & néanmoins cette invention si utile n'est pas fort ancienne, & l'on ne voit point qu'avant le tems de Pline, l'on eût d'autre invention pour broyer les grains, que de faire tourner une meule a force de bras, ou par des animaux. Et quoiqu'il paroisse par cet auteur, qu'il y avoit de son tems certaines meules qui tournoient par le moyen de l'eau, néanmoins la maniere dont il en parle, fait voir que cette invention étoit encore alors peu parfaite & peu commune, puisqu'il ne le rapporte que comme le moyen le moins ordinaire de broyer les grains; au lieu que lorsqu'elle est bien connue elle abolit toutes les autres.

l. iv. 18. chap. 80.

Il n'y a rien aussi de plus naturel & de plus sensible que l'Impression, & l'on n'a pas sujet de craindre que cet art qui éter-

niſe toutes choſes puiſſe jamais s'abolir ; mais on a lieu d'admirer comment on a été ſi long-tems ſans le trouver. Les anciens gravoient ſur du cuivre. Il leur étoit donc facile de s'imaginer qu'en imprimant ſur du papier ce qu'ils avoient gravé, ils pourroient écrire en un moment ce qu'on avoit été ſi long-tems à tracer avec le burin. Si cette idée les eût frappés, & s'ils l'euſſent ſuivie, ils n'auroient pas été long tems ſans la perfectionner, & ſans trouver le melange d'encre neceſſaire pour l'impreſſion ; & neanmoins il n'y a que deux cens ans qu'on s'eſt aviſé de cette invention, qui ſeroit à l'avenir éternelle, ſi le monde duroit éternellement.

Que ne peut-on point dire de la poudre à canon, & quelle utilité n'en tire-t-on point pour la chaſſe & pour la guerre ? Combien un fuſil eſt-il plus commode pour tirer un oiſeau, que les arcs & les arbalêtes dont on ſe ſervoit autrefois ; & de combien de machines incommodes & de peu d'effet s'eſt-on délivré par le moyen de nos canons & de nos mines ? On n'avoit preſque point autrefois d'autre moyen pour prendre des villes fortifiées de bonnes murailles, que d'élever des amas de terre pour combattre main à main. Les moindres petites places arrêtoient ſix mois une armée victorieuſe, & Ceſar & Alexandre avec toute leur valeur n'auroient pas pris en un an, une des villes fortes des Pays-bas. Les hommes ſont trop méchans pour oublier jamais une invention qui ſeconde ſi bien leurs paſſions. La matiere en a toujours

été exposée à leurs yeux. La préparation n'en est pas fort difficile. L'experience en étoit aisée ; & neanmoins il n'y a pas long-tems qu'elle est dans le monde.

La bousſole a de si étranges utilités, que c'est elle seule qui nous a donné la connoissance d'un nouveau monde, & qui lie tous les peuples de la terre par le commerce. Elle est si simple, qu'il y a lieu d'admirer comment les hommes ont pu être si long-tems sans la trouver : car la proprieté que l'aiman a d'attirer le fer, ayant toujours été connue, ce qui a souvent donné lieu de faire toucher du fer à de l'aiman, il est difficile de comprendre comment il est arrivé que les hommes n'ayent jamais, ou par hazard, ou à dessein, laissé en liberté quelque aiguille touchée par l'aiman, soit en la faisant nager sur l'eau, soit en la suspendant, & en ce cas ils eussent reconnu sans peine, qu'elle tournoit toujours du même côté. Il en fût arrivé de même, s'ils eussent suspendu un aiman à un fil ; car ils auroient vû aussi qu'il tourne toujours un de ses côtés vers un pole, & l'autre vers l'autre.

Toutes ces inventions & plusieurs autres, sont si faciles, qu'il est impossible que le monde ait pu durer une éternité de tems sans les trouver, & elles sont si commodes, qu'il est encore plus impossible qu'étant une fois trouvées elles periſſent jamais. Il est donc visible qu'étant nouvelles, comme elles sont, elles sont

des preuves ſenſibles de la nouveauté des hommes, puiſqu'ils n'auroient jamais manqué de les trouver plutôt s'il y avoit toujours eu des hommes: & qu'ils n'auroient pu les laiſſer perir s'ils les avoient une fois trouvées.

Ainſi tout ce que nous voyons dans le monde nous conduit à croire qu'il n'a pas toujours été, & qu'il y a un être au-deſſus du monde, qui a creé tous les autres. Et c'eſt en vain que les athées nous reprochent, que cet être eſt incomprehenſible, & que nous admettons ce que nous ne ſaurions concevoir; car étant infini, il n'eſt pas étrange qu'il ſurpaſſe la capacité de nos eſprits finis & bornés. Notre raiſon peut atteindre juſques à comprendre qu'il y a des choſes qui ſont, quoiqu'elles ſoient incomprehenſibles. Mais ce ſeul être incomprehenſible étant admis, il nous rend en quelque ſorte toute la nature incomprehenſible; & il n'y a plus de peine à rendre raiſon d'une infinité de choſes qui ſont inexcuſables ſans cela. La matiere eſt, parce que Dieu l'a créée. Le mouvement eſt, parce que Dieu l'a produit & le conſerve. Ce corps eſt en ce lieu, parce que Dieu l'ayant creé en une certaine place, il eſt venu en celle-ci par une ſuite de changemens qui n'eſt pas infinie. Il y a des êtres peſans: parce que Dieu les crée lorſqu'il voit des corps préparés à les recevoir. Les montagnes ne ſont pas applanies, parce qu'il n'y a pas encore aſſez de tems que le monde dure depuis ſa creation pour produire cet effet.

Il y a des hommes, parcequ'ils sont nés d'un homme & d'une femme que Dieu crea il y a six mille ans. Il y a des animaux, parceque Dieu en creant le monde forma aussi de ces machines animées, & leur donna le moyen de se multiplier & de conserver leur espece par la voie de la generation. Il n'y a point d'histoires plus anciennes que quatre mille ans, parceque le monde n'ayant commencé qu'il y a six mille ans, ou environ, il n'est pas étrange que les hommes se soient appliqués d'abord aux arts utiles à la conservation de leur vie, plutôt qu'a écrire & a faire des histoires. Tout cela s'entretient & s'allie parfaitement avec ce que l'Ecriture nous enseigne de la Divinité, & de la création du monde.

Mais ceux qui voulant réduire toutes choses aux bornes étroites de leur esprit, refusent d'admettre cet être incomprehensible, parcequ'ils ne le comprennent pas, n'évitent pas pour cela l'inconvenient qu'ils nous reprochent sans raison, & ne font au-contraire que l'augmenter. Au-lieu d'un être incomprehensible qu'ils rejettent, le monde & toutes les parties du monde leur deviennent incomprehensibles. Ils sont obligés d'admettre en toutes choses une succession infinie de causes dépendantes les unes des autres, sans arriver jamais à une cause premiere & indépendante, quoiqu'il n'y ait rien de plus incomprehensible & de plus contraire à notre raison. Pourquoi cet homme est il au monde? C'est qu'il est né d'un tel pere,

& ce pere d'un autre, & ainſi à l'infini. Pourquoi ce lion eſt-il ſur la terre ? C'eſt qu'il eſt né de cet autre lion, & ainſi à l'infini. Pourquoi cette partie de matiere eſt-elle en ce lieu-là ? C'eſt qu'elle y a été pouſſée de cet autre lieu, & ainſi à l'infini. Il y a infinité par-tout, & par conſequent incomprehenſibilité par-tout. Et leur eſprit eſt obligé de ſuccomber ſous la moindre choſe, en ſe voulant roidir contre celui ſous lequel il eſt juſte & glorieux de ſuccomber.

DISCOURS

OU L'ON FAIT VOIR combien les entretiens des hommes ſont dangereux.

Verba iniquorum prævaluerunt ſuper nos ; & impietatibus noſtris tu propitiaberis. Pſal. 64. verſ. 4.

Les paroles des méchans ont prévalu contre nous : mais vous nous accorderez le pardon de nos pechés.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE I.

Qu'il n'y a perſonne en qui les diſcours des hommes n'ayent produit de mauvais effets. Deux ſortes de corruption, l'une naturelle, & l'autre acquiſe : que celle-là naît particulierement des diſcours des hommes.

UN grand Saint conſiderant combien il étoit difficile que les enfans des payens reſiſtaſſent à l'impreſſion que faiſoit ſur eux l'autorité de leurs peres, & que dans la foibleſſe de jugement naturelle a cet âge, ils s'élevaſſent au deſſus des perſonnes

nes qu'ils voyoient plus ſages qu'eux dans toutes les autres choſes, dit que tout ce qu'ils pouvoient faire après avoir reconnu leur égarement, étoit de ſe plaindre avec le Prophete : *Que les diſcours des méchans avoient emporté leur jugement & leur raiſon.* VERBA *iniquorum prævaluerunt ſuper nos :* & de demander enſuite pardon à Dieu des pechés où l'exemple de leurs peres les avoit précipités. *Et impietatibus noſtris tu propitiaberis.*

CHAP. I.

Pſ. 64. 3.

Ceux à qui Dieu a fait la grace de naître Chrétiens & Catholiques, ne peuvent à la verité s'appliquer ces paroles dans ce ſens, puiſque ceux à qui ils doivent la naiſſance, les ont mis dans la voie de la verité. Ainſi ils ne s'en doivent ſervir que pour exciter en eux des ſentimens de reconnoiſſance, en conſiderant à combien de perſonnes il n'a pas fait la même grace qu'il leur a faite, & combien ils lui ſont redevables de les avoir exemtés des violences, qu'il eſt neceſſaire que les payens & les heretiques ſe faſſent pour vaincre en eux-mêmes les impreſſions de la coutume & de l'autorité, & pour renoncer à tous les préjugés dont leur eſprit s'eſt rempli pendant qu'ils n'étoient pas encore capables de juger des choſes par eux-mêmes : au lieu que la foi ne coûte preſque rien à ceux qui ont eu le bonheur d'y être élevés dès leur enfance. Mais s'ils ne peuvent ſe les rendre propres en ce ſens, ils le peuvent en un autre qui eſt encore plus general, & qui n'eſt pas moins important. Car il n'y a perſonne qui ne doive reconnoître que les diſcours des méchans ont emporté ſa raiſon

CHAP. I.

qu'ils ont corrompu son esprit, & l'ont rempli de faux principes & de fausses idées, & même que ces fausſetés qui naissent des discours des hommes, y sont si fortement gravées, que personne n'en est parfaitement gueri dans ce monde.

Or pour comprendre de quelle sorte les discours des hommes corrompent notre esprit, il faut distinguer deux sortes de corruptions dans l'homme; l'une naturelle, & l'autre ajoûtée. Nous naissons tous dans l'ignorance de Dieu & de nous-mêmes, des vrais biens & des vrais maux. Nous apportons de plus en naissant une volonté toute plongée dans l'amour de nous-mêmes, & incapable de rien aimer que par rapport à nous. Cette corruption se répand d'abord dans la recherche des plaisirs des sens & des honneurs, ces inclinations étant inséparables de l'amour de soi-même, parce qu'il enferme & l'amour du corps, qui desire le plaisir, & celui de l'esprit, qui se nourrit de l'honneur. Mais ces inclinations generales sont capables d'être beaucoup augmentées & diversifiées, tant par les objets exterieurs, que par les impressions & les opinions de l'esprit.

CHAPITRE II.

De quelle sorte les fausses idées, à l'égard des biens & des maux, se forment dans notre esprit, & se communiquent par le langage.

IL n'y a rien où cette corruption ajoûtée paroisse plus clairement qu'en ce qui regarde l'honneur. Ce que l'on appelle honneur en general n'a presque point d'objet certain. Les hommes le placent où ils veulent selon leur fantaisie, & il y a peu de choses honorables qui ne puissent devenir honteuses par un autre tour d'imagination. De sorte que quoiqu' il ne dépende pas de l'opinion de nous faire aimer l'honneur, & que cette inclination soit naturelle, il dépend neanmoins de l'opinion de l'attacher à une chose plutôt qu'à une autre.

Il y a quelque chose de plus fixe dans l'inclination que nous avons pour le plaisir : car tous les hommes aiment naturellement les plaisirs sensibles, & certains objets de ces plaisirs. Neanmoins l'imagination & les opinions ajoûtées de laissent pas d'avoir une extrême force pour agrandir ou pour diminuer l'idée que nous en avons. Elle seroit beaucoup moindre si elle n'étoit formée que sur notre corruption naturelle ; nous y en joignons une autre qui naît de notre imagination, en nous les representant infiniment plus grans qu'ils ne sont ; & c'est souvent ce surcroît qui naît de l'opinion qui nous emporte, & qui cause la violence de nos passions.

CHAP. II.

Cet effet arrive, parce que nous ne connoissons pas seulement les objets de nos passions, mais que nous concevons aussi les mouvemens qu'ils excitent dans les autres; & l'idée qu'ils en ont se communiquant à nous, nous nous accoutumons à regarder ces objets, non par notre propre impression, mais par cette impression commune, & nous ressentons ensuite des mouvemens que nous n'aurions point eus, si l'objet seul avoit agi sur nous. Combien croit-on que la maniere dont on parle dans le monde, de la beauté, de la grandeur, de la gloire, de l'infamie, des affronts, servent à augmenter ce qu'il y a de naturel dans les passions que ces choses excitent en nous? Cela va si loin, que l'on peut dire, que cette corruption ajoûtée est infiniment plus grande que la naturelle.

Outre les objets qui sont naturellement liés avec la concupiscence, & qu'elle regarde directement, les hommes s'étant appliqués à une infinité d'autres, soit comme à des moyens de se procurer ceux-là, soit pour satisfaire aux necessités de la vie, pour en éviter les maux & les incommodités, pour exercer leur esprit & leur curiosité; & enfin ayant trouvé plusieurs verités, ou par la lumiere de la raison, qui n'est pas entierement éteinte, ou par les instructions qu'il a plu à Dieu de leur donner de soi-même & des choses divines, dont toutes les nations ont tiré quelques idées veritables, ils se sont formé sur tout cela plusieurs autres idées de Dieu, des creatures, des biens, des maux, des vertus, des vices, des choses temporelles & éternelles.

Mais ce qui leur eſt arrivé en ſe formant ces idées ; eſt que les choſes ſpirituelles etant fort éloignées de leur ame toute plongée dans les ſens, & ne faiſant pas une impreſſion vive & ſenſible ſur leur eſprit, & étant d'ailleurs peu connues & peu aimées du commun du monde, elles n'ont ordinairement formé que des idées ſombres, & obſcures, ils ne les apperçoivent preſque que par la pointe de l'eſprit, dans un éloignement infini. De plus ils les voient ſeules, deſtituées de tout appui, c'eſt-à-dire, qu'ils ne voient point dans les autres hommes, à l'égard de ces objets, ces paſſions & ces deſirs, qui ſervent à étendre leurs idées, & à leur faire concevoir les choſes comme grandes & deſirables. CHAP. II.

Il n'en eſt pas de même des choſes temporelles. La concupiſcence les approche d'eux, & les leur fait vivement ſentir : & la vivacité de ce ſentiment, jointe à l'ardeur qu'ils appercoivent dans les autres pour ces mêmes choſes, augmente infiniment l'idée qu'ils en ont. Ils n'en jugent plus par leur prix veritable, mais par ce prix qu'elles ont dans l'opinion des hommes. Ainſi en s'excitant les uns les autres à l'envi à les aimer & à les concevoir comme grandes & eſtimables, elles rempliſſent premierement tout leur eſprit, & enſuite tout leur cœur.

L'idée qu'ils ont de Dieu, des choſes éternelles, du paradis, de l'enfer, des vertus comme vertus, des vices comme vices, ſont du premier genre: ce ſont des idées ſpirituelles & délicates, peu ſenſibles, peu

CHAP. II.

lumineuſes, peu touchantes, peu diſtinctes. Tous ces grans objets ſont réduits par la foibleſſe & l'obſcurciſſement de l'eſprit des hommes, à une petiteſſe imperceptible, & à peine occupent-ils la moindre partie d'un cœur & d'un eſprit qui eſt ſouvent tout rempli d'une bagatelle. Ils ne conçoivent ni la grandeur de Dieu, ni les joies ineffables du paradis, ni les ſupplices effroyables des damnès, ni la beauté des vertus, ni la difformité des vices. Ils n'en connoiſſent preſque que les noms, & je ne ſai quoi d'obſcur, qui répond à ces noms, qui n'a point de ſoi même de force pour faire impreſſion ſur leur eſprit ou ſur leur cœur.

Celles qu'ils ont de la nobleſſe, des richeſſes, de la grandeur, de la reputation, de la valeur, des qualités de l'eſprit & du corps, qui ſont eſtimées dans le monde, comme de l'adreſſe dans les negociations, de l'agrément dans la converſation, de l'éloquence dans les diſcours, & generalement de tout ce que le monde eſtime, ſont au ſecond genre. Non ſeulement ils comprennent & ils ſentent tout ce que ces choſes ont de réalité; mais ils leur attribuent une grandeur qu'elles n'ont pas, qui eſt formée ſur leurs paſſions & ſur les fauſſes idées qu'ils connoiſſent dans les autres.

Car, comme j'ai déja dit, il ſuffit de voir qu'une choſe eſt aimée & deſirée de pluſieurs perſonnes, pour croire qu'elle merite de l'être, puiſqu'en la poſſedant on ſe regarde comme environné de tous les jugemens avantageux de cette foule de gens

qui nous jugent heureux de la poſſeder. CHAP. II.

C'eſt par ces mêmes raiſons qu'ils conçoivent les objets contraires à ceux que je viens de marquer, comme des maux infiniment plus grans qu'ils ne ſont, & qu'ils s'en forment des idées qui les leur font paroître effroyables, parce qu'ils connoiſſent le mépris que le monde en fait, les railleries qu'ils attirent, l'état de rabaiſſement où ils mettent les perſonnes dans l'opinion de la plûpart du monde. Et comme c'eſt cet état de rabaiſſement que l'orgueil humain ne ſauroit ſouffrir, il porte a regarder comme de très-grans maux tout ce qui nous y peut reduire.

Cette corruption de notre eſprit conſiſte donc proprement dans la fauſſeté de nos idées: mais la voie ordinaire par laquelle nous recevons ces fauſſes idées eſt le langage, n'étant pas moins vrai des opinions que nous avons de la plûpart des choſes du monde, de leur petiteſſe ou de leur grandeur, que des verités de la foi, qu'elles ſe communiquent par l'ouie. *Fides ex auditu.* Car ces idées ſe ſont formées en nous, pour la plûpart, lorſque nous étions encore incapables de juger des choſes par nous-mêmes, & que nous recevions ſeulement les impreſſions que l'on nous communiquoit par les paroles. Dans cet état nous avons oui repreſenter certaines choſes commes des biens, & d'autres comme des maux. Ceux qui nous en ont parlé nous ont imprimé l'idée de leurs mouvemens, & nous nous ſommes accoutumés à les regarder de la même ſorte, & à y joindre *Rom.* 10. 7.

les mêmes mouvemens & les mêmes paſſions.

CHAPITRE III.

Que le langage commun eſt proprement le langage de la concupiſcence.

LA corruption qui naît du langage eſt d'autant plus grande, que les méchans étant infiniment en plus grand nombre que les bons, & ceux qui ſont bons ne l'ayant pas toujours été, & ne l'étant pas même parfaitement, parce qu'ils ont en eux les reſtes de leur corruption naturelle, il arrive par-là que le langage commun eſt proprement le langage de la concupiſcence, & que c'eſt la concupiſcence qui y domine & qui le regle. Les idées de grandeur ou de petiteſſe, de mépris ou d'eſtime, y ſont toujours jointes aux objets, ſelon que la concupiſcence ſe les repreſente; de ſorte qu'il n'eſt pas étrange que nous faiſant concevoir les choſes comme la concupiſcence les conçoit, il excite & nourriſſe en nous les mouvemens qui naiſſent de ces fauſſes idées que la concupiſcence s'en forme.

Il n'y a donc perſonne qui n'ait ſujet de gemir de ces plaies que les paroles des hommes ont faites dans ſon eſprit, & qui ne puiſſe dire veritablement à Dieu, *que les diſcours des méchans ont prévalu ſur lui.* Ils ont prévalu ſur nous dans notre jeuneſſe lorſque nous n'étions pas capables de leur reſiſter,

& ils prévalent continuellement sur nous par l'intelligence qu'ils trouvent dans notre esprit, en nous faisant concevoir les choses autres qu'elles ne sont, ou plus grandes ou plus petites qu'elles ne sont. CHAP. III.

Car il ne faut pas s'imaginer que le desir d'être à Dieu & la conversion même effective reforme entierement cette corruption d'esprit, & nous faſſe estimer chaque chose son juste prix. Il est vrai qu'en se donnant à Dieu on le préfere à toutes les creatures; mais cette préference est encore bien petite, & ne répond nullement à cette disproportion infinie qu'il y a de Dieu aux creatures, des choses éternelles aux temporelles. Dieu ne l'emporte souvent que de bien peu sur les objets de concupiscence. Nous ne laissons pas d'estimer encore les avantages du monde infiniment plus qu'ils ne meritent d'être estimés. Nous sommes encore près de l'equilibre, & en chargeant un peu la balance, c'est-à-dire, en augmentant un peu l'impression des choses du monde sur notre esprit, elles reprendroient facilement leur empire & l'emporteroient sur Dieu.

Or rien n'est plus capable de produire ce funeste effet, que les discours des hommes du monde, parce qu'ils renouvellent continuellement les fausses idées que nous avons des choses de la terre; qu'ils nous representent toujours celles de Dieu dans cet obscurcissement, & cette petitesse qui les fait mépriser à tant de personnes; & qu'ils ensanglantent & renouvellent ainsi continuellement nos plaies. C'est pourquoi il n'y

a gueres d'avis plus important que celui que nous donne le Sage par ces paroles: *Veillez ſur vous-même, & prenez bien garde à ce que vous entendez dire, car il y va de votre perte :* CAVE *tibi, & attende diligenter auditui tuo, quoniam cum ſubverſione tua ambulas.* Nos chutes viennent ordinairement de nos faux jugemens, nos faux jugemens de nos fauſſes impreſſions ; & ces fauſſes impreſſions, du commerce que nous avons les uns avec les autres par le langage. C'eſt la chaîne malheureuſe qui nous précipite dans l'enfer.

Eccli. 13. 16.

CHAPITRE IV.

Combien il ſe gliſſe de mauvaiſes choſes dans les entretiens.

IL eſt difficile de ſe repreſenter combien il ſe gliſſe de mauvaiſes choſes, je ne dis pas dans les converſations des perſonnes déreglées, mais même dans les entretiens ordinaires que l'on a avec le commun des gens du monde. Je ne parle pas des défauts groſſiers dont ceux qui veillent un peu ſur eux-mêmes s'apperçoivent aſſez, comme des médiſances ſecrettes, des railleries malignes, des paroles libres, des maximes viſiblement fauſſes. Je parle d'une infinité d'autres choſes auſquelles on ne prend pas garde. Une perſonne ne ſauroit être un peu attentive aux diſcours ordinaires des hommes qu'elle n'y apperçoive quantité de ſentimens humains contraires

à la verité. On juſtifie la colere, la vengeance, l'ambition, l'avarice, le luxe. On parle avec eſtime de quantité d'actions que Dieu condanne. Tous les vices mediocres ſont preſque approuvés. On ne les condanne que dans leur excès. CHAP. IV.

Quand on éviteroit même ces ſortes de défauts, il y en a d'autres qui paroiſſent preſque inévitables. Il n'eſt pas à propos de parler ſouvent des choſes de Dieu : il faut donc s'entretenir de celles du monde : or cet entretien n'eſt jamais ſans danger. On ne ſauroit en parler, ni en entendre parler ſans y penſer, & l'on n'y ſauroit penſer ſans renouveller dans ſon eſprit les idées que l'on en avoit, & que les autres en ont ; & ſans les rendre plus preſentes, & par conſequent plus capables de faire impreſſion ſur notre eſprit.

De plus, l'entretien ordinaire des hommes eſt accompagné de ces deux choſes, de l'oubli de Dieu, & de l'application aux choſes du monde, & ces deux choſes ſont la ſource de toutes les tentations. Adam ne s'eſt perdu dans ſon innocence qu'en oubliant Dieu, & en s'attachant dans cet oubli à la contemplation de la beauté des creatures & de ſoi même. Combien l'homme pecheur eſt-il plus capable de ſe corrompre par la même voie ? Que fait-on autre choſe dans ces entretiens, que d'admirer les qualités humaines, les choſes éclatantes, utiles, commodes ſelon le monde ? Il ne faut pas d'autre peché pour ſe perdre, que d'aimer tellement ces choſes, que l'on les préfere à Dieu. Or qu'eſt-ce qui y peut

CHAP IV.

plus disposer, que d'en parler, d'en entendre parler avec estime, & de s'en remplir sans cesse en oubliant Dieu ?

Il est même impossible que la plupart de ces discours humains dans lesquels on met la Religion à part, ne soient remplis de fausletés. Car la Religion est si étroitement liée à toutes les choses du monde par le rapport qu'elles ont à la fin derniere, qui est Dieu, que l'on ne sauroit juger d'aucune que par ce rapport. C'est par-là qu'elles sont avantageuses, ou desavantageuses, innocentes ou dangereuses, estimables, ou mépisables, bonnes ou mauvaises. Le prix qu'elles ont en elles-mêmes n'est rien. Elles l'empruntent toutes du rapport qu'elles ont au souverain bien. Ainsi en les détachant, comme l'on fait dans les conversations ordinaires du monde, de la vûe de Dieu & de l'autre vie, il est impossible que l'on n'en parle faussement, & que les discours qu'on en fait ne soient des sujets d'illusion à tous ceux qui les écoutent.

CHAPITRE V.

Que l'on ſe trompe ſoi-même, ſi l'on penſe éviter le danger du langage de la concupiſcence, en diſant qu'on parle des choſes humainement.

IL y a des perſonnes qui croient éviter ce danger en faiſant entendre que les choſes dont elles parlent, ſe peuvent regarder comme par deux faces differentes, ſelon le monde & ſelon Dieu, & en marquant qu'elles n'en parlent que ſelon le monde & ſelon les ſentimens humains. Et c'eſt ce qu'elles expriment ordinairement par ces termes : *humainement parlant.* Humainement parlant, diſent-elles, c'eſt un état fort heureux que celui des perſonnes de grande qualité. Il a raiſon, humainement parlant, d'être fort offenſé de ce procedé. Humainement parlant, on ne ſauroit trouver à redire à ſon reſſentiment. Humainement parlant, c'eſt un grand deſagrément que cela. Elles croient aſſez marquer par-là, qu'on devroit juger autrement de ces choſes, ſi on les regardoit par une autre vûe. Mais il y a grand ſujet de craindre qu'il n'y ait une illuſion ſecrette dans ces ſortes de diſcours, & qu'ils ne naiſſent d'une adreſſe d'amour-propre, qui ne pouvant étouffer entierement la lumiere de la verité & de la Religion, qui condanne ces ſentimens que nous appellons humains, eſt bien-aiſe de s'y appliquer ſans ſcrupule par ce détour.

CHAP. V.

Pour découvrir cette ſecrette tromperie, il faut conſiderer que ces ſentimens qu'on appelle humains, & dont on parle dans ces rencontres, ſont des ſentimens de concupiſcence contraires à la loi de Dieu & à la juſtice éternelle. Tout reſſentiment humain d'une offenſe eſt injuſte, parce qu'il naît de l'amour-propre ; & qu'il eſt injuſte que nous nous aimions de cette ſorte d'amour qui demeure en nous-mêmes, & ne ſe rapporte point à Dieu. Il eſt injuſte auſſi que nous ne couvrions pas une offenſe legere par tant de raiſons divines que nous avons d'aimer le prochain. Il eſt injuſte que nous ſoiyons affligés du mal qu'il nous a fait, & que nous ne ſoiyons pas affligés du mal qu'il s'eſt fait à lui-même. La plûpart des jugemens par leſquels nous regardons certaines qualités humaines comme avantageuſes, ſont de même faux & déraiſonnables. Il eſt faux abſolument que la grandeur ſoit un avantage. Elle ſert à procurer certains petits contentemens humains, & pour l'ordinaire elle nuit infiniment pour le ſalut. Or ce qui ne ſert que pour les fins petites & baſſes, & qui nuit pour des fins très-importantes, eſt abſolument parlant deſavantageux. Cependant ce que l'on fait par ce détour, par lequel on prétend parler de ces choſes humainement, eſt que l'on ſe cache ce que ces jugemens ont de faux & d'injuſte, pour n'y voir que ce qu'ils ont de conforme à notre cupidité.

En effet, quand nous nous ſervons de ces termes, *humainement parlant*, nous ne voulons pas dire fauſſement parlant, injuſtement parlant, déraiſonnablement parlant.

Nous ne ſommes nullement frappés de ces idées. Nous conſiderons ſimplement que les choſes dont nous parlons ſont très-conformes au naturel des hommes, & nous ne mêlons dans cette vûe aucune improbation, ni aucun deſaveu de la fauſſeté qu'elles renferment. Nous y joignons plutôt une ſecrette approbation, par laquelle nous couvrons ce qu'elles peuvent avoir de mauvais & de faux, ſous ce terme d'humain, qui l'adoucit & le cache. CHAP. V.

Il ſemble, à nous entendre parler, qu'il y ait comme trois claſſes de ſentimens, les uns juſtes, les autres injuſtes, & les autres humains, & trois claſſes de jugemens, les uns vrais, les autres faux, & les autres humains. Cependant il n'en eſt pas ainſi. Tout jugement eſt vrai ou faux : tout ſentiment eſt juſte ou injuſte, & il faut neceſſairement que ceux que nous appellons jugemens & ſentimens humains, ſe reduiſent à l'une ou à l'autre de ces claſſes. Et pour être humains, c'eſt-à-dire, conformes à la cupidité des hommes, ils n'en ſont ni moins condannés, ni punis moins ſeverement de Dieu.

Il eſt permis de parler humainement des choſes lorſqu'on en parle comme S. Paul : *Nonne carnales eſtis, & ſecundùm hominem ambulatis?* Il dit que les Corinthiens agiſſoient humainement, & qu'ils ſe conduiſoient ſelon l'homme ; mais ce n'eſt pas pour excuſer cette conduite, c'eſt plutôt pour la condanner, pour en faire un ſujet de reproches, pour en faire voir la ſource. Ce n'eſt pas là l'uſage que nous faiſons de ces termes, nous les employons pour cou- 1. *Cor.* 3. *v.* 3.

CHAP. V.

vrir, pour diminuer, pour excuſer les vices, & pour appliquer notre eſprit & celui des autres à une fauſſe apparence qui nous les fait paroître conformes a la raiſon, telle qu'elle eſt dans le commun du monde, c'eſt-à-dire, à la raiſon corrompue.

Mais s'il y a une illuſion ſecrette dans l'uſage de ces termes, quand on s'en ſert pour excuſer, ou envers ſoi, ou envers les autres, des actions qui ſont mauvaiſes devant Dieu, en appliquant l'eſprit à conſiderer qu'elles ſont conformes aux maximes reçûes parmi les hommes, ou à la fin que celui qui les fait ſe propoſe, ce qui les fait regarder comme raiſonnables; il eſt permis au contraire de s'en ſervir pour faire condanner davantage certaines actions, en faiſant remarquer qu'elles ne ſont pas même conformes aux loix du monde, ni aux interêts de celui qui les fait. Car comme cette circonſtance marque un excès d'aveuglement & de paſſion qui rend l'action plus mauvaiſe devant Dieu, il eſt juſte de la faire conſiderer aux hommes, de ſorte qu'il ſe trouve que l'uſage de ce terme eſt plus legitime pour condanner le mal que pour l'excuſer.

CHAPITRE VI.

Autres adreſſes pour diminuer l'horreur des vices. Utilité du ſilence. Que chacun eſt obligé de detruire en ſoi les illuſions qui naiſſent du langage des hommes, & que le moyen le plus propre pour cela eſt de conſiderer ſur chaque choſe ce que Dieu en juge.

CE n'eſt pas ſeulement dans cette occaſion, mais dans une infinité d'autres, que nous nous ſervons de cette adreſſe de diminuer les vices en ne les conſiderant que par certaines faces qui ne nous repreſentent pas ce qu'ils ont d'horrible, & qui ne donnent lieu d'y voir que ce qu'ils ont d'attirant & d'agréable.

Quelle idée donne le mot de galanterie ? l'idée de quelque choſe d'agréable & à l'eſprit & aux ſens ; & cependant on couvre ſous ce mot les plus grandes infamies. Comment parle-t-on d'un homme qui s'eſt vengé, qui a tué en duel un ennemi, qui a repouſſé un affront d'une maniere haute & fiere ? Comment parle-t-on d'un homme qui s'éleve dans l'Egliſe par une ambition déreglée ? On trouvera que tous les termes, dont on ſe ſert, ne nous font rien concevoir dans tout cela que de fort pardonnable, & qu'il faut par conſequent que nos vûes ſoient bien éloignées de celles de Dieu, puiſqu'il condanne les hommes à l'enfer pour ces actions où l'on ne conçoit preſque rien de criminel.

CHAP. VI.

Les hommes en ſont venus juſques à un tel point de corruption, qu'il n'eſt point honteux parmi eux de n'être pas homme de bien. Un homme dit, ſans crainte de ſe deshonorer, qu'il ne vaut rien. Il le dit pour le faire croire. On le croit: & ce qui eſt étonnant, on ne l'en eſtime pas moins; on n'en a pas même pitié. C'eſt que l'on attache uniquement ſon eſprit à une certaine honnêteté apparente qu'il y a dans cet aveu de bonne foi de ſon déreglement, & que l'on ne paſſe pas plus avant. C'eſt toute l'impreſſion que nous font ces ſortes de diſcours. Nous aimons ceux qui les font à cauſe de leur bonne foi; & nous ne les plaignons pas à cauſe de leur miſere & du peu de ſentiment qu'ils en ont, parce que ces diſcours nous font ſentir l'une & nous cachent l'autre.

C'eſt pourquoi il n'y a pas d'homme de bien qui n'ait ſujet de faire continuellement à Dieu cette priere: *Domine, libera animam meam à labiis iniquis & à lingua doloſa.* SEIGNEUR, *delivrez-moi ame des levres injuſtes & de la langue trompeuſe.* Les diſcours des hommes ſont pleins d'illuſion & de tromperie. On y loue ce qu'il y faut mépriſer, & on y mépriſe ce qu'il faut louer. On y porte à deſirer ce qu'il faut fuir, & à craindre ce qui n'eſt point à craindre. On y repreſente comme heureux ceux que l'on doit regarder comme miſerables, & comme miſerables ceux que l'on doit conſiderer comme les plus heureux des hommes. Et ce qui eſt étrange eſt que les diſcours des gens de bien ne ſont pas exemts de cette ſeduc-

Pſ. 119. 2.

tion, parcequ'ils empruntent du monde son langage en plusieurs occasions, & qu'ils sont même souvent obligés de l'emprunter; car on ne les entendroit pas, si leur langage étoit si different de celui des autres. Ils appellent quelquefois biens ce que le monde appelle biens, & maux ce que l'on y nomme des maux. Ils sont obligés de parler avec estime de plusieurs choses que le monde estime trop; & leurs discours étant pris par les autres dans le sens auquel on les prend dans le monde, & ceux qui les entendent y appliquant leurs propres idées, y contribuent contre leur intention, à augmenter ces fausses impressions, qui sont la source de tous les vices. Desorte que quand on demande à Dieu d'être délivré, *ab homine qui perversa loquitur*, DE *l'homme qui tient des discours corrompus*, on ne doit pas seulement y comprendre les méchans, mais on doit enfermer dans cette priere tout ce qui participe à cette infection générale, qui est répandue dans le langage des hommes. CHAP. VI. *Prov.* 2. 12.

C'est ce qui rend le silence si utile, & qui l'a fait tant recommander par les Saints, parcequ'empêchant que ces fausses idées qui ont été imprimées dans nos esprits par les discours des hommes, ne soient renouvellées par ces mêmes discours, il les rend moins vives & plus faciles à effacer. Mais parcequ'il n'est pas possible que ceux qui sont engagés dans la vie du monde se separent des entretiens & de la conversation du monde, & que ce commerce fait même la plus grande occupation de leur vie, il faut qu'ils cherchent d'autres remedes & d'autres pre-

CHAP. VI.

ſervatifs pour reſiſter à cette corruption. Car s'il eſt neceſſaire qu'ils vivent dans le monde pour ſatisfaire à leur engagement, il eſt encore plus neceſſaire qu'ils ne s'y corrompent pas. Il n'y a nulle neceſſité, nul engagement, qui nous oblige de remplir notre eſprit de fauſſetés, & de vivre ainſi dans une continuelle illuſion. Et perſonne ne doit être ſi malheureux, que de croire que le menſonge & l'erreur ſoient le partage de ſa condition & de ſon état.

Or comme l'erreur ne peut être détruite que par la lumiere de la verité, il eſt bien clair que l'unique moyen de diſſiper ces tenebres que les diſcours des hommes répandent continuellement dans notre eſprit, eſt de ſe remplir auſſi continuellement des principes de verité qui y ſont contraires. Et c'eſt pourquoi ſaint Chryſoſtome diſoit à ſon peuple, *qu'il ne ceſſeroit jamais de lui dire, qu'il jugeat des choſes par ce qu'elles ont de réel & de veritable, & qu'il ne ſe laiſſat pas emporter aux fauſſes opinions : qu'il apprît ce que c'eſt que d'être eſclave, d'être pauvre, d'être noble, d'être heureux, ce que c'eſt qu'une paſſion.* Voila, ſelon ce Pere, la veritable ſcience des hommes, qui ne conſiſte pas dans une connoiſſance ſterile de choſes qu'il eſt auſſi bon d'ignorer que de ſavoir, mais dans celle des verités qui ſont les principes de nos deſirs & de nos actions ; & par conſequent de notre bonheur ou de notre malheur éternel.

Mais parcequ'en voulant juger des choſes dans la verité, les images des impreſſions que les hommes en ont, & des juge-

mens qu'ils en forment, nous troublent & nous obscurcissent l'esprit ; il faut tâcher d'oublier & les hommes & nous-mêmes, & de considerer seulement sur chaque chose ce que Dieu en juge. Car la perfection de l'homme consistant a aimer les choses comme Dieu les aime, la voie de tendre à cette perfection est de tâcher de les voir comme il les voit, n'y ayant que cette vûe veritable qui puisse regler notre amour. Cette seule reflexion suffiroit souvent pour faire disparoitre à nos yeux toute la grandeur imaginaire que nous donnons aux choses humaines & temporelles : & pour nous faire voir ce que notre amour propre est bien-aise de n'y pas voir, afin de s'en occuper plus tranquilement. CHAP. VI.

Pour entrer donc dans cet esprit, il faut être vivement persuadé qu'il n'y a que le jugement que Dieu forme des choses qui soit veritable ; que ce sera sur ce jugement de Dieu que nous serons tous jugés ; qu'il est la regle unique de nos actions, & qu'étant la verité même, tout ce qui s'en éloigne est faux & trompeur. Je dis qu'il en faut etre vivement persuadé, afin que nous nous accoutumions de rapporter a cette regle les jugemens & les discours que nous appellons *humains*, & que nous soiyons convaincus, que quelque raisonnable qu'ils nous paroissent, ils sont tels en effet que Dieu, c'est-à-dire, la verité, les juge, & que les Anges & les Saints les voyent.

C'est en cette maniere que nous pratiquerons l'avis que nous donne Saint Paul, lorsqu'il nous commande *de marcher hon-*

CHAP. VI.

nêtement comme dans le jour. Car ce jour n'eſt pas celui du ſoleil, c'eſt la lumiere de Dieu, & la vûe de ſon jugement. Et il veut dire que comme la vûe des hommes nous porte a regler nos actions ſelon leur jugement, dans la crainte de leur déplaire, ce qui fait l'honnêteté exterieure & civile : de même la vûe de Dieu, que la lumiere de la grace nous découvre, nous oblige de conſulter ce qu'il juge des choſes pour y conformer nos actions, ce qui fait la veritable honnêteté, c'eſt-à-dire, la veritable vertu; & c'eſt auſſi ce qui eſt marqué encore plus clairement dans ce lieu du Sage, où parlant de la vie des juſtes, il dit qu'ils ſanctifieront leurs ames dans la vûe de Dieu & en ſa preſence. *Et in conſpectu illius ſanctificabunt animas ſuas.*

Eccli. 2. 26.

IHS

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Nos paroles n'ont pas tout-à-fait la même regle que nos jugemens, non plus que nos actions & nos sentimens. Qu'il ne s'agit ici que de former les jugemens interieurs.

CE seroit une chose infinie, que de vouloir representer ce que Dieu & les Saints jugent de toutes les choses du monde, puisque cette seule ouverture comprend tout ce qu'on en peut dire de veritable. Il est néanmoins utile d'en faire un leger essai à l'égard des principaux objets des passions des hommes, pour donner l'idée de la maniere dont on le doit faire à l'égard des autres.

Mais pour n'abuser pas de cet essai même, il faut remarquer que l'on n'a pas dessein ici de considerer de quelle maniere il faut parler des choses du monde, mais seulement de quelle sorte il en faut juger; ce qui est bien different. Car quoique nos paroles & nos jugemens se doivent regler par la verité: ce qui suffit néanmoins pour justifier nos jugemens, ne suffit pas toujours

CHAP. I.

pour juſtifier nos paroles. On a beſoin dans ſes jugemens de les rendre conformes à cette verité particuliere qu'ils regardent. Mais il faut de plus que les paroles ſoient conformes a une autre verité qui preſcrit la proportion qu'elles doivent avoir avec les perſonnes à qui on parle. C'eſtpourquoi ce ſeroit mal prendre ce que nous dirons dans la ſuite, que de conclure que l'on peut uſer en toutes rencontres d'un langage conforme aux idées que nous donnerons de diverſes choſes. Elles ne ſont deſtinées que pour regler le langage interieur dont on ſe parle a ſoi-méme, & non ce langage exterieur dont on parle aux autres. Car les impreſſions que le monde a de ces choſes, ſont trop differentes de celles que la verité nous oblige d'en avoir, pour pouvoir eſperer de les changer tout-d'un-coup, & de faire recevoir un langage ſi contraire à celui dont dont il eſt en poſſeſſion.

Nos actions mêmes n'ont pas tout-à-fait la même regle que nos ſentimens : car il y a des perſones a qui on doit plus de reſpect exterieur, quoique l'on leur doive moins d'approbation & d'eſtime, parceque la civilité exterieure ſe regle ſur les rangs que le monde a établis, au lieu que l'eſtime interieure ne doit ſe regler que ſur la raiſon. Mais comme elle n'eſt qu'interieure, elle ne donne ſujet à perſonne de ſe plaindre ni de s'offenſer. Ainſi ceux de l'état deſquels la verité ne permettra pas de porter un jugement ſi favorable, n'ont aucun ſujet de ſe bleſſer de ces maximes, puiſqu'il ne s'agit que des ſentimens interieurs

dont

dont ils n'ont que faire, & dans lesquels il ne leur serviroit de rien que l'on se trompat pour les honorer.

Chapitre II.

Comment on doit regarder toutes les choses temporelles, leur extrême petitesse. Que tout nous en avertit. Le passé trop grand & trop petit à nos yeux.

Choses temporelles.

UN de nos plus grans maux est d'estimer trop les choses temporelles; & la raison en est, que nous ne nous regardons presque jamais que par une petite partie de notre durée, qui est notre vie. Nous nous renfermons dans le temps, & nous nous faisons partie du tourbillon qui l'emporte sans étendre notre vûe plus loin. C'est la source de cette fausse grandeur que nous attribuons aux choses du monde. Et l'unique moyen de nous en détromper, est de changer de vûe, & de nous regarder nous-mêmes tels que nous sommes dans la verité & devant Dieu. Or en nous considerant de cette sorte, nous reconnoissons d'abord que nous sommes des êtres immortels, dont la durée s'étendra dans toute l'éternité qui nous suit, & qui sont destinés a un bonheur ou a un malheur éternel. Que si nous cherchons alors notre vie dans cet espace infini, elle ne nous paroîtra que comme un atome imperceptible.

Car non-seulement les hommes ne sont

CHAP. II.

rien à l'égard de Dieu, & ne paroiſſent tous enſemble devant lui, que comme une goute d'eau comparée à un ocean infini, ſelon l'expreſſion d'un Prophete; mais tous les avantages du monde joints enſemble, ne ſont rien à l'égard du moindre des hommes, parcequ'ils n'occupent qu'un atome dans ſa durée; & qu'ainſi en la regardant toute entiere, ils ne la rendent ni plus eſtimable, ni plus heureuſe. L'éternité rompt toute meſure, & aneantit toute comparaiſon. Qu'eſt-ce donc qu'un royaume poſſedé durant trente ans, quand il ſeroit de toute la terre? Qu'eſt-ce qu'une petite principauté dans ce royaume? Qu'eſt-ce que les autres rangs & les autres qualités au-deſſous de celle des Princes? & à quelle effroyable petiteſſe cette vûe les réduit-elle? Cependant c'eſt-là le ſujet de la vanité de tous les hommes.

Sap. 11. 23. *Eccli.* 18. 8.

Il eſt étrange comment les hommes ont tant de peine a ſe perſuader du neant du monde, puiſque toutes choſes les en avertiſſent. Car qu'eſt-ce autre choſe que l'hiſtoire de tous les peuples & de tous les hommes, qu'une inſtruction continuelle que les choſes temporelles ne ſont rien? puiſque nous decrivant ce qu'elles ont été, elle nous fait voir en même-tems qu'elles ne ſont plus; que toutes ces grandeurs & toutes ces pompes, qui ont étonné les hommes de tems en tems, tous ces Princes, tous ces Conquerans, toutes ces magnificences, tous ces grans deſſeins ſont rentrés dans le neant a notre égard; que ce ſont des vapeurs qui ſe ſont diſſipées, & des fantômes qui ſe ſont évanouis.

Que découvrons-nous auſſi dans le monde que des preuves de cette même verité ? Car ne voyons-nous pas à toute heure diſparoître ceux qui ont paru avec le plus d'éclat, & qui ont fait plus de bruit durant leur vie, ſans qu'il reſte d'eux qu'une memoire aſſez languiſſante ? Ne voyons-nous pas que toutes choſes entrent continuellement dans l'abyſme du paſſé ; que notre vie nous échappe ; que ce qui en eſt écoulé n'eſt plus rien à nos yeux mêmes ; & que le tems emporte tous les maux, tous les plaiſirs, toutes les inquietudes que nous avons reſſenties, ſans qu'il en reſte d'autres traces que celles qui reſtent d'un ſonge ? C'eſt pourquoi auſſi le Sage veut que nous regardions toutes les choſes temporelles comme les fantômes qui nous occupent dans les ſonges : *Audiens autem illa quaſi in ſomnis vide & vigilabis.* CHAP. II. Eccli. 13. 17.

Mais ce qu'il y a de plus terrible en cela, eſt que d'une part nous ne voulons pas concevoir le neant du monde, & que de l'autre nous le concevons trop. Nous regardons preſque tous le paſſé comme s'il n'étoit rien ; les morts ſont reduits dans le néant à nos yeux. Nous regardons ceux dont on rapporte les actions dans les hiſtoires, comme des gens qui ont été & qui ne ſont plus ; & nous ne ſongeons pas qu'ils ſont encore plus vivans qu'ils n'ont jamais été, parceque leur eſprit agit infiniment davantage ; & que la vie preſente n'ayant que des actions foibles & languiſſantes, eſt plutôt une mort qu'une vie à l'égard de l'autre. C'eſt encore par-là que nous conſervons l'eſtime

CHAP. II.

des grandeurs du monde, parceque nous les regardons comme auſſi durables que nous-mêmes, & que nous ne concevons pas que nous ſubſiſtons, & qu'elles periſſent ; & qu'ainſi ceux qui les ont poſſedées ne laiſſent pas d'être, quoiqu'ils ſoient privés pour toute l'éternité de ces choſes qui ont fait le ſujet de leur orgueil.

CHAPITRE III.

Gloire humaine, gloire des Saints & des méchans.

GLOIRE HUMAINE.

QU'eſt-ce que cette gloire humaine qui fait tant d'impreſſion ſur nos eſprits, & qu'eſt-ce qu'elle a de réel & de ſolide devant Dieu ? Elle conſiſte toute dans la vûe de quelque jugement avantageux que d'autres portent de nous : & ces perſonnes ſont d'ordinaire des gens qui nous connoiſſent peu, qui nous aiment peu ; & dont le jugement n'eſt ni fort ſolide, ni fort eſtimable par notre aveu même : de ſorte que ſouvent nous les mépriſons en toute autre choſe. Ces jugemens nous ſont d'ailleurs entierement inutiles. Ils n'ajoûtent rien ni à notre ame, ni à notre corps ; ils ne diminuent aucun de nos maux ; ils ne ſervent qu'à nous tromper, en nous portant à juger de nous, non ſur la verité, mais ſur l'opinion d'autrui ; & après nous avoir amuſés durant la vie, ils diſparoiſſent tout-d'un-coup à l'heure de notre mort ; parce-

que nous perdons alors le sentiment de toutes ces choses. Voilà ce que c'est que cette fumée, & cette vapeur qui nous enfle & qui nous remplit. CHAP. III.

Quelle difference de cette gloire humaine, & de celle dont les Saints jouiront dans toute l'éternité, aussi estimable & aussi solide, que celle des hommes est vaine & mépriſable, parcequ'elle a des qualités toutes contraires! Le bonheur des élus sera accompagné d'un esprit de societé & d'union; ils se connoïtront tous, ils s'aimeront tous, ils glorifieront tous Dieu pour les graces qu'il aura faites à chacun d'eux. Ainsi les bonnes actions de chaque élu seront connues de tous les élus, & elles seront pour tous en particulier des sujets de joie, de louange, & d'actions de graces pour jamais. Ils jetteront tous leurs couronnes aux piés de l'Agneau, & non-seulement les leurs, mais celles de tous les autres, parcequ'ils ne glorifieront pas seulement Dieu dans eux-mêmes, mais qu'ils le glorifieront dans tous les Saints, en lui chantant dans toute l'éternité, *Mirabilis Deus in Sanctis suis* : DIEU *est admirable dans ses Saints.* GLOIRE DES SAINTS. *Pſ.* 67. 36.

O gloire vraiment solide des élus de Dieu? Gloire qui n'a pas un éclat passager; gloire stable & éternelle! Gloire qui n'est pas renfermée dans un petit nombre de personnes ignorantes & envieuses; mais qui aura autant de témoins qu'il y aura de citoyens dans la celeste Jerusalem! Gloire qui ne consiste pas dans l'approbation inutile & témeraire de gens qui ne nous connoissent pas, & qui ne se connoissent pas

CHAP. III.

eux-mêmes ; mais qui consiste dans la joie d'un nombre innombrable d'ames saintes qui verront le fond de nos cœurs dans la lumiere de la verité !

PS. 1. 4. GLOIRE DES MECHANS.

Non sic impii, non sic. IL *n'en est pas ainsi des impies, il n'en est pas ainsi :* Ils jouissent peu de leur gloire durant leur vie, & elle perit pour eux au moment de leur mort. Si elle subsiste encore quelque tems dans la memoire des hommes, ce n'est pas pour eux : ils n'y ont plus de part : & enfin elle sera entierement détruite au jour du jugement. Car le supplice des méchans sera accompagné d'un esprit de division, parceque la grandeur de leur peine les appliquera tellement à eux-mêmes, qu'ils n'auront garde de s'appliquer avec estime en cet état à la gloire que les autres auront eue durant leur vie. De sorte qu'il n'y a rien de plus vrai à la lettre que ce que dit l'Ecriture, *Memoriam superborum perdidit Deus ; & reliquit memoriam humilium sensu.* DIEU *a aboli la memoire des superbes, & il a établi celle des humbles de cœur.*

Eccli. 10. 21.

CHAPITRE IV.

Veritable idée de ce qu'on appelle QUALITÉ.

QUALITÉ.

RIen n'occupe plus les hommes du monde, que ce qu'ils nomment *qualité*, & ce qui fait que l'on appelle certaines personnes *gens de qualité*, pour les distinguer de ceux qui ne le sont pas. On porte cette

distinction si loin, qu'on fait presque moins de difference d'un homme à une bête, que d'un homme de qualité à un homme de basse naissance. Cette *qualité* par éminence étouffe presque toutes les autres qualités, & même les plus spirituelles & les plus divines. On l'éleve non-seulement au-dessus de l'esprit, mais même au-dessus de la vertu & de la qualité de Chrétiens; & si ce n'est pas par une préference positive, c'est au-moins par une préference de sentiment; c'est-à-dire, que l'on en est tout autrement touché. Car combien y en a-t-il peu qui estiment sincerement davantage l'état d'un Chrétien pauvre & de basse naissance, que celui d'un Grand qui est déreglé? Qui est celui qui voit ce Grand dans l'état d'un profond rabaissement, & ce Chrétien dans une grande élevation? Il est donc visible que l'idée que nous avons de cette qualité nous trompe, & qu'il est bon pour se desabuser, d'examiner ce qu'il y a de réel dans cet objet si commun de la vanité des hommes: & voici ce que la raison nous en découvre. CHAP. IV.

Etre de naissance & de qualité, selon les hommes, c'est être né de personnes considerables dans l'ordre du monde. Mais cette naissance ne donne par elle-même aucun avantage ni d'esprit, ni de corps; elle n'ôte aucun défaut, & l'on en voit d'aussi grans dans les personnes de qualité, que dans les autres. Il n'y a donc aucune raison solide qui rende les personnes de qualité plus estimables par-là, que ceux qui ne le sont pas. Cependant parce qu'il

Voyez la I. Partie du Traité de la Grandeur dans ce volume.

CHAP. IV.

faut qu'il y ait de l'ordre parmi les hommes on a établi avec raiſon en certains lieux que ces perſonnes ſeroient préferées aux autres, & jouiroient de certaines prérogatives d'honneur.

Si l'on en demeuroit là, il n'y auroit rien que de juſte dans l'idée que nous avons de la qualité; mais on n'y demeure pas. On fait de cet ordre arbitraire & établi par les hommes ſans aucune raiſon priſe des perſonnes mêmes, un ordre naturel & indiſpenſable, & l'on s'accoutume à le regarder comme quelque choſe d'attaché à l'être de ceux à qui on donne cette préference.

On ne ſe contente pas de leur rendre exterieurement & interieurement les reſpects qui leur ſont dûs, en quoi il n'y auroit rien que de raiſonnable & de legitime; mais on y en ajoûte d'autres qui ne leur ſont pas dûs, & qui ne naiſſent que de notre erreur & de notre corruption. On ſe forme de grandes idées de cet état. On le regarde comme étant comblé de toutes ſortes de biens. On le ſouhaite pour ſoi. On porte envie à ceux qui y ſont; & ſi on les préfere aux autres, ce n'eſt que par la paſſion ardente que l'on a pour les biens & les honneurs dont ils jouiſſent. De ſorte qu'il n'y a point de gens plus dangereux pour les Grans, que ceux qui les admirent le plus; parcequ'ils ſeroient toujours diſpoſés à leur ravir leur grandeur, s'il croyoient le pouvoir faire avec ſûreté.

Cependant comme le nombre de ces admirateurs de la grandeur eſt fort grand, &

que l'on conſidere dans leur diſpoſition, non cette malignité qu'ils cachent, mais cette eſtime qu'ils font paroître, ils ne laiſſent pas de faire une grande partie de la felicité imaginaire des Grans, parceque l'on connoît en eux ces jugemens & ces diſpoſitions, & que cette vûe eſt ce qui flatte les ames vaines. CHAP. IV.

Tous ces jugemens ſont faux. Car il n'y a nul bonheur a recevoir des autres ces marques d'honneur : & c'eſt une injuſtice viſible de prendre plaiſir à être l'objet d'une admiration qui naît de la corruption des hommes. Cependant les perſonnes de qualité connoiſſant ces idées que le commun du monde a de leur état, en tirent eux-mêmes l'idée qu'ils en ont. Ils conſiderent leur qualité comme incorporée à leur être. Ils ſe regardent comme infiniment au-deſſus des autres, & il leur eſt preſque impoſſible de ſe conſiderer au niveau de ceux qui ne leur ſont pas égaux dans l'ordre du monde.

Ce ſont là les fauſſes idées qu'il faut corriger par la vûe du jugement que Dieu porte de cet état. Or qu'eſt-ce qu'il en juge, ſinon qu'il n'y a aucun bien ſolide & veritable, ni dans ces marques d'honneur & ces préferences établies par les hommes, parceque ce ne ſont que des *ſpectacles vuides de realité*, comme dit ſaint Chryſoſtome ὄραμα πεφυγματισ ἔρημον, ni dans ces jugemens, parcequ'ils ſont faux, qu'ils ne ſervent de rien à ceux qui ne s'y plaiſent pas, & qu'ils rendent malheureux ceux qui s'y plaiſent, ni dans ces richeſſes & ces plai-

CHAP. IV.

sirs dont les Grans jouissent, parce que ce sont de grans sujets de tentation & de grans obstacles pour le salut. Ainsi il ne voit dans cet état que d'extrêmes facilités aux hommes pour se perdre, & d'extrêmes difficultés pour se sauver. Voila le jugement que Dieu porte de ce qu'on appelle qualité & grandeur. Et par consequent tous ceux qui en jugent autrement en jugent mal : & tous les discours qui nous en impriment une idée, qui porte à le desirer quand on n'y est pas, à s'y plaire quand on y est, à mépriser ceux qui n'y sont pas, sont faux & trompeurs.

CHAPITRE V.

Veritable idée de la VALEUR.

VALEUR.

APrès la qualité, rien ne releve plus un homme dans le monde que la valeur ; & il n'y a rien aussi dont la reputation flate davantage les personnes de qualité, & sur quoi ils soient ordinairement plus sensibles & plus délicats. Des Gentilshommes souffriront plutôt quelque autre reproche que ce soit, que celui de manquer de cœur, parce qu'ils savent que le monde a attaché à la valeur le plus haut dégré d'estime, & a la lacheté la souveraine infamie pour les personnes de leur condition.

Que s'il ne s'agissoit que de justifier les hommes en ce point, la chose ne seroit pas difficile. Car la valeur étant ce qui soutient un Etat, & qui le rend formidable à ses en-

nemis ; c'eſt avec raiſon que ne pouvant ré compenſer tous les vaillans hommes dont on a beſoin, par des bienfaits réels qui égalent leurs ſervices, on a rendu cette qualité honorable, afin de les attirer au moins par cette ſorte de récompenſe qui ne leur manque jamais. CHAP. V.

Il y a donc de la juſtice dans cette eſtime, par rapport aux hommes, & il y en a auſſi par conſequent par rapport à Dieu, puiſque Dieu approuve tout ce qui eſt juſte, & qui eſt neceſſaire à la conſervation des ſocietés humaines.

Mais comme on peut paſſer dans cette eſtime les bornes de la verité, & relever dans la valeur par de fauſſes louanges ce qui n'eſt pas eſtimable, il faut encore conſulter ce que Dieu en juge, & apprendre de lui ce qu'il y a de grand dans cette qualité, & ce qui ne paroit tel que par l'erreur & l'illuſion des hommes.

La valeur ſe peut regarder en deux manieres, ou comme une paſſion, c'eſt-à-dire, comme une impreſſion de l'imagination & du corps, ou comme reglée & conduite par la volonté. Pour la concevoir en la premiere maniere, il faut conſiderer que comme il y a des gens qui étant montés en des lieux fort élevés, ne reſſentent pas ces foibleſſes & ces éblouiſſemens que l'imagination cauſe à ceux qui n'y ſont pas accoutumés ; il y a de même des perſonnes, qui, ſoit par nature ou par coutume, ne s'étonnent point dans les perils de la guerre, qui y conſervent la même aſſiette & la même preſence d'eſprit, qui ſont capables

CHAP. V.

de pourvoir à tout, de prendre tous leurs avantages, & à qui la vûe des ennemis armés qu'ils ont devant eux, ne fait qu'inspirer une nouvelle ardeur & de nouvelles forces pour les surmonter. Et ce sont ceux-là qu'on appelle braves & vaillans.

Cette disposition est sans doute digne d'estime. Mais tant que l'on ne la regarde que dans ce degré, l'imagination & le corps y ont plus de part que la volonté. Car si les esprits & le sang prenoient un autre cours dans ces personnes, toute leur valeur ne les empêcheroit pas d'avoir peur, comme elle ne les empêche pas de s'éblouir, quand ils regardent un précipice d'un lieu élevé.

Ainsi, comme Dieu ne compte pour rien tout ce qui n'est pas volontaire, & qui n'est pas du nombre des vertus, s'il approuve que les hommes, pour le besoin qu'ils en ont, ayent attaché des recompenses humaines à cette valeur, il n'approuve pas que dans le jugement qu'ils en portent interieurement, ils l'égalent à la moindre des vertus dont il est auteur. De sorte que la valeur de tous les Conquerans jointe ensemble, considerée seulement dans ce degré, & comme une disposition natu elle d'imagination, ne merite pas d'être comparée au moindre mouvement de grace que Dieu opere dans le cœur d'une simple femme; puisque toutes les qualités purement humaines perissent avec les hommes, & que les moindres vertus ont des effets qui subsistent dans toute l'éternité.

L'idée

CHAP. V.

L'idée que les discours des gens du monde donnent de la valeur, est donc fausse, parce qu'elle est excessive, & qu'au lieu de la laisser dans le rang d'une qualité humaine, qui est estimable, ils l'élevent au-dessus des vertus les plus spirituelles & les plus divines.

Mais leur illusion est encore infiniment plus grande dans le jugement qu'ils portent de la valeur considerée comme volontaire, c'est-à-dire, de l'usage de la valeur; puisqu'ils estiment presque également ceux que l'on appelle braves, soit que leur valeur soit accompagnée de justice ou d'injustice, de prudence ou de temerité.

Cependant la verité met une étrange difference entre ce que les hommes distinguent si peu. Exposer sa vie pour son devoir, pour la justice, & pour en faire un sacrifice à Dieu dans les occasions où il nous engage, est une action d'une generosité si haute, que la Religion Chrétienne n'a rien de plus grand. L'exposer dans une mauvaise cause, pour tomber en mourant entre les mains d'un Dieu irrité & tout-puissant, est une folie si prodigieuse, qu'il n'y a point de plus grande preuve de l'aveuglement des hommes, que d'avoir pu mettre de la gloire dans une action si insensée.

C'est même souvent très-injustement que l'on donne a la plupart de ces actions le nom de courage & de valeur. Ce n'est point en mépriſant le danger qu'ils s'y exposent, c'est en ne le voyant pas. Leur esprit est tout occupé, ou de la fureur qui le possede, ou de quelque bagatelle qui le remplit tout entier, & qui leur cache tout le reste. *Nous sortîmes*,

CHAP. V.

dit un homme du monde dans ſes memoires, *pour nous faire tirer des mouſquetades*, c'eſt-à-dire, pour braver la mort & Dieu même, en nous mettant en danger de perdre la vie par une vanité ridicule. De quoi penſe-t-on que ſon eſprit fut alors frappé ? Des penſees que cette action feroit naître dans ceux qui l'apprendroient, & des louanges qu'elle lui attireroit. Cela lui paroiſſoit grand : il ne voyoit rien davantage. Mais cette action étoit jointe avec le danger de la mort & de l'enfer. Ces louanges des hommes qu'il ſouhaitoit, ne pouvoient naître que de folie & d'aveuglement ; la plupart de ceux qui ſont vraiment braves, prenant même ces actions pour des marques de fauſſe valeur. Elles ne devoient de plus durer qu'un moment, & être ſuivies d'un repentir éternel. Cette vanité étoit l'objet de la moquerie des démons, de l'indignation des Anges, & de la colere de Dieu contre un homme miſerable, qui avoit ſi peu de crainte de ſa juſtice, & qui étant prêt de tomber entre ſes mains, oſoit l'affronter avec tant d'inſolence. Il y avoit ainſi mille choſes terribles jointes à cette action. Il eſt vrai, mais il ne voyoit rien de tout cela, il ne voyoit que ces louanges toutes ſeules, & ſeparées de toutes ces circonſtances. Il ſe voyoit dans l'eſprit des autres avec l'eſtime de brave ; & cette idée l'occupant entierement, lui faiſoit oublier Dieu, la mort, l'enfer & l'éternité.

Il n'y a qu'un aveuglement ſemblable qui puiſſe faire trouver quelque choſe de grand à s'expoſer ainſi au peril par des motifs criminels. Car les hommes ne raiſonnent

point ainſi dans ce qu'ils connoiſſent. Ils ne trouveroient rien que de ridicule & d'inſenſé dans la conduite d'un Prince, qui pour s'attirer des louanges d'un valet, expoſeroit ſans neceſſité ſon royaume à un peril éminent. Pourquoi donc trouvent-ils de la generoſité dans ceux qui expoſent ſottement leur vie, & qui ne peuvent eſperer en mourant qu'une éternité de ſupplices? C'eſt qu'ils connoiſſent bien le prix d'un royaume, & qu'ils ne connoiſſent point celui de la vie. Cet unique bien des hommes, ce treſor, dont la perte eſt irreparable, ce prix de l'éternité eſt la choſe du monde la plus mépriſée. Il n'y a point de ſi vile récompenſe pour laquelle on ne l'expoſe & on ne le donne tous les jours. Il ſemble que les hommes en ſoient ennuyés, & qu'ils tâchent de s'en défaire, tant ils le prodiguent temerairement & pour peu de choſe. Ainſi l'on trouvera dans la verité que toute cette fauſſe valeur qui précipite les hommes, ou dans les duels, ou dans les querelles injuſtes, ou dans les dangers inutiles auſquels ils s'expoſent par une vanité ridicule, n'eſt autre choſe qu'une ignorance du prix de la vie, un oubli de ce qui ſuit la fin de la vie, un obſcurciſſement d'eſprit qui leur cache le danger, une aſſurance folle & déraiſonnable d'en échapper, une application violente à quelque objet de paſſion. Qu'y a-t-il d'eſtimable en tout cela? Eſt-ce une marque de grand courage, que de ne s'épouvanter pas du bruit des canons quand on eſt ſourd, ou du feu des ennemis quand on eſt aveugle? Il n'y a point de courage à ne pas craindre Dieu, parce qu'il n'y

CHAP. V.

CHAP. V.

a qu'un aveuglement horrible qui nous puisse empêcher de le craindre. Il est si terrible, que quand il veut se faire sentir, il n'y a point de créature qui puisse soutenir le moindre de ses regards ; & les méchans seront contraints de s'écrier dans l'excès de leur effroi : *Montagnes, tombez sur nous.* Ainsi c'est un excès de folie a des hommes foibles & miserables de le braver pour un moment, quand il differe de les punir, en se mettant au hazard d'éprouver pour jamais la rigueur de sa justice, quand ils ne se pourront empêcher de la sentir.

Luc. 23. 30.

Que faut-il donc juger de ces braves que le monde estime avec si peu de discernement ? Il en faut juger ce que Dieu en juge. Il faut approuver ceux qu'il approuve, condanner ceux qu'il condanne, & mettre la difference qu'il met entre les uns & les autres. Et comme il ne faut pas refuser aux uns les justes louanges que leur generosité merite, il faut avoir pour les autres le juste mépris que merite leur brutalité.

CHAPITRE VI.

Idée veritable des qualités de l'esprit. Ce que c'est que d'avoir de la lumiere & de la force d'esprit, d'être savant. Que ces qualités humaines sont plus souvent pernicieuses qu'utiles.

QUALITEZ DE L'ESPRIT.

MAis peut-être qu'il y a quelque chose de plus réel dans les qualités de l'esprit, comme la science, l'éloquence, l'agrément dans la conversation, l'adresse dans les negociations, la capacité pour les grandes affaires, la force d'esprit & de tête pour les soutenir, la prudence dans la conduite de ses desseins & de sa fortune. Nullement. Tout le prix de ces choses consiste aussi dans l'usage que l'on en fait, & dans la fin à laquelle on les rapporte. Ce sont des instrumens necessaires pour les emplois de la vie : ce qui oblige ceux qui vivent dans le monde à les cultiver avec soin, parce qu'ils doivent savoir que les hommes y ayant attaché leur estime, il est impossible de réüssir en rien sans avoir ces qualités.

Mais si on les sépare de l'usage & du rapport que l'on en peut faire à Dieu, & que l'on ne les considere qu'en elles-mêmes, ou par rapport à quelque fin basse & temporelle, elles perdent tellement leur prix, que la condition de ceux qui les ont n'est en rien préferable à celle de ceux qui ne les ont pas. Et c'est pourquoi il est important de se détromper des vains éloges que l'on donne

CHAP. V.

dans le monde a ces qualités en les regardant en elles-mêmes, & hors l'usage qu'on en peut faire.

L'idée même que le commun du monde a de ce que l'on appelle avoir de l'esprit, est toute fausse ; & c'est une de celles dont il faut le plus se desabuser. Car on fait consister l'esprit, ou dans une facilité de comprendre les sciences, ou à raisonner juste sur les sujets qui se presentent, ou à se démêler des affaires avec adresse, ou à trouver des voies fines pour faire réussir ses desseins, ou à produire des pensées ingenieuses & surprenantes, ou à faire des découvertes dans les arts. Mais ce n'est en rien de tout cela que consiste la veritable lumiere d'esprit, puisque ces qualités se peuvent trouver dans ceux que l'Ecriture appelle, *aveugles, fous, petits, insensés, dépourvûs d'intelligence.* Qu'est-ce donc qu'avoir de l'esprit ? Il en faut juger par la comparaison de la vûe du corps, qui est l'image de celle de l'ame. Avoir bonne vûe, c'est voir les choses telles qu'elles sont, c'est-à-dire, les grandes comme grandes, & les petites comme petites. Ceux qui verroient une montagne comme une fourmi, & une fourmi comme une montagne, auroient très-mauvaise vûe. Il en est de même des esprits : ceux qui conçoivent les grandes choses, c'est-à-dire, les choses spirituelles comme grandes, & d'une maniere plus vive & plus lumineuse : & qui voyent les petites, c'est-à-dire, celles de ce monde, dans leur petitesse naturelle, sans les grossir ni les augmenter par leur imagination, sont les grans esprits,

& les esprits justes. Ainsi celui qui disoit; qu'il *craignoit Dieu comme une mer enflée & suspendue sur sa tête* : celui qui disoit : *Qui est semblable à vous, Seigneur, qui est semblable à vous ?* celui qui disoit : *Que la magnificence de Dieu étoit au-dessus des cieux*, avoit un grand esprit, parce que Dieu étoit grand à ses yeux, & qu'il étoit penetré de sa magnificence & de sa grandeur. Il avoit donc la vûe claire & étendue. Et une infinité de femmes qui paroissent sans esprit dans les choses du monde, sont de grands esprits, parce que Dieu se montre & se fait sentir à elles. Mais ceux qui n'ont de l'intelligence que pour comprendre une demonstration de Mathematiques, pour discerner si un raisonnement est juste, pour démêler une affaire, pour conduire quelque intrigue, pour arranger des mots, pour divertir les autres par des rencontres, & qui ne voient les choses de l'autre vie que comme des atômes, sont de petits esprits, & ils ne meritent point d'autres noms que ceux que l'Ecriture leur donne ; *de petits, de simples, de gens aveugles & sans lumiere* : Coecus *est & manu tentans.*

CHAP. VI.

Job. 31. 23. *Ps.* 88. 9. *Ps.* 8. 2.

2. *Petr.* 1. 9.

Or comme l'idée que l'on a pour l'ordinaire de la lumiere de l'esprit est fausse, celle que l'on a de sa force ne l'est pas moins. On la fait consister à pouvoir soutenir le poids d'un grand nombre d'affaires, sans s'abattre, sans se lasser, & sans se confondre. Voilà, dit-on, une bonne tête, qui peut suffire à tant d'occuparions differentes. Mais il faut dire souvent au contraire, voila une foible tête, puisqu'elle a besoin de tant d'occupations pour se soutenir ; voilà une ame

FORCE D'ESPRIT.

CHAP. VI.

qui a bien peu de vigueur, puiſqu'elle a beſoin de tant d'appuis pour empêcher qu'elle ne tombe dans l'abattement & dans l'ennui. Separez cet homme de ſes emplois, vous le verrez incontinent dans l'abattement. Nous ne portons pas les affaires, elles nous portent. C'eſt le lit où ſe repoſe notre ame dans ſa foibleſſe. Sa force & ſa vigueur conſiſtent à ſe pouvoir paſſer de ce ſoutien, en ſe contentant de Dieu & de ſa préſence. S'il y a quelque force dans ceux qui ne ſe laſſent point dans l'agitation tumultuaire des occupations du monde, c'eſt une force d'organes & de corps, & non une veritable force de l'ame.

Il eſt vrai qu'il y a quelque choſe de grand dans l'homme; & qu'a quelque choſe qu'il applique ſon eſprit, on y voit toujours des marques de grandeur & d'excellence. Mais c'eſt cette grandeur même qui fait ſa miſere & ſa baſſeſſe lorſqu'il s'applique à des choſes qui ne meritent pas ſon application, & qu'il neglige celles qui ſont ſeules dignes de ſes ſoins & de ſon amour. Si l'homme étoit moins grand, toutes ſes qualités-la ſeroient plus grandes, & elles ne ſont petites & baſſes, que parce qu'il eſt appellé à des choſes infiniment plus hautes & plus importantes, qu'il neglige en s'appliquant trop à celles-là.

SCIENCE.

La plupart des ſciences humaines ſont peu de choſe en elles-mêmes, & elles contribuent ſi peu au bonheur de l'homme, que l'on eſt tout auſſi heureux de les ignorer en les mépriſant, que de les ſavoir en les eſtimant. Il n'y a que la vanité & l'opinion des

hommes qui y mettent le prix. Nous ne desirons d'être savans que pour les autres, & non pour nous. C'est pourquoi Seneque, tout Stoicien qu'il fût, confesse qu'il ne voudroit point de cette sagesse, qui étoit l'idole de ceux de sa secte, si l'on lui défendoit d'en parler aux autres. *Si cum hac exceptione detur sapientia ut illam inclusam teneam, nec enunciem, rejiciam.* C'est-à-dire, que la récompense & le fruit qu'il desiroit en tirer, consistoit dans l'approbation d'autrui. Mais comme l'opinion donne le prix aux sciences, elle l'ôte aussi quand il lui plaît. Il n'a pas plu aux hommes de juger les sciences convenables aux femmes. Cependant on ne les en croit pas plus malheureuses, elles ne sentent point elles-mêmes cette privation. Il y a des Dames de qualité fort savantes dans les belles Lettres, qui s'en cachent comme d'une chose un peu honteuse, & elles ont raison : car il est toujours un peu honteux de s'être chargé d'une science inutile. Si toutes celles de leur sexe qui se sont appliquées à des sciences curieuses en faisoient de même, elles n'en seroient que plus estimables. CHAP. VI.

Il est vrai neanmoins qu'il y a quelques-unes de ces qualités qui sont utiles pour le commerce de la vie, & dont les autres tirent divers avantages. Et c'est pourquoi les hommes ont bien fait d'y attacher quelque récompense & quelque honneur : mais pour l'ordinaire elles sont plus désavantageuses qu'avantageuses à ceux qui les ont.

Que l'on fasse reflexion sur toutes les personnes d'esprit que l'on connoît parmi les gens du monde, & l'on trouvera qu'il y en

CHAP. VI.

a peu à qui leur esprit n'ait nui pour le salut. Si cet homme n'avoit point eu d'esprit, il n'auroit point été Evêque. Il n'auroit donc point été chargé des pechés de tout un Diocese. C'est par l'esprit que cet autre est monté aux plus grandes charges & aux plus grans emplois, & s'est engagé en mille intrigues dangereuses pour sa conscience. Si cet homme n'avoit point eu de facilité de parler, il n'auroit point été Predicateur, & il n'auroit pas abusé toute sa vie du ministere de la parole de Dieu. Sans esprit on ne se pousse point dans le monde, & en ne s'y poussant point, on évite une infinité d'engagemens malheureux.

Mais ne pourroit-on pas estimer ces qualités en les séparant du bon ou du mauvais usage qu'on en fait? On est bien obligé de le faire dans le monde, puisque souvent ces qualités nous sont connues, & que le mauvais usage que l'on en fait nous est inconnu. Mais il est vrai neanmoins que cette maniere de les regarder en elles-mêmes, & sans avoir égard à l'usage qu'on en fait, est un sujet d'illusion & pour nous & pour les autres. Car ces qualités ne subsistent point en l'air, ni separément de ce bon ou mauvais usage; & quand on s'en sert mal, elles ne meritent aucune estime, puisqu'elles ne servent qu'à rendre plus criminels ceux qui les ont. C'est pourquoi l'Ecriture n'appelle science que la science de bien vivre; & elle traite tous ceux qui l'ignorent, de fous & d'insensés: & si les hommes étoient raisonnables, ils ne parleroient point d'autre langage que celui-là: car il est très-conforme

à la raiſon & à la nature, & ce n'eſt que leur aveuglement qui en introduit un autre. Ce n'eſt pas que toutes les autres ſciences ne nous faſſent connoître quelques verités particulieres, mais c'eſt que nous avons un beſoin ſi preſſant de celle qui nous inſtruit de la voie du ciel, qu'il ne nous permet pas de compter les autres pour quelque choſe. On n'eſtime dans une tempête, que l'art qui ſert à en garantir, & perſonne ne s'aviſera jamais de louer un Poëte, lorſqu'il eſt queſtion d'éviter un naufrage. Quand un homme eſt malade, il ne regarde dans ſon Medecin que la ſcience par laquelle il le peut ſoulager, & toutes les qualités qu'il pourroit avoir diſparoiſſent à ſes yeux. Et generalement toutes les grandes affaires qui nous doivent occuper tout entiers, ne nous permettent pas de conſiderer d'autres habiletés que celles qui y ſervent. Or quelle plus grande affaire peut-on avoir que celle de ſe ſauver, d'éviter l'enfer, d'acquerir le paradis? Quel danger plus preſſant que celui où nous ſommes de perir éternellement? Qu'eſt-ce qui merite mieux d'occuper tout notre eſprit, que le ſoin de nous preparer à l'éternité? Il eſt donc contre la nature & contre la raiſon, de faire tant d'état de certaines qualités qui n'y ſervent de rien. CHAP. VI.

Ce n'eſt pas ici une ſimple queſtion de mots, il s'agit des choſes: parce que les mots emportent les choſes. S'il ne s'agiſſoit que des mots, il y auroit peu d'inconvenient à donner le nom de ſavans, d'habiles, de grans eſprits à ceux qui excellent dans les ſciences humaines, puiſqu'en effet ces con-

CHAP. VI.

noissances, tout utiles qu'elles sont, étant considerées en elles-mêmes, ne laissent pas d'être des marques de la grandeur de l'esprit humain. Mais nous n'en demeurons pas-là ; nous attachons aux mots certains mouvemens de l'ame ; nous les accompagnons de certains sentimens d'estime & de preference ; nous élevons au-dessus des autres ceux à qui nous les appliquons, & c'est ce qui les rend faux & trompeurs. Car au lieu qu'un Poëte qui n'est pas Chrétien, un Prédicateur éloquent, mais peu reglé, un habile politique qui ne pense point à Dieu, sont infiniment moins estimables que la moindre femme qui vit selon Dieu ; nous ne laissons pas à la faveur de ces mots de donner un rang très-élevé dans notre imagination à ces personnes que nous devons, sans avoir égard à leurs sciences prétendues, considerer comme étant dans le dernier degré de l'aveuglement & de la bassesse.

CHAPITRE VII.

Veritables idées des juſtes & des pecheurs.

MAis ſi les hommes ne ſont pas capable que l'on leur parle le langage de la verité, au moins ils devroient ſe le parler à eux-mêmes. Et ainſi en ne jugeant des choſes que par rapport à Dieu & aux choſes éternelles, au lieu de tous ces rangs dans leſquels les hommes ſont diſtingués dans le monde, on ne les devroit diſtinguer en ſoi-même qu'en deux claſſes; mais dont la difference eſt effroyable aux yeux de la foi, quoiqu'elle ſoit inconnue aux ſens. L'une ſeroit compoſée des juſtes, & l'autre des pecheurs. Et il eſt bon de ſe former l'idée la plus vive que l'on peut de ces deux états, afin qu'elle ſerve à obſcurcir & à étouffer dans notre eſprit toutes les autres diſtinctions que les hommes ont établies entre eux par les qualités exterieures ou interieures, réelles ou imaginaires.

PECHEURS.

Qu'eſt-ce donc qu'un pecheur & un homme ſans Dieu aux yeux de la foi, c'eſt-à-dire, dans la verité? C'eſt un aveugle, puiſqu'il ne participe point à la veritable lumiere, & qu'il ne connoît ni Dieu, ni ſoi-même, ni ſes amis, ni ſes ennemis; ni ſes biens, ni ſes maux. Quelque intelligence qu'il puiſſe avoir dans les choſes du monde, il eſt dans les tenebres, & il marche dans les tenebres, puiſqu'il tombe à tout moment, & qu'il ne ſait où il met ſes pas.

CHAP. VII.

C'eſt un ſourd, c'eſt-à-dire, qu'il n'entend point la voix de Dieu, & que cette divine parole ne penetre point ſon cœur, quoiqu'elle puiſſe retentir aux oreilles de ſon corps.

C'eſt un paralytique, parce que ſon cœur n'a plus de mouvement, qu'il ne s'éleve plus vers Dieu, qu'il eſt toujours abattu à terre & dans l'impuiſſance entiere de ſe relever.

C'eſt un homme réduit à l'extremité de la pauvreté, puiſqu'il eſt dépouillé de toutes les vraies richeſſes qui ſont les ſpirituelles; qu'il a perdu tout ce que Dieu lui avoit donné dans ſon batême; & qu'il n'a plus droit à ſon heritage qui eſt le ciel.

Il eſt non-ſeulement pauvre des biens de la grace: mais auſſi des biens du monde. Car quoiqu'il paroiſſe encore poſſeſſeur de grandes richeſſes aux yeux des hommes, & que les hommes mêmes n'ayent pas droit de les lui ôter, neanmoins il les poſſede injuſtement à l'égard de Dieu, il ne merite plus d'en jouir, s'étant rendu indigne de l'uſage de toutes les créatures.

C'eſt un eſclave, non-ſeulement de ſes paſſions qui le dominent, mais du diable qui le poſſede, qui habite en lui, qui le remue, l'agite, le ſecoue, le fait agir à ſa fantaiſie, le trompe ſans ceſſe, & en fait ſon jouet & le ſujet de ſa riſée, ſelon l'expreſſion de l'Ecriture. Mais c'eſt auſſi un eſclave des élus de Dieu & des juſtes, c'eſt-à-dire, que tout ſon office en ce monde, pendant qu'il demeure en cet état, eſt de travailler pour autrui & non pour ſoi, &

de contribuer à quelque avantage des élus, sans en tirer aucun bien pour soi-même. C'est la maniere dont les Anges & les Saints regardent la plupart des grans & des riches. Ces personnes s'imaginent que tout le monde est fait pour eux. Et cependant à l'égard de Dieu, ils ne sont eux-mêmes faits que pour les autres; & Dieu ne les laisse vivre que pour le service des élus, qui sont leurs maîtres & leurs rois devant Dieu, & qui les chasseront de leur maison, lorsque le tems auquel ils n'auront plus besoin d'eux sera venu, parceque *l'esclave ne demeurera pas toujours dans la maison de son maître*, selon l'Ecriture. CHAP. VII. *Joan.* 8. 35.

Un pecheur est un homme reduit à une honteuse nudité, parcequ'il a perdu la robe de l'innocence & de la justice. Quelque magnificence humaine dont il tâche de couvrir son ignominie, ce ne sont, comme dit saint Augustin, que *les haillons du diable*, PANNI *diaboli*, qui ne sont pas seulement honteux, mais qui sont encore trompeurs; parceque le diable ne les lui prête qu'afin qu'en s'y arrêtant & en faisant l'objet d'une vanité ridicule, il perde le sentiment de sa misere, & qu'il ne s'efforce pas de recouvrer ce qu'il a perdu. Et il les lui ravira même au moment de sa mort, pour lui faire sentir éternellement la nudité où il l'a reduit.

Enfin un pecheur est un homme mort, & mille fois plus mort que les morts, parcequ'il est mort dans l'ame, au-lieu que les autres ne sont morts que dans le corps. Je dis qu'il est mort dans l'ame, & il n'y a

CHAP. VII.

point ici de methaphore. L'ame ne vit que par l'amour & la connoiſſance. Et ainſi l'amour & la connoiſſance de ce qui eſt le vrai bien de l'homme, c'eſt-a-dire, de Dieu, eſt la vraie vie de l'ame; & quand elle a perdu cet amour & cette connoiſſance, elle a perdu ſa vie, quoiqu'il lui reſte encore une autre vie baſſe & miſerable, par l'amour qu'elle porte aux créatures, & par la connoiſſance qu'elle en a. C'eſt pourquoi, comme le peché nous prive de la vraie vie, il eſt dit auſſi de la ſageſſe, qu'elle la donne à ſes enfans: *Sapientia filiis ſuis vitam inſpirat*, parce qu'elle leur donne la connoiſſance & l'amour de Dieu.

Eccli. 4. 12.

C'eſt donc une penſée fort naturelle que celle de pluſieurs Peres, qui comparent une ame dans le peché, à un tombeau qui ſe remue, parce que l'ame étant morte, le corps qui l'enferme en eſt en quelque ſorte le tombeau. Et la comparaiſon en eſt d'autant plus juſte, que comme les tombeaux ayant quelques ornemens au-dehors, ne ſont remplis au-dedans que d'ordures & d'infections; de même ces perſonnes qui paroiſſent agréables au-dehors, & qui flattent les ſens par leurs qualités exterieures, cachent au-dedans une corruption ſi horrible, que l'on ne la pourroit ſouffrir ſi on la voyoit.

JUSTES.

Le malheur effroyable des pecheurs nous doit ſervir de degré pour concevoir le bonheur ineſtimable des juſtes, puiſque c'en eſt déja un très-grand one d'être délivré d'un ſi malheureux état. Ils ne ſont plus ni aveugles, ni ſourds, ni paralytiques, ni pauvres, ni eſclaves, ni nuds, ni morts: mais ils

jouïſſent de la lumiere de Dieu ; ils entendent ſa voix comme ſes amis ; ils s'élevent vers lui par les mouvemens de leur amour ; ils poſſedent les richeſſes de la grace ; ils ſont délivrés de la ſervitude du démon & du peché ; ils ſont revêtus de l'innocence ; ils ſont vivans de la vraie vie, qui eſt celle de la charité. CHAP. VII.

Mais il faut paſſer encore plus avant pour concevoir quelque partie de leur grandeur. Il faut dire qu'ils ſont des rois, étant aſſociés à la royauté de Jeſus-Chriſt. Qu'ils ſont les maîtres du monde, puiſque toutes les créatures ne ſont plus que pour eux, & ſe rapportent à eux : Qu'ils ſont enfans de Dieu, puiſqu'il les adopte pour ſiens en les uniſſant avec ſon Fils : Qu'ils ſont heritiers du paradis, puiſque c'eſt l'heritage de Jeſus-Chriſt : & que le droit leur en eſt donné par le gage du Saint-Eſprit qu'ils ont reçu : qu'ils ſont les temples de Dieu, puiſque Dieu habite en eux, & que le Saint-Eſprit les anime : Et enfin qu'ils ſont membres de Jeſus-Chriſt, faiſant partie de ſon corps, par la participation de ſon Eſprit, & par l'union qu'ils ont avec ſon corps même qu'ils reçoivent dans la ſainte Euchariſtie.

Il faut tâcher de s'imprimer ces idées dans l'eſprit le plus fortement qu'il eſt poſſible, pour reſiſter à l'impreſſion des diſcours des hommes qui nous le rempliſſent de fauſſes grandeurs & de faux rabaiſſemens, de faux biens & de faux maux. Et c'eſt pourquoi l'Ecriture-Sainte nous porte ſi ſouvent à l'admiration des juſtes : *Bienheureux*, dit-elle,

CHAP. VII.

ceux qui ſont irreprochables dans la voie de Dieu. Bienheureux ceux qui ſondent ſes préceptes. Pſ. 118. 1. *Bienheureux l'homme qui craint Dieu.* Ibid. *Bienheureux l'homme qui ne ſuit pas le conſeil des méchans.* Pſ. 111. 1. *Heureux, Seigneur, ceux qui demeurent dans votre maiſon. Heureux l'homme qui eſt inſtruit de Dieu.* Iſ. 1. 2. *Heureux ceux dont les pechés ſont remis.* Pſ. 83. 5. Et elle tâche au-contraire de nous ôter l'eſtime de toutes les qualités humaines, qui ſont le ſujet ordinaire de la vanité des hommes. Pſ. 93. 12. *Que le ſage*, dit-elle, *ne ſe glorifie point dans ſa ſageſſe : Que le fort ne ſe glorifie point dans ſa force : Que le riche ne ſe glorifie point dans ſes richeſſes : mais que celui qui veut ſe glorifier, ſe glorifie de me connoître, & de ſavoir que je ſuis le Seigneur qui fait miſericorde, jugement & juſtice ſur la terre. Car ce ſont-là les choſes qui me plaiſent*, dit le Seigneur. Pſ. 31. 18. Jerem. 7. 23.

Elle paſſe encore bien plus avant, & elle veut que nous regardions les pecheurs, non ſeulement comme réduits à un profond rabaiſſement, mais comme anéantis par le peché, ce qu'elle exprime par ces paroles : *Ad nihilum deductus eſt in conſpectu ejus malignus.* 'LE *méchant paroît à ſes yeux comme un néant.* Pſ. 14. 4. Et en nous les repreſentant de la ſorte, elle abîme & anéantit avec eux toutes leurs grandeurs, toutes leurs richeſſes, toutes leurs qualités exterieures & interieures ; c'eſt-à-dire, qu'elle ne veut pas que rien de tout cela les faſſe ſubſiſter devant nos yeux, & nous faſſe juger qu'il y ait quelque choſe de réel & de ſolide dans leur état.

C'eſt proprement là la maniere dont l'E-

criture veut que nous regardions tout ce qui ne se rapporte pas à Dieu. Et c'est là la conclusion expresse qu'elle a fait tirer à un grand Roi, que Dieu avoit comblé de toutes les grandeurs & de tous les plaisirs du monde, afin qu'il fût plus capable de nous en faire connoître la vanité. Il nous représente dans ce dessein en particulier, le néant de tous les plaisirs, de toutes les grandeurs, de toutes les occupations, & de toutes les entreprises des hommes, considérées en elles-mêmes, & sans rapport à Dieu. Et ensuite il conclut toutes ses instructions par ces paroles : Craignez Dieu, & observez ses commandemens. C'est en cela que consiste tout l'être de l'homme : *Deum time, & mandata ejus observa. Hoc est omnis homo.* C'est-à-dire, que ce qui ne tend point à Dieu & à l'observation de sa loi, n'a point d'être, point de realité, point de solidité ni de bonheur, & que c'est un néant de bien devant Dieu. Voilà de quelle sorte Dieu juge de toutes les choses de la terre. C'est donc ainsi que nous en devons juger ; & c'est par cette regle que nous devons reformer toutes les idées que nous recevons par le commerce du langage.

Eccli. 12. 13.

DE LA CIVILITE' CHRE'TIENNE.

CHAPITRE PREMIER.

Comment l'amour-propre produit la civilité.

IL n'y a rien de si naturel à l'homme que le desir d'être aimé des autres, parcequ'il n'y a rien de si naturel que de s'aimer soi-même. Or on desire toujours que ce qu'on aime soit aimé. La charité qui aime Dieu, desire que Dieu soit aimé de toutes les creatures : & la cupidité qui s'aime soi-même, desireroit que nous fussions l'objet de l'amour de tous les hommes.

Nous desirons d'être aimés pour nous aimer encore davantage. L'amour des autres envers nous fait que nous nous jugeons plus dignes d'amour, & que notre idée se presente a nous d'une maniere plus aimable. Nous sommes bien-aises qu'ils jugent de nous comme nous en jugeons nous-mêmes, parceque notre jugement qui est

toujours foible & timide quand il eſt tout ſeul, ſe raſſûre quand il ſe voit appuyé de celui d'autrui, & ainſi il s'attache à ſoi-même avec d'autant plus de plaiſir, qu'il eſt moins troublé par la crainte de ſe tromper. CHAP. I.

Mais l'amour des autres envers nous n'eſt pas ſeulement l'objet de notre vanité, & la nourriture de notre amour-propre, c'eſt auſſi le lit de notre foibleſſe. Notre ame eſt ſi languiſſante & ſi foible, qu'elle ne ſauroit ſe ſoutenir, ſi elle n'eſt comme portée par l'approbation & l'amour des hommes. Et il eſt facile de le reconnoître en s'imaginant un état, où tout le monde nous condanneroit, où perſonne ne nous regarderoit qu'avec haine & avec mépris, ou en ſe figurant un oubli general de tous les hommes envers nous. Car qui pourroit ſouffrir cette vûe ſans effroi, ſans trouble, ſans abbatement? Or ſi cette vûe nous abbat, il falloit que la vûe contraire nous ſoûtînt, ſans même que nous y fiſſions reflexion.

L'amour des hommes étant donc ſi neceſſaire pour nous ſoûtenir, nous ſommes portés naturellement à le rechercher & à nous le procurer. Et comme nous ſavons par notre propre experience que nous aimons ceux qui nous aiment; ou nous aimons, ou nous feignons auſſi d'aimer les autres, afin d'attirer leur affection. C'eſt le fondement de la civilité humaine, qui n'eſt qu'une eſpece de commerce d'amour-propre, dans lequel on tâche d'attirer l'amour des autres, en leur témoignant ſoi-même de l'affection.

CHAP. I.

Ces témoignages d'affection ſont d'ordinaire faux & exceſſifs ; c'eſt-à-dire, que l'on témoigne beaucoup plus d'affection que l'on n'en reſſent, parceque l'amour-propre qui nous attache a nous-mêmes, nous détache aſſez de l'amour d'autrui ; mais au défaut de l'affection veritable, on ſubſtitue un langage d'affection, qui ne laiſſe pas d'être bien reçû, parcequ'on eſt toujours diſpoſé a écouter favorablement tout ce qui eſt à notre avantage, & ainſi l'on peut dire de tous ces diſcours de civilité ſi ordinaires dans la bouche des gens du monde, & ſi éloignés des ſentimens de leur cœur : *Vana locuti ſunt unuſquiſque ad proximum ſuum : Labia doloſa in corde & corde locuti ſunt.* CHACUN *ne parle & ne s'entretient avec ſon prochain que de choſes vaines : leurs lévres ſont pleines de tromperie, & ils parlent avec un cœur double.*

CHAPITRE II.

Qu'il ſembleroit que la charité nous devroit éloigner de la civilité.

COmme tous ces mouvemens ſont corrompus, on ne voit pas encore que la charité puiſſe prendre part dans ce commerce de devoirs humains, & de témoignages d'affection, que l'on appelle civilité ; & il ſemble plutôt que ſon inſtinct la doive porter à s'en éloigner. Car comme elle eſt toute contraire à l'amour-propre, elle nous

doit donner des inclinations toutes contraires. Elle nous porte à nous haïr, & non pas a nous aimer ; & il semble par consequent qu'elle doive plutôt souhaiter le mépris des créatures, que leur amour : & sur tout elle est bien éloignée de le rechercher par de fausses complaisances, ou par des paroles trompeuses qui ne répondent en rien à notre veritable disposition. CHAP. II.

Dieu ne demande des hommes que leur amour. C'est la fin de tout ce qu'il leur commande. Ainsi, quiconque desire que les autres s'attachent à lui, veut leur tenir la place de Dieu, ce qui est le comble de l'injustice ; & recevoir d'eux le tribut qui n'est dû qu'à Dieu, ce qui est une usurpation criminelle. On peut bien desirer que les autres ayent de la charité pour nous ; mais nous ne nous contentons pas de cela. Car la charité peut subsister avec la connoissance de nos defauts, & c'est ce que l'amour-propre ne sauroit souffrir. Il veut un amour d'estime & d'approbation, & non de pitié ; principalement quand il s'agit de défauts spirituels, qui sont ceux qu'il a plus de peine à avouer. Enfin il n'aime pas la charité des autres, parceque c'est un bien pour eux ; mais parcequ'il la prend pour une marque que nous meritons d'être aimés, & qu'elle lui sert ainsi a augmenter la complaisance que nous avons en nous-mêmes.

Cependant il y a une injustice toute visible a vouloir être aimé de cette sorte ; car nous ne sommes nullement aimables. Nous ne sommes qu'injustice & que peché. Et

CHAP. II.

vouloir qu'on aime ces choſes en les connoiſſant, c'eſt vouloir que les hommes aiment le vice. Que ſi nous prétendons les cacher, nous voulons donc qu'ils ſe trompent, & qu'ils nous prennent pour autres que nous ne ſommes en effet. Ainſi de quelque côté que nous regardions cet amour, nous ſommes injuſtes de le rechercher avec tant d'empreſſement.

Il eſt vrai qu'il n'eſt pas injuſte que les hommes aiment en nous ce que Dieu y a mis. Mais s'ils regardent ces choſes comme étant à nous, nous ſommes encore injuſtes de deſirer cet amour ; puiſqu'ils ont tort de nous attribuer les dons de Dieu, comme nous avons tort de nous les attribuer à nous-mêmes. Que s'ils les regardent comme de pures faveurs de Dieu que nous n'avons pas meritées, & que nous avons peut-être gâtées par le mauvais uſage que nous en avons fait, leur amour eſt juſte en cette maniere, mais la complaiſance que nous y avons ne l'eſt pas ; puiſque ce n'eſt pas cette juſtice qui nous plaît, mais la penſée vaine qu'en quelque miniere que ce ſoit, nous ſommes bien dans l'eſprit de ces perſonnes ; & qu'ils ont pour nous un regard d'eſtime ſur lequel nous nous appuyons pour nous regarder nous-mêmes avec plus d'eſtime.

Y ayant donc tant de danger dans l'amour des creatures, il ſemble que l'inſtinct de la charité ſoit de l'élever, de peur que ce regard ſecret ne corrompe nos meilleures actions. C'eſt ce qui a fait tant rechercher la ſolitude aux Saints, & qui la rend

ſi

si utile à tout le monde. Car en nous separant des creatures, on se prive de la vûe de leurs jugemens, de la vaine complaisance dans leur estime, & de la mauvaise recherche de leur affection. CHAP. II.

Toutes les amitiés humaines seront aneanties par la mort, & nous entrerons tous à ce moment dans une solitude éternelle, où toutes nos attaches seront rompues. Car les mechans même seront détachés les uns des autres, parcequ'ils n'auront les uns pour les autres que de l'aversion & de la haine. Et les bons seront tellement remplis de Dieu, qu'ils ne regarderont plus les créatures qu'en Dieu : ensorte que la vûe qu'ils en auront ne troublera point leur solitude & leur repos par aucun regard qui les détourne tant soit peu de Dieu. Ils ne les aimeront que par une effusion de l'amour qu'ils auront pour Dieu ; de sorte que ce sera Dieu qu'ils aimeront en elles, & qu'ils verront, selon qu'il est écrit, que *Dieu sera tout en tous.* I. Cor. Que si la vie presente doit être une preparation à l'éternelle, ne faut-il pas tâcher Is. 28. de se détacher les uns des autres dès ce monde, & s'accoutumer autant qu'on peut à se contenter de Dieu, en se privant de toutes ces satisfactions humaines & de tous ces temoignages de tendresse, qui ne contentent que l'amour-propre, en se reduisant les uns envers les autres aux services réels, & qui peuvent contribuer quelque chose au bien de nos ames ?

Si l'amour des creatures est un appui que notre foiblesse recherche, comme nous de-

CHAP. II.

vons tâcher de devenir forts, ne faut-il pas s'efforcer auſſi de nous priver de ces appuis humains, pour nous appuyer davantage ſur Dieu même? Car ces appuis ont cela de mauvais, qu'en ſoutenant notre foibleſſe, ils l'entretiennent & l'augmentent, parce qu'en ſe nourriſſant de ce pain de l'amour-propre, on ſe dégoûte du pain ſolide de la juſtice & de la volonté de Dieu, qui eſt la ſource de la force chrétienne.

La force d'un corps n'eſt pas de n'avoir point beſoin de ſon appui naturel qui eſt la terre; mais c'eſt de n'avoir beſoin que de la terre, & de ſe pouvoir paſſer de tous les autres appuis étrangers. Ainſi la force d'une ame eſt de ne s'appuyer ſur aucune creature, & de ſe contenter de ſon appui naturel qui eſt Dieu. Il ſuffit à une ame qui eſt forte, de ſavoir que Dieu la voit, qu'elle eſt dans ſon ordre, & qu'elle execute ſa volonté. Ce pain la nourrit, la ſoutient, la fortifie & lui tient lieu de tout. Et c'eſt auſſi ce que Jeſus-Chriſt nous a voulu enſeigner, lorſqu'il diſoit de lui-même, que ſa nourriture étoit d'accomplir la volonté de ſon Pere : *Meus cibus eſt ut faciam voluntatem Patris mei.* *Jean.* 4. 34.

Heureux ceux qui ſe nourriſſent de ce pain, & qui en font leurs délices : car ce pain ne leur peut jamais manquer! Que toutes les creatures les abandonnent; qu'ils ſoient accablés de miſeres & de maladies; qu'ils ſoient chargés d'opprobres & d'ignominies de la part des hommes; ils ont toujours cette nourriture que les fortifie

qui les soutient, & qui les console. Car ils voient toujours la volonté de Dieu par tout ; ils savent qu'elle est pleine de justice & de misericorde ; & cela leur suffit. C'est cette maison bâtie sur le roc qui ne peut être ébranlée par les vents, par les pluies, & par les tempêtes. C'est cette maison du juste remplie de force, dont il est dit : *Domus justi plurima fortitudo.* C'est a quoi nous exhorte le Sage quand il nous ordonne de nous joindre à Dieu, *conjungere Deo:* car qui est joint à Dieu par l'amour de sa volonté, est plus fort que tous les hommes, puisqu'il a pour soi toute la force de Dieu.

CHAP. II.

Prov. 15. 6.

Eccli. 2. 3.

Il faut tendre à cette force : il faut aspirer à goûter cette nourriture ; mais comme on ne fortifie le corps des enfans qu'en l'accoutumant à marcher sans appui, & en le privant des viandes de l'enfance, pour le nourrir de viandes plus fortes & plus solides ; il semble aussi qu'on ne peut parvenir à la force chrétienne qu'en se privant de tous ces appuis que nous trouvons dans la complaisance & l'amour des creatures, & en nous accoutumant à nous passer de Dieu seul.

Il semble donc qu'on doive conclure de tout cela, que nous ne devons desirer ni l'amour des creatures, ni les temoignages qu'elles nous en rendent ; qu'elles nous font plaisir de nous oublier, que leur indifference nous est favorable, que leur affection même nous est dangereuse. Mais faut-il conclure aussi que nous devons les traiter de même avec indifference, qu'il faut re-

CHAP. II. trancher toutes les civilités non neceſſaires ; & ſe reduire envers les autres aux ſeuls offices de charité ? On pourroit croire que c'eſt une conſequence des mêmes preuves. Car nous les devons aimer comme nous nous aimons nous-mêmes ; & nous ne leur devons pas ſouhaiter ce que nous croyons dangereux pour nous. Ainſi nous deviendrons incivils & ſauvages par principe de conſcience. Cependant cela paroît contraire à l'eſprit & à la pratique de tous les Saints qui ont été pleins de tendreſſe pour leurs amis, & qui n'ont point retenu l'effuſion de leur charité, même dans les occaſions où il ne paroiſſoit pas ſi neceſſaire de la témoigner. Il n'y a rien de plus tendre que ſaint Paulin, ſaint Auguſtin & ſaint Bernard. Il faut donc craindre que nous ne pouſſions ces maximes trop loin ; & c'eſt ce qui nous oblige d'examiner ſi la charité n'a point de motifs, & de raiſons qui la puiſſent porter à pratiquer les devoirs de la civilité du monde ; & ſi elle ne peut point faire très-purement & très-ſincerement ce que les gens du monde font par un eſprit d'interêt & avec déguiſement.

CHAPITRE III.

Comment la charité peut prendre part aux devoirs de la civilité.

ET premierement en ce qui regarde la ſincerité, la charité ne doit point apprehender de la bleſſer dans les civilités

qu'elle rend au prochain. Et l'on peut dire qu'à cet égard il n'appartient qu'à la charité d'être civile, parcequ'il n'y a qu'elle qui le puisse être sincerement. Car honorant & aimant, comme elle fait Jesus-Christ même dans le prochain, peut-elle craindre de l'honorer ou de l'aimer avec excès? Que si nous ne ressentons pas toujours pour les autres toute la tendresse que nous leur faisons paroître, il suffit que nous soyons convaincus que nous la devrions ressentir, & que nous tâchions de l'acquerir par ces témoignages mêmes d'affection que nous leur rendons. Car cela fait qu'ils ne sont point faux & trompeurs, puisqu'ils sont conformes à notre desir & à notre inclination. CHAP. III.

Il n'y a aussi que la charité qui nous fournisse des raisons generales d'aimer tous les hommes, & de nous soumettre à eux. L'amour-propre ne nous fait aimer que ceux qui nous aiment, & qui nous sont utiles; il ne nous assujettit qu'à ceux qui sont plus puissans que nous; & il nous porte au-contraire à vouloir dominer sur tous les autres autant qu'il nous est possible. Mais la charité embrasse tous les hommes dans son amour & dans sa soumission. Elle les regarde tous comme les ouvrages du Dieu qu'elle adore, comme rachetés du sang de son Sauveur, comme appelés au royaume où elle aspire. Et ces qualités lui suffisent pour les aimer, & même pour nous les faire regarder comme nos maîtres, puisque nous nous devons tenir trop heureux de servir dans les moindres choses les

CHAP. III.

membres de Jesus-Christ, & les élus de Dieu. Elle possede donc en elle les vraies sources de la civilité, qui sont un amour & une soumission interieure envers les autres: & quand elle les fait paroître au-dehors, ce n'est qu'une effusion toute naturelle des mouvemens qu'elle inspire dans le cœur.

La civilité consiste à ceder aux autres, autant que l'ordre du monde le peut permettre, a les préferer à soi, à les considerer au-dessus de soi. L'orgueil qui nous rabaisse effectivement au-dessous d'eux, ne le peut souffrir; mais la charité qui nous releve au-dessus de plusieurs n'a point de peine à se rabaisser de cette sorte, non par grimace ou déguisement, mais par un jugement veritable qu'elle nous fait porter de nous-mêmes. Ecoutons ce que dit le Sage: *Voici*, dit-il, *les paroles d'un homme avec qui Dieu est, & qui étant fortifié par la presence de Dieu qui les remplit, a dit:* (Ce sera donc le langage de la charité que nous allons entendre: puisque c'est ce qui sort d'un cœur plein de Dieu:) que dira-t-il donc: *Je suis le plus fou de tous les hommes & la sagesse des hommes n'est point avec moi. Je n'ai point appris la sagesse, & je ne connois point la science des Saints.* STULTISSIMUS *sum virorum, & sapientia hominum non est mecum: Non didici sapientiam, & non novi scientiam Sanctorum.* Cette plenitude de Dieu se termine à lui faire connoître la profondeur de son ignorance & de son neant, & à faire qu'il se regarde comme le plus miserable de tous

Prov. 30. v. 2. & 3.

les hommes. Et cette connoissance n'est point fausse, parcequ'elle a pour objet ce qui lui convient par la nature, selon laquelle il est vrai que les plus justes n'ont pas moins de corruption que les plus méchans : & que lui faisant voir ses défauts de plus près que ceux des autres, il peut dire veritablement qu'ils sont plus grans à ses yeux ; comme nous disons que la lune est plus grande que les étoiles, parcequ'elle nous paroît telle en la voyant de plus près. CHAP. III.

La charité a donc tout ce qui lui est necessaire pour être sincerement civile ; & l'on peut dire qu'elle enferme une civilité interieure envers tous les hommes, qui leur seroit infiniment agreable s'ils la voyoient. Mais est-il bon de la leur faire paroître, & peut-on avoir des motifs legitimes de la produire au-dehors, puisque celui d'attirer leur affection pour s'y plaire est mauvais & corrompu ? Il est vrai que s'il n'y avoit que celui-là, elle se porteroit plutôt à cacher son affection qu'à la découvrir : mais elle en a beaucoup d'autres ; & le premier est, qu'en se répandant en ces témoignages exterieurs d'amitié envers les hommes, elle se nourrit & se fortifie elle-même. Elle fait paroître qu'elle les aime, afin de les aimer davantage. Car la charité est un feu qui a besoin d'air & de matiere, & qui s'éteint bien-tôt s'il est toujours étouffé. C'est une vertu qui a besoin d'être exercée comme les autres. Ainsi comme elle fait la vie, la santé & la force de nos ames, nous devons chercher des occasions

CHAP. III.

de la pratiquer. Et il n'y en a point de plus frequentes que celles que nous fournit la civilité.

Nos ames ſont ſujettes à plus d'une ſorte de maladie ; & il faut bien prendre garde qu'en tâchant d'éviter les unes, on ne tombe en d'autres plus dangereuſes. C'eſt un mal que d'avoir de la complaiſance dans l'amour que les hommes ont pour nous ; mais c'eſt encore un plus grand mal d'avoir de l'indifference pour les hommes, d'être inſenſible à leurs biens & à leurs maux, & de ſe renfermer en ſoi ſeul, de ne ſonger qu'à ſoi ; & l'amour-propre ne nous donne pas moins de pente à ce vice qu'à tous les autres. Or il arrive ſouvent, ſi l'on n'y prend garde, qu'en prétendant ſe détacher de ces commerces de civilité & d'amitié envers les hommes, on tombe dans un état de ſechereſſe, de froideur & d'indifference interieure pour eux. On les oublie, non pour s'attacher à Dieu, mais pour ſe remplir de ſoi-même. On s'éloigne d'eux inſenſiblement. Ils nous deviennent étrangers. Et en voulant pratiquer la charité d'une maniere trop ſpirituelle, nous perdons effectivement la charité ſpirituelle, & l'affection humaine qui fait le lien de la ſocieté civile.

La charité ſe porte encore à la civilité par les avantages qu'elle en retire : car il n'y auroit rien de plus utile que la civilité, ſi nous la ſavions bien ménager. Elle nous donne lieu d'honorer dans les hommes toutes les graces que Dieu leur diſtribue, & de diverſifier nos mouvemens interieurs

selon la diversité de ces graces. Car si c'est une personne penitente, & que Dieu ait retirée des dereglemens du monde, nous devons honorer en elle la force de la grace de Jesus-Christ, & sa victoire sur le monde. Nous devons respecter en elle la penitence, & la considerer comme étant par cette vertu beaucoup au-dessus de nous. Si ce sont des Grans, on honore en eux l'autorité de Jesus-Christ a laquelle ils participent; & si ce sont des Grans vertueux, on honore la grandeur de la grace qu'ils ont reçûe, qui leur a fait surmonter tous les obstacles de leur condition. On honore la pauvreté de Jesus Christ dans les pauvres, son humilité dans ceux qui sont humbles, ou qui sont dans un état rabaissé; sa pureté dans les Vierges; ses souffrances dans ceux qui sont affligés; & enfin sous l'apparence d'une vertu toute humaine, l'on pratique & l'on honore toutes les vertus chrétiennes. CHAP. III.

Il est vrai que l'on poutroit à peu près faire toutes ces choses par des actions purement intérieures. Mais il est utile d'être averti de les pratiquer: & les devoirs de la civilité humaine nous en avertissent, comme les devoirs exterieurs de respect que l'on rend a Dieu par la posture de son corps, nous avertissent de tacher à mettre notre ame dans la disposition interieure de respect & d'adoration où nous devons être envers la divine Majesté. Et ces avertissemens nous sont d'autant plus utiles, qu'ils sont plus frequens, & il est assez rare qu'on puisse pratiquer la charité envers le pro-

chain par des ſervices réels, les occaſions ne s'en preſentant pas ſouvent. Mais le commerce de la civilité eſt bien plus ordinaire & plus continuel. Il nous coûte peu, & nous donne neanmoins moyen de gagner beaucoup par cet exercice continuel de la charité.

Chapitre IV.

Avantages que la pratique de la civilité procure à ceux envers qui on l'exerce.

Mais ſi la pratique de cette civilité chrétienne eſt utile pour nous, elle ne l'eſt pas moins pour les autres. S'ils ſont ſpirituels, l'affection que l'on leur témoigne redouble leur charité : & s'ils ſont charnels, elle flatte à la verité leur amour-propre, ce qui eſt un mal qui vient de leur mauvaiſe diſpoſition ; mais elle les préſerve d'un beaucoup plus grand où ils tomberoient ſi l'on n'avoit ſoin de les ſoutenir en leur faiſant paroître de l'affection. Car ſi l'on n'a ſoin de les entretenir en cette maniere par les devoirs de la civilité humaine, ils s'éloignent abſolument de ceux qui les traitent avec indifference, & ils perdent toute la creance qu'ils avoient en eux, de ſorte que l'on devient incapable de les ſervir. Il eſt donc de la charité de les ſoûtenir dans cette foibleſſe, en leur faiſant paroître qu'on les aime & qu'on les eſtime, en attendant que la charité ſuccede à cette diſpoſition imparfaite.

Il faut agir avec les hommes comme avec

des hommes, & non comme avec des Anges. Et ainsi il est necessaire que notre conduite envers eux soit proportionnée à leur état commun. Or cet état commun est que l'amitié & l'union qui est entre les personnes mêmes de pieté, est encore mêlée de beaucoup d'imperfections; de sorte qu'on doit supposer qu'outre les liens spirituels qui les unissent entr'eux, ils sont encore attachés par une infinité de petites cordes toutes humaines dont ils ne s'apperçoivent pas, & qui consistent dans l'estime & dans l'affection qu'ils ont les uns pour les autres, & dans les petites consolations qu'ils reçoivent du commerce qu'ils ont entr'eux. Et la fermeté de leur union ne dépend pas seulement de ces liens spirituels, mais aussi de ces autres cordes humaines qui la conservent. CHAP. IV.

Il arrive de-là que lorsque ces petites cordes viennent à se rompre par une infinité de petits scandales, de petits mécontentemens, de petites negligences, on vient ensuite à se diviser dans les choses mêmes les plus importantes; & si l'on n'y prend bien garde, on trouvera que toutes les desunions facheuses que l'on voit arriver entre des personnes de pieté qui avoient été autrefois fort unies, ont d'ordinaire été précedées de refroidissemens causés par le manque d'attention à se rendre certains devoirs de civilité. Il seroit à la verité à desirer que l'union des Chrétiens entr'eux fût plus ferme, plus pure, plus indépendante de toutes ces consolations humaines; & il faut travailler sur soi-même à s'en pouvoir passer. Mais la

CHAP. IV.

charité ſemble obliger a ne ſe pas diſpenſer à l'égard des autres de ces devoirs auſquels la civilité nous oblige, non en les jugeant foibles : mais en ſuppoſant qu'ils le peuvent devenir ; & en évitant ainſi de leur donner aucun prétexte de refroidiſſement envers nous.

C'eſtpourquoi c'eſt une choſe qui nous eſt fort recommandée par les Apôtres ; de rendre la pieté aimable aux perſonnes mêmes du monde, afin de les y attirer doucement. Or il eſt impoſſible qu'elle ſoit aimable, ſi elle eſt farouche, incivile, groſſiere ; & ſi elle n'a ſoin de temoigner aux hommes qu'elle les aime, qu'elle deſire de les ſervir, & qu'elle eſt pleine de tendreſſe pour eux. Si on ne les ſert pas effectivement par ce moyen, au-moins on ne les choque pas, & l'on prépare toujours leur eſprit a recevoir la verité avec moins d'oppoſition. Il faut donc tacher a purifier la civilité, & non pas a la bannir. Il faut attirer l'affection des hommes, non pour y prendre une mauvaiſe complaiſance, mais afin que cette affection nous mette en état de les ſervir ; & parceque cette affection même eſt un bien pour eux, qui leur donne de l'eſtime de la pieté, qui les y diſpoſe s'ils n'en ont pas, & qui ſert a la conſerver en eux s'ils en ont.

1. Petr. 5. 5.

L'Apôtre ſaint Pierre en nous recommandant d'inſpirer l'humilité en toutes choſes, ne nous recommande-t-il pas une pratique continuelle de civilité ? Car la civilité eſt une humilité exterieure, & elle devient interieure quand nous l'exerçons par des

vûes

vîtes ſpirituelles. Saint Paul l'a preſcrit encore plus expreſſément lorſqu'il ordonne de ſe prévenir les uns les autres par des témoignages de reſpect : *Honore invicem prævenientes.* *Rom.* 12. 10.

CHAPITRE V.

Moyen d'accorder ces contrarietés apparentes. Regles qu'on doit garder dans la pratique de la civilité.

VOilà donc un combat, non de vices, mais de vertus. Il faut rechercher l'affection des hommes, en leur en témoignant par des devoirs de civilité pour les ſervir; pour entretenir l'union avec eux; pour empêcher qu'ils ne s'éloignent de nous, & que la charité ne s'éteigne en eux; pour augmenter & pour nourrir la charité dans nous-mêmes; pour pratiquer diverſes vertus. Il faut ſe priver de la recherche de l'affection des hommes & de tout ce qui l'attire; parce que c'eſt une tentation pour nous; parce que ces complaiſances humaines nous entretiennent dans une foibleſſe ſpirituelle; parce que nous devons tendre dès cette vie à nous contenter de Dieu ſeul, & à nous détacher de tout le reſte. Ce ſont des raiſons ſpirituelles de part & d'autre. Mais qui ſont celles qui les doivent emporter? Il eſt aſſez difficile de le décider. On trouvera que les Saints ont ſuivi tantôt les unes & tan-

CHAP. V.

tôt les autres. Voici neanmoins quelques regles qu'il ſemble que l'on y pourroit garder.

Lorſqu'il y a peu d'eſperance de pouvoir ſervir certaines perſonnes, que nous n'en ſommes pas chargés, que le commerce que nous pouvons avoir avec elles nous peut nuire, quand ce ne ſeroit que par le tems qu'il y faudroit employer, il faut ſe contenter à leur égard des devoirs indiſpenſables de civilité, qui les ſcandaliſeroient ſi l'on y manquoit, & il faut retrancher tous ceux qui n'auroient pour but que de leur plaire & de former une liaiſon particuliere avec elles.

Quand on eſt attiré à une ſolitude extraordinaire, & qu'on reconnoît que cette ſolitude nous attache à Dieu ſans nous attacher à nous-mêmes, & ſans nous porter a l'indifference pour nos amis, on a plus de liberté de ſe ſouſtraire aux commerces de civilité, qui ne ſont pas abſolument neceſſaires, pourvû que notre genre de vie nous ſerve d'excuſe, & que notre retraite ſoit ſi uniforme, qu'elle ne donne point de lieu de nous accuſer que ce ſoit par mépris & par indifference que nous ne rendons pas ces devoirs aux autres.

Mais ſi nous menons une vie commune; ſi nous conſervons par neceſſité diverſes liaiſons avec le monde; ſi la ſolitude entiere ne nous eſt pas propre; ſi nous avons beſoin nous-mêmes de quelques conſolations humaines; ſi nous avons contracté dans l'ordre de Dieu diverſes unions

avec plusieurs personnes auſquelles il n'eſt pas bon de renoncer, il paroît beaucoup plus avantageux de prendre l'autre conduite, qui eſt de ménager les occaſions de leur témoigner de l'affection & de ſe faire aimer d'eux. CHAP. V.

Il faut ſeulement tâcher que notre civilité ſoit differente de celle des gens du monde; & qu'elle ſoit toute veritable & toute ſincere; & qu'elle ne ſoit ni legere ni flateuſe; qu'elle ne ſe répande point en paroles, en complimens, en louanges; qu'elle ne nous emporte pas une partie conſiderable de notre tems; qu'elle ne ſoit pas une ſource d'amuſemens & d'inutilités; qu'elle inſpire la pieté, & qu'elle reſſente la modeſtie; & que ſi elle fait paroître aux hommes la bonté & la douceur de Jeſus-Chriſt, ce ne ſoit que pour leur inſpirer la fuite & l'averſion de l'eſprit du monde, & pour les porter à mener une vie toute chrétienne.

Il ne faut pas neanmoins prendre jamais pour regle generale de pratiquer la civilité envers tout le monde; car il y a des gens dont on ne ſauroit ſe défaire que par quelque eſpece d'incivilité, & qui nous accableroient de viſites & de billets, ſi on leur témoignoit de la complaiſance. Il faut donc par neceſſité faire paroître à ces perſonnes quelque froideur, de peur qu'ils ne nous raviſſent ce que nous avons de plus précieux, qui eſt notre temps. Si l'on peut ſe ſouſtraire à ce commerce inutile ſans leur donner ſujet de ſe plaindre, à la bonne heure: mais ſi

CHAP. X.

l'on ne le peut, il vaut mieux qu'ils se plaignent de nous, que non pas que l'on nous puisse reprocher avec justice ce que dit l'Ecriture : que les étrangers ont devoré tout ce qui étoit de plus necessaire pour soûtenir notre vie, sans que nous nous en soyons apperçûs. *Comederunt alieni robur*

Osée. 7.9. *ejus, & nescivi.*

DE LA GRANDEUR.

PREMIERE PARTIE.

De la nature de la grandeur, & des devoirs des inferieurs envers les Grans.

CHAPITRE PREMIER.

Inſtincts contraires des hommes à l'égard de la grandeur. Celui qui porte à honorer les Grans, plus fort que celui qui porte à les mépriſer. Source du mépris de la grandeur dans les Philoſophes pauvres ou riches. Qu'il n'y a que la Religion qui nous puiſſe faire connoître ce qui lui eſt dû.

LEs hommes ont des inſtincts tout contraires à l'égard de la grandeur, qui naiſſent neanmoins également de leur corruption naturelle. Ils l'aiment, ils la haïſſent, ils l'admirent, ils la mépriſent. Ils l'aiment, parce qu'ils y voyent tout ce qu'ils deſirent, les richeſſes, le plaiſir, l'honneur, la puiſſance. Ils la haïſſent, parce qu'elle les rabaiſſe & les humilie, & qu'elle leur fait ſentir la privation où ils ſont de ces biens qu'ils

CHAP. I.

aiment. Ils l'admirent parce qu'ils en ſont éblouïs. Ils la mépriſent auſſi quelquefois, ou ils font ſemblant de la mépriſer, afin de s'élever dans leur imagination au-deſſus des Grans, & de ſe bâtir ainſi une grandeur imaginaire, par le rabaiſſement de ceux qui ſont l'objet de l'admiration des perſonnes du commun.

Mais quoiqu'ils éprouvent tous ces divers mouvemens, il faut avouer neanmoins que ceux qui portent à honorer & à eſtimer les Grans, ſont beaucoup plus forts & plus agiſſans, parce qu'ils regardent les plus naturels objets de la concupiſcence; au lieu que la haine qu'on a pour la grandeur eſt étouffée en quelque ſorte par le beſoin continuel que l'on a des Grans, qui plie inſenſiblement l'ame au reſpect & à l'eſtime pour cet état. On deſeſpere de pouvoir s'élever auſſi haut qu'eux; & l'on aime mieux être participant de leurs biens en ſe ſoumettant à eux.

Le mépris humain de la grandeur ne ſe rencontre donc d'ordinaire qu'en certaines gens qui couvrent leur orgueil du nom de Philoſophie, & qui ne pouvant ſatisfaire à leur ambition en ſe faiſant Grans, tâchent de ſatisfaire leur malignité en rabaiſſant ceux qui le ſont. *Puiſque nous ne pouvons parvenir à la grandeur, vengeons-nous à en médire*, diſoit aſſez agreablement Montagne, pour exprimer ce ſentiment naturel d'orgueil.

Que s'il s'eſt trouvé quelques Philoſophes, qui ayant ſujet d'être contens de leur fortune, ſelon le monde, n'ont pas laiſſé

de mépriſer en apparence la grandeur dans leurs diſcours & dans leurs écrits, c'eſt par une vaine vanité encore plus ingenieuſe & plus déliée. Ces gens ſe ſont bien donné de garde de ſe dépouiller réellement de leurs richeſſes ; & Seneque a eu grand ſoin de ſe munir des maximes contre ce dépouillement effectif. *C'eſt*, dit-il, *la marque d'une ame foible, de ne pouvoir ſouffrir les richeſſes.* INFIRMI *eſt animi pati non poſſe divitias.* Pourquoi donc fait-il tant de beaux diſcours contre les Grans & contre les riches ? C'eſt qu'il a voulu joindre enſemble la gloire humaine de la grandeur, & la gloire philoſophique du mépris de la grandeur, afin d'être eſtimé non ſeulement par les perſonnes du commun qui honorent les Grans, mais auſſi par les Philoſophes qui les mépriſent. Ces divers ſentimens également injuſtes & corrompus font voir clairement qu'il ne faut point ſuivre la concupiſcence dans les mouvemens qu'elle nous inſpire pour & contre les Grans : & nous nous devons même défier de notre raiſon, à cauſe du commerce & de la liaiſon qu'elle a avec les paſſions qui la corrompent d'ordinaire à l'égard de leurs objets. Il faut chercher des lumieres plus ſûres & moins ſuſpectes : & il n'eſt pas poſſible d'en trouver ailleurs que dans la Religion chrétienne, parce qu'il n'y a qu'elle qui connoiſſe veritablement la concupiſcence, & qui puiſſe ainſi ſeparer de la grandeur les faux avantages que notre ambition lui donne, & lui conſerver les veritables que notre maliguité lui voudroit ravir. C'eſt

CHAP. I.

CHAP. I.

par les lumieres qu'elle nous donne qu'il eſt facile de reconnoître que la raiſon humaine nous pourroit peut-être bien convaincre que l'idée commune que les hommes ſe forment de la grandeur, eſt toute fauſſe & toute trompeuſe, parce qu'elle n'eſt fondée que ſur la corruption de leur cœur; & ſur les faux jugemens qu'elle produit. Car voici de quelle ſorte ils compoſent cette idée. Ils aiment la puiſſance, les richeſſes, les plaiſirs. Ils voient que les Grans en ſont poſſeſſeurs. Ils les eſtiment donc heureux. Ils préferent par-là leur état à celui de ceux qui ſont privés de ces biens, & par cette préference ils les élevent au-deſſus des autres hommes. Ce jugement eſt déja faux & trompeur. Car le plaiſir, les richeſſes, la puiſſance, ne ſont point des biens dans l'état préſent de l'homme. Ils ne paroiſſent tels qu'à la concupiſcence, & ils paroiſſent au contraire de grans maux à la raiſon éclairée par la foi, parce que ce ſont de grans empêchemens à la pieté & au ſalut. Mais les hommes ne s'arrêtent pas-là. Comme ils voient que le jugement qu'ils portent de l'état des Grans ne leur eſt pas particulier, que la plupart des autres hommes en jugent comme eux, & qu'ils ont tous pour cet état des ſentimens d'eſtime & d'admiration, ils compoſent de ces jugemens qu'ils connoiſſent, & dans eux & dans les autres, une nouvelle baſe pour rehauſſer la grandeur, & ils conſiderent ainſi les Grans environnés d'une grande troupe d'admirateurs qui les regardent comme infiniment élevés au-deſſus des autres hommes.

C'eſt l'idée que la concupiſcence nous donne de cet état : mais il ne faut qu'un peu de lumiere pour en connoître la fauſſeté. Car tous ces jugemens qui relevent les Grans au-deſſus des autres, n'étant que de vaines fantaiſies qui naiſſent de la corruption & de l'aveuglement des hommes, il eſt clair que cette grandeur dont ils ſont le fondement, n'eſt qu'un fantôme ſans ſolidité. CHAP. I.

La Philoſophie nous pourroit bien conduire juſqu'à reconnoître en partie la fauſſeté de cette idée ; mais ſi nous n'avons point d'autres lumieres que celles qu'elle nous fournit, en nous délivrant d'une erreur, elle nous engagera dans une autre, qui eſt de nous faire croire que les Grans ne ſont dignes d'aucun honneur ni d'aucun reſpect. Et en effet, cette concluſion ſuivroit neceſſairement de ces principes, ſi la grandeur n'étoit fondée que ſur cet amas de faux jugemens & de faux biens. Car je ne dois pas honorer une perſonne, parce qu'elle eſt plus miſerable que moi ; & l'illuſion qui feroit croire aux Grans que leur état eſt heureux, parce qu'il paroît tel à un grand nombre de perſonnes abuſées, ne meriteroit que de la pitié, & non du reſpect & de l'eſtime.

Cependant l'Ecriture nous avertit qu'il y a un devoir d'honneur à l'égard des Grans, & que la pieté chrétienne s'en doit acquiter. Or la pieté qui eſt inſéparable de la verité, ne peut honorer que ce qui eſt veritablement digne d'honneur. On peut dire même qu'il faut qu'il y ait quelque choſe

CHAP. I.

de Dieu dans la grandeur, puiſque l'Ecriture, nous aſſûrant d'une part, qu'on doit honorer les Grans, nous enſeigne de l'autre que l'honneur n'eſt dû qu'à Dieu, *Soli Deo honor & gloria.* D'où il s'enſuit qu'il faut qu'on puiſſe honorer Dieu en honorant les Grans, & qu'il y a quelque choſe de Dieu en eux à quoi l'on peut rapporter l'honneur qu'on leur rend. Mais pour ſavoir ce que c'eſt, il eſt neceſſaire de remonter juſqu'a l'établiſſement & à l'origine même de la grandeur.

1. *Tim.* 1. 17.

CHAPITRE II.

Comment la concupiſcence, la raiſon & la Religion s'uniſſent pour former la grandeur. Conſequence de cette doctrine avantageuſe aux Rois & aux Monarchies ſucceſſives.

LA concupiſcence, la raiſon, & la Religion s'uniſſent diverſement pour former cet état que l'on appelle grandeur, La concupiſcence le deſire par orgueil. La raiſon l'approuve par la vûe du beſoin qu'en ont les hommes. Et la Religion le confirme par l'autorité de Dieu même. Et pour ſavoir de quelle ſorte cela ſe fait, il faut conſiderer que ſi les hommes étoient demeurés dans l'innocence, il n'y auroit point eu de Grans parmi eux; puiſqu'ils ſeroient nés égaux; & qu'ils ſeroient demeurés dans cette égalité de la nature. L'homme n'eſt pas fait proprement pour commander aux hommes, comme dit ſaint Gregoire, parce que

la volonté d'un homme n'eſt pas la regle de celle d'un autre, & qu'ils ont tous pour unique regle la loi de Dieu, qu'ils auroient tous connue aſſez clairement avant le peché, pour n'avoir beſoin de l'apprendre de perſonne. CHAP. II.

Si la grandeur n'eſt donc pas toujours un déſordre en elle-même, elle eſt au moins toujours un effet du déſordre de la nature, & une ſuite neceſſaire du peché. Car comme l'état d'innocence ne pouvoit admettre d'inégalité, l'état du peché ne peut ſouffrir d'égalité. Chaque homme voudroit être le maître & le tyran de tous les autres; & comme il eſt impoſſible que chacun réuſſiſſe dans ce deſſein, il faut par neceſſité, ou que la raiſon y apporte quelque ordre, ou que la force le faſſe, & que les plus puiſſans devenant les maîtres, les foibles demeurent aſſujettis.

La raiſon ne reconnoît pas ſeulement que cet aſſujettiſſement des hommes à d'autres hommes eſt inévitable, mais auſſi qu'il leur eſt très-avantageux & très-neceſſaire. Elle fait que la lumiere de l'homme eſt trop foible depuis le peché pour le pouvoir conduire même dans les choſes qui ne regardent que la vie civile, & que ſa volonté eſt trop corrompue pour le faire demeurer en paix dans une condition reglée. Elle voit donc qu'il eſt neceſſaire qu'il y ait quelque loi groſſiere qui le lie à ſes devoirs, qui eſt celle de l'empire & de la domination. Ainſi elle trouve bon qu'on établiſſe des reglemens & des polices, & que l'on donne à certaines perſonnes le pouvoir de

CHAP. II.

les faire observer aux autres. Elle approuve que l'on regle toutes les choses humaines, & que pour éviter les contestations on donne la préference aux uns au-dessus des autres. En un mot, non-seulement elle consent à l'établissement de la grandeur, mais elle regarde cet ordre comme le chef-d'œuvre de l'esprit humain, & comme la chose la plus utile qui soit dans le monde.

Mais ce qu'il faut bien remarquer, c'est qu'encore que la concupiscence desire la grandeur, & que la raison humaine en approuve l'établissement, ni l'une ni l'autre ne suffisent neanmoins pour la rendre legitime. Car les hommes n'étant pas à eux, ils ne peuvent disposer ni des autres, ni d'eux-mêmes. Dieu seul est leur maître souverain, & ce seroit un attentat criminel à eux d'en reconnoître, ou d'en établir un autre sans ordre. Si une troupe d'esclaves assemblés dans une prison, déferoit à quelques-uns d'eux le droit de vie & de mort sur tous les autres, le maître se moqueroit de cet établissement temeraire, & il puniroit comme un usurpateur & comme un tyran, celui qui auroit usé de ce droit; parce que ce droit lui appartenant, il n'y a que lui qui puisse le communiquer & le transferer à un autre. Or nous sommes tous dans cet état à l'égard de Dieu, c'est-à-dire, que nous sommes ses esclaves, & par consequent nous ne pouvons disposer de nous-mêmes que par ses ordres. Ce seroit donc en vain que les hommes donneroient à certain d'entr'eux le droit & le pouvoir de gouverner les autres, si Dieu ne joignoit son

autorité à leur choix. Et c'eſt pourquoi, ſelon la doctrine de ſaint Auguſtin, tous les ſupplices ſeroient des meurtres & des homicides, ſi Dieu qui eſt le ſeul maître de la vie & de la mort des hommes, ne leur avoit donné le pouvoir de faire mourir ceux qui violeroient les loix de la nature, & qui troubleroient leur ſocieté. Mais nous apprenons de l'Ecriture qu'il l'a fait, & qu'il a confirmé par ſon autorité ces établiſſemens humains: qu'il approuve que les hommes ſe lient enſemble par des loix & des polices: qu'il leur donne pouvoir de choiſir quelques-uns d'entr'eux pour les faire obſerver; & qu'il communique ſon pouvoir à ces perſonnes choiſies pour gouverner ceux qui leur ſont ſoumis.

CHAP. II.

Serm. 302. *n.* 13.

Ce ne ſont pas là de vaines ſpeculations: ce ſont des verités decidées par l'Ecriture. Car c'eſt l'Apôtre ſaint Paul qui nous enſeigne que toute puiſſance vient de Dieu. *Non eſt poteſtas niſi à Deo.* Qu'elles ſont établies de Dieu. *Quæ autem ſunt, à Deo ordinatæ ſunt.* Que qui leur reſiſte, reſiſte à l'ordre de Dieu. *Qui reſiſtit poteſtati, Dei ordinationi reſiſtit.* Que ceux qui gouvernent les peuples ſont les miniſtres de Dieu, pour récompenſer le bien & punir le mal. *Dei miniſter eſt tibi in bonum, Dei miniſter eſt vindex in iram.* Et il donne auſſi aux Princes le même titre qu'il ſe donne à lui-même comme Apôtre. *Sic nos exiſtimet homo ut miniſtros Chriſti.*

Rom. 13. 1. *Ibid. v.* 2. *v.* 4. 1. *Cor.* 4. 1.

Et par-là il paroît que la grandeur eſt une participation de la puiſſance de Dieu ſur les hommes, qu'il communique aux

CHAP. II. uns pour le bien des autres : Que c'eſt un miniſtere qu'il leur confie, & qu'ainſi n'y ayant rien de plus réel & de plus juſte que l'autorité & la puiſſance de Dieu, il n'y a rien de plus réel & de plus juſte que la grandeur dans ceux à qui il la communique veritablement, & qui n'en ſont point uſurpateurs.

C'eſt par cette doctrine qu'il eſt facile de comprendre qu'encore que la royauté & les autres formes de gouvernement viennent originairement du choix & du conſentement des peuples ; neanmoins l'autorité des Rois ne vient point du peuple, mais de Dieu ſeul. Car Dieu a bien donné au peuple le pouvoir de ſe choiſir un gouvernement ; mais comme le choix de ceux qui éliſent l'Evêque n'eſt pas ce qui le fait Evêque, & qu'il faut que l'autorité paſtorale de Jeſus-Chriſt lui ſoit communiquée par ſon ordination ; auſſi ce n'eſt point le ſeul conſentement des peuples qui fait les Rois ; c'eſt la communication que Dieu leur fait de ſa royauté & de ſa puiſſance qui les établit Rois legitimes, & qui leur donne un droit veritable ſur leurs ſujets. Et c'eſt pourquoi l'Apôtre n'appelle point les Princes Miniſtres du peuple, mais il les appelle *Miniſtres de Dieu*, parce qu'ils ne tiennent leur puiſſance que de Dieu ſeul.

Et de-la on peut tirer une conſequence très-avantageuſe pour les Monarchies ſucceſſives. C'eſt qu'encore que l'établiſſement de cette ſorte de gouvernement ait dépendu du peuple dans ſon origine, par le choix

qu'il a fait d'une certaine famille, & par l'inſtitution de l'ordre pour la ſucceſſion du royaume : neanmoins cet ordre étant une fois établi, il n'eſt pas en la liberté du peuple de le changer. Car l'autorité de faire des loix ne reſide plus dans le peuple qui s'en eſt dépouillé, & qui a eu raiſon de s'en dépouiller, n'y ayant rien de plus avantageux pour ſon propre bien ; mais elle reſide dans le Roi à qui Dieu communique ſa puiſſance pour le regir. Et ainſi, comme dans un état ſucceſſif les Rois ne peuvent mourir ; les peuples n'étant jamais ſans Roi, ils ne ſont jamais en état de faire de nouvelles loix pour changer l'ordre de la ſucceſſion, & ils n'ont jamais d'autorité legitime pour le faire, puiſqu'elle reſide toujours en celui à qui Dieu la communique ſelon l'ordre auquel les peuples ſe ſont volontairement aſſujettis. CHAP. II.

Il eſt clair auſſi par le même principe, qu'il n'eſt jamais permis à perſonne de ſe ſoulever contre ſon Souverain, ni de s'engagerdans une guerre civile. Car la guerre ne ſe peut faire ſans autorité, & ſans une autorité ſouveraine, puiſqu'on y fait mourir les hommes, ce qui ſuppoſe un droit de vie & de mort. Or ce droit dans un Etat monarchique n'appartient qu'au Roi ſeul, & à ceux qui l'exercent ſous ſon autorité. Ainſi ceux qui ſe revoltent contre lui, ne l'ayant point, commettent autant d'homicides qu'ils font perir d'hommes par la guerre civile, puiſqu'ils les font mourir ſans pouvoir & contre l'ordre de Dieu. C'eſt en vain qu'on prétendroit les juſtifier

par les desordres de l'Etat auſquels ils font ſemblant de vouloir remedier. Car il n'y a point de desordre qui puiſſe donner droit à des ſujets de tirer l'épée, puiſqu'ils n'ont point le droit de l'épée, & qu'ils ne s'en peuvent ſervir que par l'ordre de celui qui la porte par l'ordre de Dieu.

Chapitre III.

Que cette autorité paſſe aux Magiſtrats, & aux Princes du Sang. Réſolution de la queſtion propoſée : Par où les Grans ſont dignes de reſpect.

Cette puiſſance royale & ce droit de gouverner les peuples, qui appartiennent eſſenciellement à Dieu, & qu'il communique aux hommes pour le bien des hommes, comme nous avons déja dit, reſident bien à la verité dans les Rois avec éminence ; mais ils paſſent d'eux à tous leurs Miniſtres ; & a tous ceux qui ſont employés ſous eux à gouverner les peuples & a y maintenir l'ordre. De ſorte qu'ils comprennent toute l'autorité qui remue & regle les Etats, & qui eſt differemment partagée ſelon les differens emplois & les divers miniſteres. Qui que ce ſoit qui la poſſede, eſt Miniſtre de Dieu, par la part qu'il a à l'autorité de Dieu.

L'on doit dire le même de certaines grandeurs qui conſiſtent plus' dans un rang que dans une autorité réelle, comme la qualité de Prince du Sang, qui donne bien à

ceux qui la poſſedent un rang fort élevé au-deſſus des autres, mais qui n'enferme point de juriſdiction, à moins qu'elle ne ſoit jointe à d'autres miniſteres & à d'autres charges. Car ce rang même étant une eſpece d'autorité, il vient de même de l'ordre de Dieu. Les choſes humaines ayant beſoin d'être reglées, & ne pouvant ſubſiſter ſans ordre, il a été neceſſaire d'établir ces prééminences, & de faire que quelques-uns euſſent droit d'être préferés aux autres. Et cette préference a juſtement été accordée aux Princes du Sang par une ſuite naturelle de l'eſprit des monarchies ſucceſſives. Car cette forme de gouvernement conſiſtant eſſenciellement dans le choix que le peuple fait d'une certaine famille pour être gouverné par ceux qui en ſont, ſelon l'ordre de leur naiſſance, il eſt clair que comme tous ceux de cette famille ont droit à la royauté, & qu'ils y peuvent parvenir ſelon leur rang, il eſt neceſſaire que les peuples ſoient accoutumés de longue main à les regarder avec plus de reſpect que les autres. CHAP. III.

C'eſt par ces principes qu'on peut reſoudre la queſtion propoſée : Par où les Grans ſont dignes de reſpect. Ce n'eſt ni par leurs richeſſes, ni par leurs plaiſirs, ni par leur pompe. C'eſt par la part qu'ils ont à la royauté de Dieu, que l'on doit honorer en leur perſonne ſelon la meſure qu'ils la poſſedent. C'eſt par l'ordre dans lequel Dieu les a placés, & qu'il a diſpoſé par ſa providence. Ainſi cette ſoumiſſion ayant pour objet une choſe qui eſt vraiment digne de

reſpect, elle ne doit pas ſeulement être exterieure, & de pure ceremonie, mais elle doit auſſi être interieure ; c'eſt-à-dire, qu'elle doit enfermer la connoiſſance d'une ſuperiorité & d'une grandeur réelle dans ceux qu'on honore. C'eſt pourquoi l'Apôtre recommande aux Chrétiens d'être aſſujettis aux Puiſſances, non-ſeulement par la crainte de de la peine, mais auſſi par un motif de conſcience : *Non ſolùm propter iram, ſed etiam propter conſcientiam.*

Rom. 13. 5.

CHAPITRE IV.

Pompes & richeſſes neceſſaires aux Grans. Que les reſpects exterieurs leur ſont dûs, & meme en un ſens les reſpects interieurs. Retenue qu'on doit garder en parlant des Grans.

LA pompe & l'éclat qui accompagnent l'état des Grans, n'eſt pas ce qui les rend effectivement dignes d'honneur ; mais c'eſt neanmoins ce qui les fait honorer par la plupart du monde. Et parce qu'il eſt bon qu'ils ſoient honorés, il eſt juſte auſſi que la grandeur ſoit jointe à quelque magnificence exterieure. Car les hommes ne ſont nullement aſſez ſpirituels pour reconnoître & pour honorer en eux l'autorité de Dieu, s'ils la voyent en un état qui fût l'objet ordinaire de leur mépris & de leur averſion. Ainſi, afin que la grandeur faſſe l'impreſſion qu'elle doit faire ſur leur eſprit, il faut qu'elle en faſſe premierement ſur

leurs ſens. C'eſt ce qui rend les richeſſes neceſſaires aux Grans, à proportion du degré auquel ils ſont élevés, puiſque c'eſt par les richeſſes qu'ils ſe conſervent la bienſeance neceſſaire à leur condition ſans laquelle elle deviendroit inutile aux hommes. C'eſt donc un excès viſible que ce que Tertullien enſeigne : *Que toutes les marques de dignité & de puiſſance, & tous les ornemens attachés aux charges ſoint défendus aux Chrétiens, & que* Jeſus-Chriſt *a mis toutes ces choſes entre les pompes du diable, en paroiſſant en un état éloigné de toute pompe & de tout éclat.* Car la Religion chrétienne n'eſt jamais contraire à la vraie raiſon : & ſi Jeſus-Chriſt n'a pas voulu ſe revêtir exterieurement de cette magnificence, ce n'eſt pas qu'il l'ait abſolument condamnée ; mais c'eſt qu'elle n'étoit pas conforme à ſon miniſtere, qui étoit de montrer, même par ſa vie exterieure, la diſpoſition où tous ſes diſciples doivent être interieurement. Les Grans doivent donc apprendre de la vie de Jeſus-Chriſt à n'aimer pas la pompe & l'éclat, & non pas à s'en dépouiller abſolument, à moins que Dieu ne leur inſpire le mouvement de quitter tout-à-fait le monde. Mais on ne ſe doit pas étonner de cet excès de Tertullien, puiſqu'il enſeigne bien dans le même livre, qu'il eſt abſolument défendu aux Chrétiens de juger de la vie & de l'honneur des hommes : ce qui eſt manifeſtement contre la doctrine & contre la pratique de l'Egliſe.

CHAP. IV.

De Idol. c. 18.

c. 17.

Outre la pompe & l'éclat, les reſpects exterieurs que les inferieurs rendent aux

CHAP. IV.

Grans, ſont encore une des ſuites legitimes de leur condition. Car encore qu'ils ne ſoient peut-être dans leur origine que des inventions de l'orgueil humain, qui eſt bien-aiſe de jouir de la grandeur par la vûe de l'abaiſſement des autres ; il faut pourtant reconnoître que ces déferences & ces reſpects ſont d'eux-mémes utiles & raiſonnables, & que quand l'orgueil ne les auroit pas introduits, la raiſon auroit dû les inventer. Car il eſt urile & juſte que les Grans ſoient honorés par une reconnoiſſance ſincere & veritable de l'ordre de Dieu qui les éleve au-deſſus des autres. Or les hommes ont une telle oppoſition à s'humilier ſous d'autres, & a les reconnoître pour plus grans qu'eux, que pour y accoutumer leur ame, il faut en quelque ſorte y accoutumer leur corps, afin que l'ame en prenne inſenſiblement le pli & la poſture, & paſſe de la ceremonie à la verité. Et c'eſt-pourquoi il a été bon que ces reſpects exterieurs fuſſent incommodes, parcequ'autrement elle ne ſe ſeroit pas apperçûe qu'ils ſont deſtinés à honorer les Grans, & elle auroit pu s'y attacher pour le ſeul plaiſir ou pour la commodité qu'elle y auroit trouvée, & les rendre ainſi indifferemment à tout le monde, ce qui n'auroit point produit cet effet d'imprimer inſenſiblement dans l'eſprit des ſentimens de reverence pour ceux qu'on honore de cette ſorte.

Ceux donc qui ont dit qu'y ayant deux ſortes de grandeurs, l'une naturelle & l'autre d'établiſſement, nous ne devons les reſpects naturels, qui conſiſtent dans l'eſtime

& dans la soumission d'esprit, qu'aux grandeurs naturelles, & que nous ne devons aux grandeurs d'établissement que des honneurs d'établissement, c'est à-dire, certaines ceremonies inventées par les hommes pour honorer les dignités qu'ils ont établies, doivent ajoûter pour rendre cette pensée tout-à-fait vraie, qu'il faut que ces ceremonies exterieures naissent d'un mouvement interieur, par-lequel on reconnoisse dans les Grans une veritable superiorité: Car leur état enfermant, comme nous avons dit, une participation de l'autorité de Dieu, il est digne d'un respect veritable & interieur, & tant s'en faut que les Grans n'ayent droit d'exiger de nous que ces sortes de ceremonies exterieures, sans aucun mouvement de l'ame, qui y réponde, qu'on peut dire au-contraire qu'ils n'ont droit d'exiger ces ceremonies, qu'afin d'imprimer dans l'esprit les sentimens justes que l'on doit avoir pour leur état. De sorte que lorsqu'ils connoissent assez certaines personnes pour être assurés qu'elles sont à leur égard dans la disposition où elles doivent être, ils les peuvent dispenser de ces devoirs exterieurs, parcequ'ils n'ont plus alors leur fin & leur utilité. CHAP. IV.

Il est vrai que ce respect qui est du aux Grans, ne doit pas corrompre notre jugement à leur égard, ni nous faire estimer en eux ce qui n'est pas estimable. Il est compatible avec la connoissance de leurs défauts & de leurs miseres, & il n'oblige nullement à ne leur pas preferer interieurement ceux qui ont plus de biens réels & de gran-

CHAP. IV.

deurs naturelles. Mais comme l'honneur leur eſt du, qu'il eſt utile qu'ils ſoient honorés, & que le commun du monde n'a pas aſſez de lumiere ni d'équité pour condanner les défauts, ſans mépriſer ceux en qui ils les remarquent, on eſt obligé de demeurer en une extrême retenue en parlant des Grans, & de tous ceux à qui l'honneur eſt neceſſaire. Cette parole de l'Ecriture : *Ne parlez point mal du Prince de votre peuple*, s'entendant de tous les Superieurs tant Eccleſiaſtiques que ſeculiers : & generalement de tous ceux qui participent a la puiſſance de Dieu. C'eſt pourquoi c'eſt une choſe très-contraire à la veritable pieté, que la liberté que le commun du monde ſe donne de décrier la conduite de ceux qui gouvernent. Car outre que l'on en parle ſouvent témerairement & contre la verité, parcequ'on n'en eſt pas toujours aſſez informé ; on en parle preſque toujours avec injuſtice, parceque l'on imprime dans les autres par ces ſortes de diſcours une diſpoſition contraire à celle que Dieu les oblige d'avoir pour ceux dont il ſe ſert pour les gouverner.

Exod. 22. 28. *Act.* 23. 5.

CHAPITRE V.

Qu'il eſt beaucoup meilleur d'avoir attaché la grandeur a la naiſſance, qu'au merite.

IL y en a qui voudroient au moins que cette autorité qu'il faut reſpecter, fût toujours jointe au merite, & qui traitent d'injuſtes toutes les loix qui l'ont attachée à des qualités exterieures. Ils triomphent en attaquant celles qui font dépendre la grandeur de la naiſſance. On ne choiſit pas, diſent-ils, pour gouverner un batteau celui qui eſt de meilleure maiſon. Pourquoi le fait-on donc à l'égard des royaumes, & des empires? Mais c'eſt qu'ils ne connoiſſent pas le fond de la foibleſſe & de la corruption des hommes. Ils raiſonneroient bien ſi les hommes étoient juſtes & raiſonnables; mais ils raiſonnent très-mal, parcequ'ils ne le ſont pas, & qu'ils ne le ſeront jamais. L'injuſtice naturelle & ineffaçable du cœur des hommes, rend ce choix, non-ſeulement raiſonnable, mais le chef-d'œuvre de la raiſon. Car qui choiſirons-nous? Le plus vertueux, le plus ſage, le plus vaillant? Mais nous voilà incontinent aux mains: chacun dira qu'il eſt ce plus vertueux, ce plus vaillant, ce plus ſage. Attachons donc notre choix à quelque choſe d'exterieur & d'inconteſtable. Il eſt le fils aîné du Roi. Cela eſt net. Il n'y a point à douter. La raiſon ne peut mieux faire; car

Cette penſée eſt de M. Paſcal.

CHAP. V.

la guerre civile est le plus grand de tous les maux.

Ce qui est vrai de la royauté, l'est encore des premiers rangs d'un Etat. Ne vaudroit-il pas mieux, dira-t-on, qu'il y eût des Princes de merite, que des Princes de naissance, & que l'on pût monter par la vertu plus haut que par cette vaine qualité? N'est-il pas injuste qu'un General d'armée, après avoir conquis des Provinces, soit obligé de ceder à un Prince du Sang sans experience & sans esprit? Non, cela n'est point injuste. C'est au-contraire la plus belle invention que la raison ait pu trouver pour adoucir la fierté de la grandeur, & pour la décharger de la haine & de l'envie des inferieurs. Si l'on n'étoit grand que par le merite, l'élevation des Grans seroit un avertissement continuel qu'on les a preferés à bien des gens qui croient les surpasser en merite.

Mais en attachant la grandeur à la naissance, l'on calme l'orgueil des inferieurs, & l'on leur rend la grandeur de beaucoup moins incommode. Il n'y a pas de honte à ceder, quand on peut dire, je dois cela à sa naissance. Cette raison convainc l'esprit sans le blesser par le dépit & la jalousie. Il y est accoutumé, & il ne se revolte point contre un ordre établi qui ne lui est point injurieux.

Un autre avantage qui arrive de cet établissement, est que l'on peut avoir des Princes sans orgueil, & que les Grans peuvent être humbles. Car il n'y a point d'orgueil à demeurer dans l'état où l'on est né, & où

la providence de Dieu nous a mis, pourvû que l'on en uſe ſelon les fins de Dieu. L'on peut avec cela conſerver des ſentimens d'humilité dans ſon cœur, connoître ſes défauts & ſes miſeres ; & regarder ſa condition comme une choſe étrangere, dont l'ordre de Dieu nous a revêtus. Mais qu'il eſt difficile d'être humble, lorſque l'on conſidere ſon élevation comme le fruit de ſes travaux & de ſon merite, lorſque l'on l'a prévenue par ſes deſirs, que l'on ſe l'eſt procurée par ſon adreſſe, & qu'elle nous donne lieu de croire qu'elle nous étoit dûe, & que nous ſurpaſſons autant les autres en merite, qne nous les ſurpaſſons en dignité ! Non ſeulement cette ſorte d'élevation nourrit l'orgueil, mais on n'y arrive même ordinairement que par la porte de l'ambition, car on ſait aſſez que ce qui eſt deſtiné au merite s'emporte ordinairement par brigue & par cabale, & qu'ainſi on y arrive ſouvent ſans merite, & preſque toûjours ſans vocation, puiſque l'on s'y appelle ſoi-même par une recherche ambitieuſe. Mais au-moins ceux qui ſont Grans par naiſſance peuvent dire avec verité qu'ils ſont appellés à leur état, & que c'eſt Dieu qui les a fait Grans. Ainſi en pratiquant fidellement les devoirs de leur condition, ils ſont ſans doute plus en état d'attirer ſur eux les graces de Dieu, que ceux qui s'y étant élevés en ſe pouſſant dans le monde par des motifs tout charnels, devroient plutôt penſer à en ſortir qu'a y demeurer, puiſqu'ils ne peuvent pas avoir de juſte confiance

CHAP. V.

que Dieu les ait élevés à un état où leur seule ambition les auroit portés.

Chapitre VI.

Autre raison d'honorer les Grans, qui naît des avantages que l'on en tire. Que la cupidité prend dans le monde la place de la charité pour remplir les besoins des hommes, & c'est l'ordre politique qui la regle, & qui l'applique au service des hommes. Cause de l'ingratitude des hommes. Que la Religion la doit corriger.

CEtte maniere d'honorer les Grans, en considerant en eux la part qu'ils ont à l'autorité de Dieu, est d'autant plus utile à la societé publique, qu'étant indépendante des qualités personnelles, elle l'est aussi du caprice des jugemens que l'on en porte; & ainsi elle est fixe & invariable. En voici encore une autre de même nature. C'est que quels qu'ils soient, ils ne laissent pas d'être les ministres dont Dieu se sert pour procurer aux hommes les plus grans & les plus essenciels des biens qui soient dans le monde. Car on ne jouit de son bien, on ne voyage sans danger; on ne demeure en repos dans sa maison, on ne reçoit les avantages du commerce, on ne tire des services de l'industrie des autres hommes & de la societé humaine, que par le moyen de l'ordre politique. S'il étoit détruit, on ne pourroit dire qu'on possede rien. Tous les hommes seroient ennemis les uns de

autres, & il y auroit une guerre generale entr'eux, qui ne se décideroit que par la force. CHAP. VI.

Il n'y a donc personne qui n'ait de très-grandes obligations à l'ordre politique; & pour les comprendre mieux, il faut considerer que les hommes étant vuides de charité par le déreglement du peché, demeurent néanmoins pleins de besoins, & sont dépendans les uns des autres dans une infinité de choses. La cupidité a donc pris la place de la charité pour remplir ces besoins, & elle le fait d'une maniere que l'on n'admire pas assez, & où la charité commune ne peut atteindre. On trouve, par exemple, presque par tout en allant à la campagne, des gens qui sont prêts de servir ceux qui passent, & qui ont des logis tout préparés à les recevoir. On en dispose comme on veut. On leur commande, & ils obéissent. Ils croient qu'on leur fait plaisir d'accepter leur service. Ils ne s'excusent jamais de rendre les assistances qu'on leur demande. Qu'y auroit-il de plus admirable que ces gens, s'ils étoient animés de l'esprit de charité? C'est la cupidité qui les fait agir, & qui le fait de si bonne grace, qu'elle veut bien qu'on lui impute comme une faveur de l'avoir employée à nous rendre ces services.

Quelle charité seroit-ce que de bâtir une maison toute entiere pour un autre, de la meubler, de la tapisser; de la lui rendre la clef à la main? la cupidité le fera gaiement? Quelle charité d'aller querir des remedes

CHAP. VI.

aux Indes, de s'abaiſſer aux plus vils miniſteres, & de rendre aux autres les ſervices les plus bas & les plus penibles? La cupidité fait tout cela ſans s'en plaindre.

Il n'y a donc rien dont on tire de plus grans ſervices que de la cupidité même des hommes. Mais afin qu'elle ſoit diſpoſée à les rendre, il faut qu'il y ait quelque choſe qui la retienne. Car ſi on la laiſſe à elle-même, elle n'a ni bornes ni meſures. Au lieu de ſervir à la ſocieté humaine, elle la détruit. Il n'y a point d'excès dont elle ne ſoit capable lorſqu'elle n'a point de lien; ſon inclination & ſa pente allant droit au vol, aux meurtres, aux injuſtices & aux plus grans déreglemens.

Il a donc fallu trouver un art pour regler la cupidité, & cet art conſiſte dans l'ordre politique qui la retient par la crainte de la peine, & qui l'applique aux choſes qui ſont utiles à la ſocieté. C'eſt cet ordre qui nous donne des marchans, des medecins, des artiſans, & generalement tous ceux qui contribuent aux plaiſirs, & qui ſoulagent les neceſſités de la vie. Ainſi nous en avons obligation à ceux qui ſont les conſervateurs de cet ordre: c'eſt-à-dire, à ceux en qui reſide l'autorité qui regle & entretient les Etats.

Qui n'admireroit un homme qui auroit trouvé l'art d'apprivoiſer les lions, les ours, les tigres, & les autres bêtes farouches, & de les faire ſervir aux uſages de la vie? Or c'eſt ce que fait l'ordre des Etats: car les hommes pleins de cupidité, ſont pires

que des tigres, des ours & des lions. Chacun d'eux voudroit devorer les autres : cependant par le moyen des loix & des polices, on apprivoise tellement ces bêtes feroces, que l'on en tire tous les services humains que l'on pourroit tirer de la plus pure charité. CHAP. VI.

L'ordre politique est donc une invention admirable que les hommes ont trouvée, pour procurer à tous les particuliers les commodités dont les plus grans Rois ne sauroient jouir, quelque nombre d'officiers qu'ils ayent, & quelques richesses qu'ils possedent, si cet ordre étoit détruit. Combien faudroit-il qu'un homme, sans cette invention, eût de richesses & de serviteurs pour se procurer simplement les avantages dont un bourgeois de Paris jouit avec quatre mille livres de rente ? Combien faudroit-il qu'il eût de vaisseaux pour en envoyer en toutes les parties du monde, afin que les uns lui apportassent des remedes, les autres des étoffes, les autres des curiosités, & des ouvrages de ces peuples éloignés ? Combien faudroit-il qu'il eût de gens pour avoir des nouvelles reglément tous les huit jours de tous les endroits de l'Europe ? Quelles richesses suffiroient à l'entretien de tant de couriers qui lui seroient necessaires pour envoyer en tous ces lieux differens, de tant de postes pour leur fournir des chevaux, de tant d'hôtelleries pour les loger ? Combien faudroit-il de soldats pour leur assurer les chemins, & les garantir des voleurs ? combien faudroit-il qu'il eût d'artisans pour son vivre, pour

CHAP. VI.

son logement, pour ses habits ? * Tous les arts étant enchaînés, & ayant besoin les uns des autres, il se trouveroit qu'il auroit besoin de tous ; & il ne lui suffiroit pas d'en avoir pour lui, il lui en faudroit pour tous ses officiers, & pour tous ceux qui travailleroient pour lui, ce qui va à l'infini. Un simple bourgeois a tout cela, & il l'a sans peines, sans tracas, sans inquietude. On lui va querir ce dont il a besoin, à la Chine, au Perou, en Egypte, en Perse, & generalement par toute la terre. On l'exemte de la peine de préparer les vaisseaux. On le décharge du risque & de tous les mauvais succès de ces voyages. On lui rend les chemins libres par toute l'Europe. On lui dispose des courriers pour lui en faire avoir des nouvelles. Il y a des gens qui passent toute leur vie à l'étude de la nature pour le guerir dans ses maladies, & qui sont aussi prêts de le servir, que s'il les entretenoit à ses gages. Il peut dire avec verité qu'il y a un million d'hommes qui travaillent pour lui dans le royaume. Il peut compter au nombre de ses officiers tous les artisans de France, & même ceux des Etats voisins, puisqu'ils sont tous disposés à lui rendre service, & qu'il n'a qu'a leur commander, en y ajoutant une certaine recompense établie, qui sont les moindres gages que l'on puisse donner a des officiers. Tous ces gens qui travaillent pour lui ne l'incommodent point. Il n'est point obli-

* *Nulla ars non alterius artis aut mater ; aut propinqua est.* Tertull. de Idol. c. 8.

gé de pourvoir a leurs neceſſités. Il n'eſt point chargé de faire leur fortune. Il ne faut point d'officiers ſuperieurs pour les gouverner, ni d'inferieurs pour les ſervir, ou s'il en faut, il n'eſt pas obligé de s'en mettre en peine. Qui peut aſſez eſtimer ces avantages, qui égalent ainſi la condition des particuliers a celle des Rois, & qui les diſpenſant des inquietudes des grandes richeſſes, leur en procurent toutes les commodités? CHAP. VI.

Mais ce qui rend la plupart des gens inſenſibles à tout cela, eſt un principe de vanité & d'ingratitude qu'ils ont dans la cœur. Ils tirent en effet les mêmes avantages de tous ceux qui travaillent pour le public, dans lequel ils ſont compris, que s'ils ne travailloient que pour eux ſeuls. Leurs lettres ſont également portées aux extremités du monde par un courier qui en porte dix mille, que s'il n'en portoit qu'une ſeule. Ils ſont auſſi bien traités par un Médecin qui en voit pluſieurs autres, que s'il n'étoit attaché qu'à eux: & au-contraire l'experience qu'il acquiert par les aſſiſtances qu'il rend aux autres, le rend plus capable de les ſervir dans leurs maladies. Néanmoins parcequ'ils ſavent qu'ils ne ſont pas les ſeuls qui jouiſſent de ces biens, ils n'en ſont point touchés. Leurs beſoins ſont également remplis, mais leur vanité n'eſt pas également ſatisfaite. Parcequ'ils n'ont pas droit de s'attribuer à eux en particulier tous ces gens qui leur rendent quelque ſervice, ils ne comptent pour rien l'utilité qu'ils en tirent. Et quoique

CHAP. VI.

celle que les autres en reçoivent ne diminue en rien la leur, elle leur en ôte neanmoins le sentiment, & ils croient n'avoir obligation à personne, parcequ'il y a une infinité de gens qui participant aux mêmes biens, partagent avec eux cette obligation.

On ne fait pas même de reflexion sur ces biens effectifs qu'on reçoit des Rois ou des Grans : comme l'on ne pense gueres, selon ce que dit un Ancien, qu'on a grande obligation à la terre de nous soutenir, & que l'on seroit fort embarassé si elle nous manquoit à tout moment sous les piés. Mais cet oubli des hommes est la preuve & non l'excuse de leur peu de gratitude. Car puisque ce sont des biens, & de grans biens, & qu'on les reçoit de Dieu par le ministere des hommes, ils en doivent être reconnoissans envers Dieu, & embrasser dans leur reconnoissance ceux dont il se sert pour les leur procurer, & qui sont les dépositaires de son autorité dans le monde.

Ces obligations humaines étant justes, deviennent par cela même un devoir indispensable de Religion, parceque la Religion Chrétienne a pour regle la souveraine justice, & qu'elle consiste toute à suivre cette regle. Et c'est pourquoi l'Apôtre recommande aux Chrétiens de prier pour les Rois & pour ceux qui reglent sous eux l'Etat temporel : & ces prieres leur sont dûes quand ce ne seroit qu'à cause de la part qu'ils ont à maintenir la paix & le repos entre les hommes. Ainsi il y a de la faute à ne s'en pas acquitter & à negliger de prier

1. *Tom.* 2. 1. & 2.

pour les Rois : & l'on ſe rend indigne par- CHAP.
ſa de jouir de tous les biens que Dieu pro- VI.
cure aux hommes par leur miniſtere. Peu de perſonnes font aſſés de reflexion ſur cela. On s'amuſe à ſe plaindre en l'air des deſordres du gouvernement, dont on juge ſouvent avec beaucoup de temerité, & l'on ne penſe pas à ſatisfaire à la juſte reconnoiſſance que l'on doit à Dieu pour les biens qu'on reçoit de lui par le moyen de tout gouvernement reglé. Cependant ces biens ſont infiniment plus conſiderables que les deſordres vrais ou faux qui ſont le ſujet de ces murmures & de ces plaintes.

DE LA GRANDEUR.

SECONDE PARTIE.

Des obligations & des difficultés de la vie des Grans.

CHAPITRE PREMIER.

Qu'il n'eſt permis à aucun homme de ſuivre ſa volonté ni de la faire ſuivre aux autres : qu'ainſi la grandeur n'a pour but & pour emploi que de faire obéir à Dieu. Crime que les Grans commettent en rapportant leur grandeur à eux-mêmes.

SI la nature de la grandeur, telle que nous l'avons repreſentée, peut ſervir pour établir les devoirs des inferieurs envers les Grans ſur des principes fixes & inébranlables, elle eſt encore beaucoup plus propre pour faire entrer les Grans mêmes dans la connoiſſance de leurs plus eſſencielles & plus indiſpenſables obligations.

Il eſt vrai, comme nous l'avons montré, que la grandeur eſt une participation de l'autorité & de la puiſſance de Dieu ſur les hommes, & que c'eſt de Dieu même que les Grans la tiennent. Il faut ſavoir à quelle

CHAP. I.

condition, & pour quelle fin Dieu leur communique cette autorité & cette puissance. Car comme ils ne la reçoivent que de Dieu, ils ne la peuvent posseder legitimement qu'aux conditions que Dieu la leur donne, & ils n'en peuvent user que pour les fins que Dieu même leur prescrit.

Or la premiere chose qu'il faut considerer sur ce sujet, est que Dieu est le Maître & le Roi des hommes, par un titre si essenciel à sa nature, qu'il est impossible qu'il fasse part de cette qualité à quelque créature que ce soit.

L'homme est essenciellement & naturellement sujet à la volonté de Dieu, parcequ'elle est sa regle naturelle & immuable. Il est injuste s'il ne la suit pas, & sa justice consiste à s'y conformer & à s'y assujettir. Mais aussi, comme il est impossible que la volonté d'aucune creature soit sa regle, il ne peut être obligé de la suivre pour elle-même. Car cette subordination de sa volonté à celle de Dieu, est tellement essencielle à sa nature, que Dieu même ne lui peut permettre d'être sa regle & sa fin. C'est-pourquoi le Fils de Dieu même proteste en qualité d'homme, qu'il fait toujours la volonté de son Pere, & non la sienne.

Que s'il ne peut être permis à une creature de faire sa volonté, il lui est encore moins permis de prétendre de la faire regner sur les autres; puisque notre volonté n'est ni la regle d'elle-même, ni la regle d'aucune autre creature. Il n'y a donc que Dieu qui puisse justement regner sur nos volontés. C'est à lui que l'empire en appartient, puis-

CHAP. I.

que c'eſt ſa divine volonté que nous devons conſulter comme la regle unique de toutes nos actions.

Ce n'eſt pas qu'on ne ſoit ſouvent obligé de ſuivre auſſi les inclinations & les commandemens des hommes ; mais ce n'eſt jamais en conſideration des hommes, ni pour obéir aux hommes : c'eſt en vertu de l'autorité de Dieu qui nous y oblige. Ainſi notre obéiſſance ſe termine toujours à Dieu, lors-même qu'elle nous aſſujettit aux hommes, parceque nous ne leur obéiſſons qu'à cauſe que Dieu nous le commande, & que c'eſt ce commandement de Dieu qui eſt notre principal motif dans l'obéiſſance que nous leur rendons. J'obéis au Roi dont je ſuis ſujet, & j'obéirois à un maître ſi j'étois eſclave, parceque Dieu le veut. C'eſt donc à Dieu que j'obéis effectivement. C'eſt ſa volonté qui regle la mienne, & je ſuis toujours indépendant de celle des hommes, lors même que je leur rens l'obéiſſance la plus exacte. Car ſi-tôt que cette même volonté de Dieu me fera connoître qu'il ne veut pas que je leur obéiſſe en quelque choſe, ils ne trouveront plus en moi ni de ſujet ni d'eſclave.

Il s'enſuit de-là que Dieu ne communique point ſa puiſſance aux hommes, afin qu'ils aſſujettiſſent les autres à leur volonté ; puiſque cette domination de la volonté d'un homme ſur celle d'un autre homme, eſt naturellement & eſſenciellement injuſte : qu'il ne la leur communique point, afin qu'ils ſe regardent avec complaiſance : comme étant la fin des autres hommes,

hommes, puiſqu'ils ne le ſont point en effet, & qu'il eſt impoſſible qu'ils le ſoient; mais que la fin unique de Dieu dans cette part qu'il leur donne à ſa puiſſance, eſt de les établir miniſtres & executeurs de ſes volontés, en leur donnant le droit & le pouvoir, non de ſe faire obéir, mais de faire obéir à Dieu; non de regner eux-mêmes, mais de faire regner Dieu; non de faire ſervir les hommes a leur gloire & à leur grandeur, mais d'employer leur puiſſance pour ſervir les hommes, & pour leur procurer, autant qu'ils peuvent, toute ſorte de biens temporels & ſpirituels. CHAP. I.

Ainſi la grandeur eſt un miniſtère, qui a pour fin l'honneur de Dieu & l'avantage des hommes, qui ne les rapporte point à elle-même. Elle n'eſt point pour ſoi, elle eſt pour les autres. Et par-là il eſt viſible que pour en uſer dans l'ordre de Dieu, il faut que les Grans, bien loin de conſiderer les peuples comme étant a eux, ſe regardent eux-mêmes comme étant aux peuples; & qu'ils ſoient fermement perſuadés que leur qualité ne leur donne aucun droit, ni de ſuivre eux mêmes leur volonté, ni de la faire ſuivre aux autres, qu'ils ne peuvent point commander pour commander; & qu'il faut que dans tous les commandemens qu'ils font aux autres, ils puiſſent répondre veritablement à Dieu, s'il venoit a leur en demander la fin & le motif, que c'eſt pour lui qu'ils les font; que c'eſt pour faire obſerver ſes loix, & pour procurer le bien des hommes.

Il eſt clair par-là, que le crime que les

CHAP. I.

Grans commettent en rapportant à eux-mêmes & à leurs plaisirs, la grandeur & les biens qu'ils possedent, est une espece de perfidie & de rebellion contre Dieu. Car comme il est certain qu'un Roi auroit sujet de traiter de rebelle un de ses sujets, si lui ayant confié une Province pour y conserver son autorité, il prétendoit s'en rendre le maître, de même les Grans ayant reçu leur grandeur & tout ce qu'ils ont d'autorité, non pour eux-mêmes ; mais pour établir l'empire de Dieu, & pour procurer sa gloire, ils deviennent rebelles & perfides à l'égard de Dieu, lorsqu'ils ne les rapportent qu'à eux-mêmes.

Pour éviter donc ce crime, il est necessaire que les Grans considerent leur condition comme un ministere & une fonction, & non pas comme une qualité attachée à leur être. Il est necessaire qu'ils en soient détachés interieurement ; qu'ils la regardent comme une chose étrangere, qui ne les rend ni plus parfaits en eux-mêmes, ni plus agréables à Dieu, & qui leur donne seulement un moyen de faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal, selon la maniere dont ils s'acquitteront des devoirs auxquels elle les oblige. Il faut qu'ils soient persuadés qu'il n'y a que ce bon ou ce mauvais usage de leur ministere qui soit à eux & qui leur doive demeurer, puisque toute leur grandeur leur sera ôtée au moment de leur mort, & qu'ils emporteront seulement avec eux les bonnes ou les mauvaises actions qu'ils auront faites dans cet état.

CHAPITRE II.

Que la mesure du pouvoir des Grans est la regle de leurs devoirs, & qu'ils sont obligez de faire pour Dieu tout ce qu'ils peuvent. Comment ils doivent rapporter à Dieu l'honneur qu'on leur rend.

DE ce principe qui fait voir que les Grans ne peuvent rapporter a eux-mêmes leur grandeur, il est aisé de passer à cet autre, qu'ayant reçu de Dieu leur autorité & leur puissance pour son service, ils la doivent employer pour Dieu; c'est-à-dire, qu'ils doivent faire pour Dieu tout ce qu'ils ont pouvoir de faire, & que la mesure de leur puissance est la regle de leurs devoirs.

Ils n'ont donc qu'à examiner ce qu'ils peuvent faire. Car il est certain qu'ils doivent faire ce qu'ils peuvent. S'ils peuvent peu, ils sont obligez à peu; s'ils peuvent beaucoup, leurs obligations croissent selon la même proportion que leur pouvoir.

On doit conclure de-là qu'un Prince doit faire dans les lieux où il a autorité, tout ce qu'il a pouvoir de faire pour le bien des peuples, & de l'Eglise, que tous les Grans le doivent faire dans leurs terres & dans leurs maisons: Qu'un Magistrat doit faire tout ce que sa charge lui donne pouvoir de faire, afin que la justice soit bien rendue: & enfin que chacun dans son ministere doit faire tout le bien qu'il

CHAP. II. a le pouvoir de faire, afin de ne laiſſer pas inutile le talent que Dieu lui a confié. Cette regle ſe preſcrit en trois paroles, mais la pratique s'en étend infiniment loin; puiſque pour remettre tout dans l'ordre, & pour remedier à tous les abus, il ne ſeroit preſque beſoin d'autre choſe, ſinon que ceux qui ont l'autorité entre les mains, uſaſſent de tout leur pouvoir pour faire obſerver les loix de Dieu & de ſon Egliſe.

Il y a quelques-uns de ces devoirs qui étant groſſiers & viſibles, ne ſont pas tout-à-fait inconnus aux Grans; mais il y en a d'autres: auſquels ils ne penſent preſque point, & qui ne laiſſent pas d'être d'une extrême conſequence. Celui de rapporter à Dieu l'honneur qu'on leur rend, & de le faire ſervir pour faire obſerver ſes loix, eſt un des plus importans. Les Grans ſont honorés, comme je l'ai dit. Les meilleurs Chrétiens ne peuvent ſe diſpenſer en conſcience de leur rendre les reſpects qui leur ſont dûs: & les Chrétiens charnels les honorent même plus qu'ils ne devroient, parce qu'ils honorent en eux les richeſſes & les autres choſes que le déreglement de leur cœur leur fait aimer, & qui ne meritent ni eſtime ni reſpects. C'eſt donc une choſe attachée à la condition des Grans que l'honneur: & cet honneur eſt juſte, puiſqu'il eſt fondé, comme nous l'avons montré, ſur des raiſons juſtes & legitimes. C'eſt Dieu même, auteur de toute juſtice, qui le leur accorde: mais il ne leur permet pas pour cela d'en faire l'objet de leur vanité. Toute gloire appartient à Dieu, ſelon l'Ecriture:

Soli Deo honor & gloria. Il faut donc que les Grans rendent à Dieu celle qu'on leur rend, & qu'ils s'en ſervent pour faire que Dieu ſoit glorifié. Or le moyen de pratiquer ce devoir n'eſt pas ſimplement de ſe dépouiller ſouvent devant Dieu de cette gloire humaine attachée à leur état, ni de reconnoître en ſa préſence qu'elle lui appartient, & non pas à eux; mais c'eſt de rendre toutes les vertus honorables par leur exemple. Car le naturel des hommes eſt d'honorer tout dans les perſonnes qu'ils honorent, & de ne faire point de diſtinction entre leurs qualités pour reverer les unes & pour mépriſer les autres. Et il arrive de-là, que l'honneur attaché à la condition des Grans, fait honorer leurs vices, s'ils ſont vicieux; & fait de même honorer toutes les vertus, lorſqu'elles paroiſſent en eux. La modeſtie dans les habits, la fuite des divertiſſemens dangereux, l'obſervation exacte des loix de l'Egliſe, ne paſſent plus pour honteuſes lorſque les Grans en font une publique profeſſion. En les imitant, on ſe croit à couvert de la moquerie des hommes, & l'on fait gloire de ſuivre ceux que la gloire ſuit toujours.

CHAP. II.

I. *Tim.* I. 17.

On ne peut aſſez repreſenter combien la pratique de ce point eſt importante pour le ſalut des Grans. Car l'un des plus grans artifices du diable pour engager les hommes dans le vice & dans le deſordre, eſt d'attacher aux vertus certains noms qui les rendent mépriſables, & d'imprimer dans les ames foibles des craintes frivoles de paſſer pour ſcrupuleuſes, ſi elles les veulent pra-

CHAP. II.

tiquer. C'eſt ainſi, par exemple, qu'il a introduit dans le monde l'immodeſtie des habits, & qu'il a fait recevoir par des filles très-honnêtes, des modes qui n'ont été inventées que par des perſonnes déreglées. Ces perſonnes foibles ont donc beſoin d'être ſoutenues contre cette dangereuſe tentation : & rien ne le peut mieux faire que l'exemple des perſonnes de grande condition, qui les met à couvert de ce reproche de ſingularité. Ainſi il eſt du courage & du devoir des Grans, de croire qu'ils ſont établis de Dieu pour s'oppoſer à cet artifice du diable ; pour montrer à tout le monde qu'il eſt glorieux d'obéir à Dieu : pour ſoutenir par leur exemple, la foibleſſe de leurs freres ; & pour confeſſer hautement Jeſus-Chriſt, à la vûe des hommes, par la confeſſion publique d'une vie toute chrétienne. Et quand ils ne rendroient que ce ſervice à l'Egliſe, ils ne devroient pas eſtimer leur vie mal employée, ni leur vocation peu importante.

CHAPITRE III.

Exemples des devoirs particuliers qui naiſſent de ce principe, Que les Grans ſont obligés de faire pour Dieu tout ce qu'ils peuvent, 1. *A l'égard de l'immodeſtie des femmes ;* 2. *De la nomination aux Benefices : Pechés dont les Grans ſe chargent par la participation aux pechés d'autrui.*

IL n'y a qu'à étendre ce principe, Que les Grans ſont obligés d'employer pour

Dieu tout ce qu'ils ont reçu de Dieu, & qu'ils ſont tenus de faire tout ce qu'ils peuvent, ou par leur autorité, ou par leur exemple, pour découvrir un nombre infini de devoirs particuliers à leur état, dont l'omiſſion les rend coupables d'une infinité de fautes. Et il ne ſera pas inutile d'en conſiderer quelques-uns, qui ſont d'une fort grande étendue. CHAP. III.

Il eſt certain, comme nous venons de dire, qu'il n'y a rien de plus capable d'inſpirer la modeſtie aux perſonnes de condition mediocre, que de voir les perſonnes de grande qualité, ſur leſquelles elles ſe reglent, & à qui elles ne veulent pas déplaire, dans une exacte modeſtie, ſoit pour les habits, ſoit pour les ajuſtemens; & qu'il y a des circonſtances, où des Princeſſes & des femmes de Gouverneurs de Province, ſans employer autre choſe que leur exemple, & des témoignages de mépris pour celles qui ſeroient vêtues d'une maniere immodeſte, ſeroient capables de bannir l'immodeſtie de toute une ville. Elles peuvent au moins obliger à la modeſtie les perſonnes qui dépendent d'elles: & l'impreſſion de leur exemple a toujours beaucoup de force ſur quantité d'autres qui n'en dépendent pas. Ainſi elles ſont capables d'empêcher un grand nombre de crimes qui naiſſent de ce déreglement, & dans les femmes & dans les hommes. Or ſi elles le peuvent, il eſt indubitable qu'elles le doivent; & qu'elles ne ſont pas ſeulement obligées à la modeſtie par le devoir commun de toutes les femmes Chrétiennes, mais en-

CHAP. III.

core plus par un devoir particulier qui naît de leur état, qui les rendant capables d'empêcher beaucoup de crimes & de desordres, leur impose l'obligation de le faire à proportion du pouvoir qu'elles en ont. Car si l'on ne doute point qu'un homme qui pourroit sauver la vie à plusieurs personnes, en se privant de quelque petit divertissement, ne fût homicide s'il préferoit ce divertissement à la vie de ceux qu'il pourroit sauver : il est encore plus certain que si l'on peut preserver plusieurs ames de la mort spirituelle, en pratiquant quelque action à laquelle on est d'ailleurs obligé par la loi de Dieu ; par son état & par le ministere dont on est chargé de la part de Dieu ; on ne la peut omettre sans se rendre homicide de tous ceux que l'on auroit pu empêcher de se perdre.

Cette effroyable consequence fait voir quelle étrange difference les diverses conditions des hommes mettent entre les actions qui paroissent semblables à l'exterieur. Car l'immodestie des habits dans une femme qui n'est pas de qualité, n'est peché qu'à proportion de la vanité qui l'accompagne, & du scandale qu'elle peut causer à un petit nombre de personnes ; mais ce même mouvement de vanité, qui porte les personnes de grande qualité, qui sont l'exemple & la regle des autres, à paroitre devant le monde dans un état qui blesse la modestie, est une approbation publique du vice, une source de crimes, & une loi de peché, puisque l'exemple de ces personnes est une loi vivante qui a beaucoup plus de force

sur l'esprit du monde, que toutes les loix & toutes les ordonnances qui ne sont ecrites que dans les livres. Ainsi, quoiqu'elles ne pensent peut-être point à toutes ces funestes suites, & qu'elles ne soient possedées que d'une legere passion de paroître agréables à ceux qui les voient, elles seront bien étonnées lorsqu'elles se verront chargées au Jugement de Dieu des crimes d'une infinité de personnes qu'elles auront engagées ou autorisées par leur exemple dans ce déreglement : au lieu qu'elles étoient obligées de les en retirer par l'exemple de leur modestie. CHAP. III.

Rien n'est plus terrible que cette participation des crimes d'autrui, à laquelle on s'engage par l'omission de ces devoirs. En voici encore d'autres exemples. Les Seigneurs doivent la justice à ceux qui dépendent d'eux. Les officiers qu'ils leur donnent ne sont que pour tenir leur place, & pour faire au lieu d'eux, ce qu'ils devroient faire par eux-mêmes, s'il étoit possible. Ils sont donc obligés dans le choix qu'ils en font, de préferer ceux qui peuvent le mieux s'acquitter de cet emploi. Que si par quelque consideration humaine, par negligence ou par la vûe d'un bas interêt, ils en choisissent d'incapables ou de moins capables, toutes les fautes de ces officiers leur seront imputées : & ils se rendent coupables de toutes les injustices que ces officiers commettent, & de tous les desordres qui arrivent par leur injustice ou leur peu de suffisance. L'avarice ou l'ignorance d'un Juge ruinera une pauvre famille : &

CHAP. III.

la misere engagera cette famille ruinée en un grand nombre de crimes. Qui doute que tous ces crimes ne retombent sur ce Seigneur, s'il a préferé ce Juge à d'autres plus capables, ou par négligence, ou par un motif d'interêt humain ?

Les Ordonnances reçûes dans le royaume donnent de même pouvoir aux Seigneurs de remedier à quantité de desordres. Ils ont droit, par exemple, d'empêcher que l'on donne à jouer aux jeux de hazard, d'interdire les danses les jours de Fêtes, & de faire pratiquer plusieurs autres reglemens semblables, dont l'observation seroit capable de bannir une infinité de crimes. Ceux qui peuvent ou les introduire ou les maintenir, y sont donc indispensablement obligés ; & les Seigneurs le peuvent lorsqu'ils sont autorisés par les loix du royaume. Ainsi lorsqu'ils ne s'acquittent pas de cette obligation ; qu'ils ne veillent pas sur leurs officiers ; qu'ils ne les appuient pas ; qu'ils en choisissent de corrompus, d'incapables, de foibles qui n'ont ni zele ni vigueur, ils ont sujet de se croire coupables devant Dieu de tous les crimes ausquels ils ont dû remedier.

Mais cette multitude de pechés dont les Grans se trouvent accablés par la part qu'ils prennent à ceux des autres qu'ils negligent d'empêcher, est encore infiniment plus grande dans les choses Ecclesiastiques, dont les Princes & les Grans sont souvent chargés ; ou par la nomination de plusieurs Benefices Ecclesiastiques, & de plusieurs charges Pastorales, ou par les solli-

citations qu'ils font pour les faire donner à ceux qui leur appartiennent. Un mauvais Pasteur est coupable de tous les sacrileges que commettent les mauvais Prêtres qu'il employe ; de tous les scandales qu'ils causent ; & de tous les crimes des peuples qu'ils auroient pu empêcher. C'est-à-dire, qu'il se commet peu de crimes dans une ville qui ne soient imputés aux Pasteurs negligens & vicieux. Mais si les crimes des peuples sont imputés aux Pasteurs, qui doute que les crimes des peuples & des Pasteurs ne soient imputés à ceux qui les ont nommés, ou qui les ont fait nommer par leur sollicitation & par leur credit ? Il ne faut sur cela que consulter les lumieres les plus ordinaires du sens commun : car si le Gouverneur d'une place importante, à qui le Roi auroit donné le pouvoir de choisir tous les officiers inferieurs qui servent sous lui à la défense de cette place ; au lieu de confier ces emplois à des gens de cœur, & de ne considerer dans le choix qu'il en feroit, que le service du Roi, n'y consideroit au contraire que son propre interêt, & ne les donnoit qu'à des gens sans experience & sans courage, qui la laissassent prendre par les ennemis, n'est-il pas vrai que le Roi auroit droit de traiter ce Gouverneur de serviteur traître & infidelle ? Combien Dieu le fera-t-il donc avec plus de justice à l'égard de ceux qui ayant à remplir des charges Pastorales, c'est-à-dire, à donner des chefs aux Chrétiens pour les ga- CHAP. III.

CHAP. III.

rantir des attaques du démon, & pour les conduire au ciel, les confient à des perſonnes qui n'ont aucune experience dans cette guerre ſpirituelle qu'ils ſont obligés de faire à toutes les puiſſances des tenebres; qui ſont plutôt d'intelligence avec elles; & qui bien loin de conduire les peuples dans le chemin du ſalut, marchent eux-mêmes dans le chemin de la mort, & y attirent les autres par leur exemple?

Il ſeroit donc à deſirer, que tous les Grans qui ſont obligés de pourvoir à des charges Paſtorales, euſſent continuellement devant les yeux ce que ſaint Chryſoſtome dit en particulier à l'égard de ceux qui contribuent par des vûes humaines à établir des Evêques indignes: *S'il arrive*, dit-il, *pour ne parler que de ce que l'on voit tous les jours, que l'on éleve à l'Epiſcopat une perſonne qui en eſt indigne, ou par la conſideration de l'amitié que l'on a pour lui, ou par quelque autre raiſon; quel ſupplice ne s'attire-t-on point par ce mauvais choix? On n'eſt pas ſeulement la cauſe de la perte d'une infinité d'ames qui periſſent par la faute de cet homme indigne, mais on lui donne auſſi l'occaſion de tous les pechés qu'il commet dans l'adminiſtration de ſa charge. Ainſi celui qui eſt auteur de ſa promotion, ſe rend coupable de tous les pechés qui ſeront commis, & par ce mauvais Paſteur, & par les peuples qui lui ſont ſoumis. Que celui qui ſcandaliſe une ſeule ame ſe rend en cela ſi criminel, qu'il vaudroit mieux, ſelon l'Ecriture, qu'on lui attachât au cou une meule*

de moulin, & qu'on le jettât dans la mer ; à quoi doit s'attendre un homme qui ſcandaliſe tant d'ames? CHAP. III.

Il eſt vrai que le choix aux Benefices qui n'ont point charge d'ames, n'a pas de ſi grandes & de ſi funeſtes ſuites. Il ne faut pas s'imaginer neanmoins, qu'il ſoit permis d'en diſpoſer ſelon ſes inclinations, & par d'autres conſiderations que celles de ſervir Dieu. C'eſt toujours un bien conſacré à Dieu, & deſtiné pour l'entretien de ceux qui ſervent effectivement l'Egliſe, & qui menent une vie conforme à leur vocation ; & par conſequent, quand on les donne, ou que l'on les fait donner à des perſonnes dont la vie eſt toute ſeculiere, & qui ne les recherchent que pour les employer à leur luxe & à leurs divertiſſemens, & pour vivre d'une maniere éloignée de la modeſtie Eccleſiaſtique, tous les crimes qu'ils commettent dans la diſpenſation de ces biens, retombent ſur ceux qui les ont choiſis pour cette adminiſtration, ſans s'informer s'ils étoient diſpoſés à s'en acquitter, & s'ils en ſavoient même les obligations.

Si l'on joint à tous ces devoirs ceux qui naiſſent du pouvoir que les Grans ont de remedier à divers deſordres dans les grans emplois qu'ils ont. Si l'on y ajoûte ce qu'ils pourroient faire pour bannir par leur autorité, par leurs paroles, & par leur exemple le luxe, le blaſphême, les débauches, le jeu, le libertinage, & un grand nombre d'autres ſources de deſordres & de crimes, & que l'on regle tout cela par ces

CHAP. III.

deux principes : Que les Grans ſont obligés de faire tout ce qu'ils peuvent, & que l'omiſſion de ces devoirs les rend coupables de tous les crimes qu'ils n'auront pas empêchés, on ſe formera quelque idée des effroyables dangers de ce miniſtere.

Cependant tout cet amas de pechés dont ils ſe chargent ſans le ſavoir, ne ſe fait point ſentir pendant leur vie. Le bruit qui ſe fait autour d'eux les étourdit, & les objets exterieurs qui les jettent hors d'eux-mêmes les empêchent de les voir. Ce ſont comme des montagnes ſuſpendues au-deſſus de leurs têtes, que la miſericorde de Dieu ſoutient encore pour leur donner lieu de ſe reconnoître. Mais au moment de leur mort, toutes ces montagnes fondront tout-d'un-coup ſur eux, & tous les objets qui les occupent diſparoiſſant à leurs yeux, ils ne ſe verront plus environnés que d'un nombre infini de gens qui leur reprocheront, ou les injuſtices qu'ils auront ſouffertes, ou les crimes où ils auront été engagés par le mauvais uſage qu'ils auront fait de leur miniſtere.

Chapitre IV.

Que l'état des Grans est un obstacle à connoître leurs devoirs.

Ce qu'il y a de plus terrible dans la condition des Grans, est qu'en les obligeant à tous ces devoirs, elle leur sert d'obstacles à les reconnoître, & les empêche de s'en acquitter, lors même qu'ils les connoissent. Le fondement de leur état est qu'ils ne sont point à eux, mais aux peuples; que la grandeur & l'autorité ne leur est point donnée pour en jouir & pour s'y plaire, mais afin de s'en servir pour le bien de ceux qui leur sont soumis. Mais qu'il est difficile de faire entrer ces sentimens dans l'ame de ceux qui sont nés dans les richesses & dans les honneurs! L'inclination des hommes corrompus est de rapporter tout à eux, & de se rendre le centre de tout. C'est une tyrannie naturelle que le peché a gravée au plus profond de leur cœur. Mais les personnes de basse naissance ne peuvent pas facilement l'exercer, parce que les autres ne leur cedent pas. Ils sont continuellement avertis par la resistance que l'on fait à leurs desirs, que les autres hommes ne sont pas faits pour eux. Il en est tout au contraire des Grans, & principalement de ceux qui le sont par leur naissance. Cette grandeur fait que dès leur jeunesse ils sont accoutumés à voir que tout le monde leur cede & se rend à leurs incli-

CHAP. IV.

nations, & cela leur persuade insensiblement que tous ces gens qui leur témoignent tant de déference & tant de respects, ne sont nés que pour eux, & pour contribuer ou à leur divertissement, ou à leur grandeur. Ainsi ils croient n'avoir autre chose à faire qu'à en jouir & à travailler à l'augmenter, en faisant servir à cette fin toutes les personnes qui sont dans leur dépendance : & il ne leur vient presque jamais dans l'esprit que cette grandeur, & tous ces autres biens qu'ils possedent ne sont au contraire destinés par l'ordre de Dieu, que pour servir ceux qui leur sont assujettis.

Aussi l'on voit ordinairement, que les Grans qui ont les vices des Grans sont tellement occupés de leur grandeur, & que toutes leurs pensées se renferment tellement en eux-mêmes, qu'ils ne rendent presque jamais aucun service gratuit à personne. Ils sont avares de leur recommandation comme de leur bien, de peur que s'ils obtenoient quelques graces pour les autres, on ne leur en tînt compte sur celles qu'ils esperent pour eux-mêmes : ce qui fait que leurs plus intimes amis n'osent leur demander leur faveur dans les affaires, à moins qu'ils ne l'ayent achetée par des services réels, & que ce soit plutôt une récompense qu'une grace. Ainsi ils font veritablement trafic de leur credit & de leurs paroles. Et l'on peut dire, sans leur faire tort, qu'ils ne sont que des marchans d'une condition plus relevée.

La connoissance des autres verités qui leur sont necessaires pour s'acquiter de leur

devoir ne leur est pas moins difficile à acquerir. Ils les haissent toutes naturellement, parce qu'elles les incommodent dans leurs passions. Ce sont des liens qui les mettent à l'étroit, qui les troublent dans leurs plaisirs, & qui leur rendent leur grandeur presque inutile. Ainsi la corruption de leur cœur les éloigne de ces vérités, & cette corruption est favorisée par tous les objets qui les environnent. Chacun sait qu'ils n'aiment pas la verité qui les rabaisse, & qu'ils aiment le mensonge qui les flatte; & ainsi on s'efforce à l'envi de les tromper, parce qu'on s'aime plus qu'on ne les aime. CHAP. IV.

Il est vrai qu'il se mêle quelque chose de cette mauvaise complaisance dans la conduite que l'on tient à l'égard de tout le monde: mais on en a neanmoins infiniment davantage pour les Grans que pour les autres, car l'interêt augmente le desir de plaire, & la crainte de déplaire à proportion que ceux avec qui on traite sont plus capables ou de servir, ou de nuire, c'est-a-dire, qu'ils sont plus grans. Et par-là il est visible, que tout degré de grandeur est un obstacle à la verité, & que vouloir s'élever plus haut dans le monde, c'est vouloir que la verité ait plus de peine à se faire entendre à nous.

Mais ce n'est pas seulement la cupidité qui cache la verité aux Grans, la prudence même est obligée souvent de la couvrir, ou du moins de la temperer, afin de la proportionner à leur foiblesse. Car la complaisance continuelle de ceux qui les envi-

ronnement ayant produit dans leur esprit une délicatesse qui les rend incapables de souffrir la verité dans sa pureté & dans sa force, il faut par necessité ne leur en montrer qu'une partie, & leur faire plutôt entrevoir les choses que de les leur proposer expressément. On parle quelquefois sincerement & avec ouverture aux personnes du commun: mais qui l'oseroit faire à l'égard des Grans, & même qui le doit faire, a moins qu'ils ne témoignent eux-mêmes de le desirer? La verité cherche quelquefois les petits, & elle se presente à eux sans qu'ils la demandent; mais il faut que les Grans la cherchent avec grand soin, & qu'ils aillent au devant d'elle, s'ils la veulent trouver en ce monde.

Chapitre V.

Combien l'état des Grans leur rend la pratique de leurs devoirs difficile.

S'Il est si difficile aux Grans de connoître leurs devoirs, il ne l'est pas moins de s'en acquiter après les avoir connus. Car de quelle force n'ont-ils pas besoin pour surmonter toutes les passions injustes des hommes qui s'y opposent, & qui sont en cela favorisés par leurs propres passions? S'ils sont chargés, par exemple, de la distribution de quelques Benefices, & qu'ils veuillent suivre les loix de l'Eglise, quels obstacles n'y trouvent-ils point? Il faut rebuter ceux qui s'en croiroient obligés, & aller chercher des gens qui ne leur en auroient point d'obligation, parce qu'ils prendront ces dignités pour des charges dangereuses à leur con-

science. Il faut qu'ils cherchent, non ceux qui leur font la cour dans l'esperance de les obtenir ; mais ceux qu'ils ne connoissent pas, ou qui tâchent de se cacher pour éviter qu'on les choisisse. Les Grans auroient-ils jamais recherché la nomination d'aucun Benefice pour n'en user qu'à ces conditions ? & neanmoins ils n'en peuvent user legitimement qu'avec ces conditions. CHAP. V.

Ces difficultés qui naissent de leur condition, ne sont pas moins sensibles à l'égard des devoirs communs du Christianisme, ausquels ils ne sont pas moins obligés que les autres. Car il faut considerer que comme étant Grans ils ne laissent pas d'être hommes, les devoirs de leur condition ne les dispensent pas des devoirs & des suites de la condition commune des hommes. Ils sont hommes & pecheurs, c'est-à-dire, pleins de corruption, de miseres, de tenebres, & de plaies interieures. Ils doivent reconnoître ces plaies ; ils y doivent remedier. Ils sont orgueilleux ; ils ont besoin de s'humilier. Ils sont voluptueux, ils ont besoin de se mortifier. Ils sont attachés aux biens du monde, ils ont besoin de s'en détacher. Ils sont tout hors d'eux-mêmes & tout dissipés, ils ont besoin de se recueillir. Le moyen ordinaire de se guerir de ces maladies, est de se priver des choses qui les causent, & qui les nourrissent. Mais c'est ce que leur condition ne leur permet pas. Ils ne peuvent se separer ni de leurs richesses, ni de leurs honneurs, ni de leur pompe. Ils sont peu en état de

CHAP. V.

pratiquer la mortification & encore moins la retraite. Ils ont mille engagemens qui les attirent au-dehors. Cependant il faut guerir ou perir. Et ne pouvant guerir par la maniere ordinaire, il faut qu'ils guériſſent d'une maniere extraordinaire, & en quelque ſorte miraculeuſe dans l'ordre même de la grace. Il faut qu'ils ſoient humbles dans les honneurs, pauvres dans les richeſſes, penetrés de leur miſere dans leur bonheur apparent. Ainſi au-lieu que les autres ſoûtiennent par les exercices exterieurs la foibleſſe de leur eſprit & de leur vertu, il faut que les Grans au-contraire ſurmontent par la force de leur eſprit & de leurs vertus tous les empêchemens exterieurs.

Ils ne ſauroient être dans la veritable diſpoſition que Dieu leur demande, & que la raiſon exige d'eux, s'ils ne ſe conſiderent dans trois ordres differens, dans l'ordre exterieur, dans l'ordre naturel, & dans l'ordre interieur qui dépend de la vertu. Selon l'ordre exterieur, ils ſont plus que les autres: ſelon l'ordre naturel, ils ſont entierement égaux aux autres: & ſelon l'ordre interieur, ils ſont obligés par humilité de ſe mettre au-deſſous des autres. Les ſentimens qui naiſſent de ces trois ordres doivent ſubſiſter enſemble; & ils ſont obligés pour conſerver l'ordre exterieur, de ſe tenir dans le rang qui leur appartient ſelon le monde, ils ne doivent pas laiſſer pour cela de ſe tenir dans une égalité parfaite avec le reſte des hommes, qui les rende doux, compatiſſans & charitables envers tous; & ils ne

CHAP. V.

ſont pas de même diſpenſés de reconnoître que peut être leurs pechés & leurs défauts les font regarder de Dieu & des Anges comme les derniers des hommes. On ne ſauroit nier qu'ils ne ſoient obligés d'être dans ces diſpoſitions ; mais qu'il eſt difficile de les allier enſemble ! L'eſprit de l'homme eſt ſi étroit, qu'il ne faut preſque rien pour le remplir. Ainſi il arrive d'ordinaire que la qualité de Grand leur fait preſque oublier qu'ils ſont hommes, & encore plus qu'ils ſont pecheurs. Ils ne ſe regardent preſque jamais que par l'ordre exterieur, par leurs richeſſes, par leur nobleſſe, par leurs charges, & ils ne regardent de même les autres hommes que par ce qui les rabaiſſe au-deſſous d'eux. C'eſt une illuſion qui nait comme naturellement de cet état, & qui ne ſe peut diſſiper que par une grace extraordinaire qui les faſſe rentrer en eux-mêmes, en même-tems qu'ils ſont attirés au-dehors avec tant de violence.

Quel moyen d'être environné de biens & d'honneurs, & de ne s'en rien attribuer ; de les regarder toujours comme n'étant point à ſoi, & comme ſervant ſeulement à ſon miniſtere ? Si les Grans n'avoient point de paſſion pour toutes ces choſes, l'uſage legitime leur en ſeroit plus facile ; mais ils en ſont pleins, & ils les ont même plus violentes que les autres. Ils ſont remplis de concupiſcence pour les richeſſes, pour l'éclat, pour les plaiſirs ; & ces richeſſes, cet éclat, ces plaiſirs ſe preſentent inceſſamment à eux. Ils ne peuvent pas s'en priver

CHAP. V.

absolument comme les autres, cependant il leur est aussi défendu qu'aux autres de s'y arrêter, d'en jouir, & de s'y plaire. Qui est-ce, dit l'Ecriture, qui peut toucher de la poix sans se souiller? *Qui tetigerit picem inquinabitur ab ea.* Qui peut boire de ce vin delicieux sans s'enivrer? La raison ne nous fait point d'autre réponse, sinon que cela paroît impossible; & il faut avoir recours à la foi pour ne pas desesperer absolument.

Que si ces difficultés sont très-grandes pour ceux mêmes à qui l'âge & l'experience ont pu faire sentir le neant & la vanité du monde, & tout ce qui y flatte l'esprit & les sens, & qui ayant éprouvé les amertumes qui sont mêlées avec les douceurs qu'il nous presente, ont pu en concevoir quelque sorte de dégoût: que sera-ce pour ceux qui commencent de les goûter; qui n'ont encore aucune experience des miseres attachées à tous les plaisirs; qui ont peu de connoissance des devoirs du Christianisme, & peu de vûe de leurs dangers, qui ont le cœur ouvert à tous les objets des sens qui sont propres a attirer l'estime des hommes, & qui la desirent avec passion; qui plaisent au monde, & a qui le monde plaît: qui sont entrainés vers le vice par mille tentations exterieures & interieures; & qui ont a combattre en mêmetems les plus violens efforts de leur propre corruption, les charmes les plus attirans du monde, & les plus dangereux artifices des demons?

Entre tous les dangers où l'on est dans

le monde de perdre la vie du corps, il y en a peu qui puiſſent même ſervir d'image du danger de perdre ſon ame, que court un jeune Prince agreable de corps & d'eſprit, qui entre à la Cour avec peu de lumiere chrétienne, & beaucoup d'inclination pour les plaiſirs. Celui où s'expoſeroit un homme qui entreprendroit le voyage des Indes ſur un batteau de pêcheur ſans gouvernail & ſans pilote : celui que l'on court en entrant & en ſejournant dans une ville & dans une maiſon peſtiferée parmi des cadavres empeſtés : celui où eſt un Soldat en eſſuyant la décharge de toute l'armée, n'eſt rien en comparaiſon du danger de ce Prince qui eſt en butte à tous les traits du monde & des demons, qui cherche la mort, & que la mort cherche. Il n'y a que Dieu qui par une protection toute miraculeuſe puiſſe l'en garantir en détournant tous ces traits, & en empêchant qu'il ne s'en perce lui-même le cœur. CHAP. V.

On peut conclure de tout cela, que comme la vie des Monaſteres eſt une vie formée par des Saints pour aller plus facilement au ciel, la vie que les Grans menent d'ordinaire à la Cour, eſt une vie formée pour aller très-facilement en enfer. Et il n'y a qu'à étendre la comparaiſon pour reconnoître qu'elle eſt parfaitement juſte. Les facilités de ſe ſauver que les Saints ont procurées à ceux qui vivent dans les Monaſteres bien reglés, conſiſtent en ce qu'ils ont fermé autant qu'ils ont pu, toutes les portes au diable, & ouvert toutes les portes de la grace. Ils ont banni les

CHAP. V.

plaisirs par les austerités, l'avarice par la pauvreté, l'oisiveté par le travail, l'orgueil par l'obéissance & l'humilité. Ils ont appliqué les hommes à la lecture, à la priere, au silence, afin de donner entrée à la verité & à la grace. Ils ont tâché que toutes choses portassent à Dieu & détruisissent l'esprit du monde.

La vie de la Cour est dressée sur le même modelle, mais dans une fin toute contraire. Elle est toute composée de ce qui donne entrée au peché, comme l'oisiveté, le divertissement, la conversation des hommes avec les femmes, les mauvais discours, les maximes de libertinage, d'interêt, d'ambition, de colere, de vengeance, & tout ce qui excite les passions. On a tâché d'en bannir tout ce qui porte à Dieu, & à rentrer en soi-même, comme la retraite, la lecture, la priere, les bons exemples, l'occupation legitime & utile.

Que faut-il donc que les Grans fassent pour se garantir de ce danger? Prendront-ils part à cette vie? Mais s'ils s'y abandonnent, les voila perdus par cette vie même; car on ne doit pas prétendre de se sauver dans une vie toute d'oisiveté, de divertissement, de jeu, de passion. Tâcheront-ils d'y apporter quelque temperament, de donner quelque chose au monde sans s'y laisser tout-à-fait aller? Mais le monde souffrira-t-il ce partage, & ne les traitera-t-il point de ridicules? Il faudra donc le choquer en mille occasions: ce qui demande une extrême force. Mais quelque grandes que soient ces difficultés, il faut que les

Grans

Grans se resolvent de les surmonter en demeurant dans le monde, puisqu'il n'y a point de necessité qui ne doive ceder au danger de se perdre pour l'éternité, comme dit Tertullien : *Quæcumque necessitas minor est periculo tanto comparata.*

CHAPITRE VI.

Etat de Grandeur contraire à l'instinct du Christianisme.

TOut cela fait voir que l'état des Grans est un état violent pour des Chrétiens, & qu'il est contraire au premier instinct que l'Esprit de Dieu inspire aux ames qu'il touche. Car cet instinct est un instinct de crainte qui tend à s'éloigner des tentations. C'est un instinct de haine & d'aversion pour les objets de la concupiscence. C'est un instinct qui porte à l'imitation de la vie de Jesus-Christ sur la terre, qui a été toute contraire dans l'exterieur à celle des Grans. Et comme cet instinct demeure dans les Grans lorsqu'ils sont veritablement Chrétiens, il faut par necessité qu'ils produisent en eux un combat & une opposition interieure contre les servitudes auxquelles leur condition les engage, qui les fasse crier avec Job : *Quare misero data est lux, & vita his qui in amaritudine animæ sunt ?* Pourquoi faut-il, Seigneur, qu'une ame qui devoit être toute penetrée du sentiment de sa bassesse & de sa misere, se trouve dans l'éclat & dans les honneurs, & qu'elle soit environnée d'une Job. 3. 20.

CHAP. VI.

troupe de gens qui lui veulent persuader qu'elle est heureuse ? Pourquoi faut-il qu'elle commande aux autres, elle qui devroit être assujettie à toutes les creatures ? Pourquoi faut-il qu'elle jouisse des biens du monde, elle qui devroit être toute plongée dans l'amertume de la penitence ?

Il est si vrai que l'état de grandeur est contraire par lui-même à cet instinct que l'Esprit de Dieu forme dans le cœur de tous les veritables Chrétiens, qu'il n'y a presque point de vertu chrétienne à laquelle il n'ait quelque opposition, & dont il ne nous éloigne par lui-même.

Il est contraire à l'esprit de foi, puisque la foi nous separe des choses presentes & visibles pour nous attacher aux choses invisibles & éternelles : & la grandeur au contraire nous attache aux choses visibles & temporelles, en les approchant de nous, & en les forçant de les voir & de les sentir en ce qu'elles ont de plus éclatant & de plus délicieux.

Il est contraire à l'esperance chrétienne, parceque cette vertu nous fait mettre notre confiance & notre appui en Dieu seul, au lieu que la grandeur porte d'elle-même à mettre son appui & sa confiance dans les richesses, selon ce que dit le Sage : *La forteresse du riche*, c'est-à-dire, son soutien & l'objet de son esperance, *consiste dans ses richesses*, SUBSTANTIA *divitis urbs fortitudinis ejus.* Ce qui fait aussi que saint Paul recommande particulierement aux riches du monde, de ne mettre pas leur esperance dans des richesses incertaines : *Neque sperare in*

PROV. 10. 15.

1. TIM. 6. 17.

incerto divitiarum, parcequ'il savoit que c'étoit-là la pente, où le poids même des richesses les portoit. CHAP. VI.

Il est contraire à l'esprit de charité, parceque la charité ne se regarde point elle-même, & qu'elle se rapporte toute aux autres : au-lieu que l'instinct de la grandeur est de ne regarder que soi, & de rapporter toutes choses à soi.

Enfin il est contraire à l'esprit de recueillement, par la dissipation continuelle où il engage ; à l'esprit de penitence, par les plaisirs qu'il fournit ; à l'esprit de pauvreté, par l'abondance des biens du monde qui l'accompagnent ; & à l'esprit d'humilité, par les objets d'ambition & d'orgueil qu'il presente sans cesse à l'esprit.

Que si l'état de Grans est tel que nous l'avons representé, il est clair qu'il peut bien être souffert lorsque Dieu nous l'impose, qu'il peut être accepté par soumission à sa volonté ; mais qu'il ne peut être recherché volontairement sans présomtion & sans imprudence. Il faut que ce soit la vûe de l'ordre de Dieu & de sa volonté qui nous y console, comme c'est sa grace qui nous y doit soûtenir. C'est pourquoi l'Ecriture en nous marquant à quoi nous nous devons porter de nous-mêmes, nous avertit qu'il ne faut pas demander à Dieu les grandes charges, ni les grans emplois : *Noli quærere à Domino ducatum, neque à Rege cathedram honoris.* Elle nous avertit de n'exposer pas nos fautes aux yeux du peuple, en nous chargeant de le gouverner: *Eccli. 7. 4.*

Eccli. 7. 7. *Noli peccare in multitudine civitatis, nec te immiscas in populum.*

Chapitre VII.

Que les Grans ont besoin de la plupart des vertus dans un degré heroïque.

QUelque grans que soient ces dangers qui sont attachés à la grandeur, ceux qui s'en trouvent chargés par l'ordre de Dieu, ne doivent pas pour cela perdre courage. Dieu peut aussi facilement leur faire surmonter les plus grandes difficultés que les moindres. Il sauve, comme dit l'Ecriture, aussi-bien avec peu de forces, qu'avec des troupes innombrables; & dans le tresor infini de ses graces, il en a de proportionnées à tous nos besoins. Mais pour obtenir même ces graces proportionnées, il faut que les Grans connoissent la grandeur de leurs besoins, & qu'ils sachent que les graces communes n'y suffisent pas.

1. Reg. 14. 6.

La foi commune, par exemple, qui suffit pour détacher un homme de mediocre condition des petits biens qu'il possede, ne suffit pas pour separer les Grans de l'impression de tant de grans objets qu'ils ont continuellement devant les yeux. Il leur faut une foi très-vive, très-agissante, très-éclairée, qui efface tout ce faux éclat des biens temporels, & qui leur en découvre le néant & la vanité. Et ils ont besoin de même d'une esperance très-ferme & très-

solide, puisqu'il faut faut qu'elle ne soit point ébranlée par les grandes secousses auxquelles ils sont exposés, & qu'elle resiste à tous les vents, & à toutes les tempêtes du monde. CHAP. VII.

Ils ont besoin d'une charité, & d'une force très-extraordinaire, & qui approche en quelque sorte de celle des Martyrs, puisqu'elle les doit rendre toujours prêts à perdre toutes choses pour l'interêt de la justice & du prochain. Ceux que Dieu tient dans l'obscurité ne sont pas exposés à ces grandes épreuves de tout perdre, ou de perdre Dieu; mais les Grans y sont continuellement exposés, & ils y doivent être toujours préparés. Il faut que leur fortune & leur grandeur ne tienne à rien, & qu'elle soit continuellement dans leurs mains, en attendant que Dieu leur presente quelque occasion de la perdre pour son service.

Il est vrai que les Grans qui se tiendroient simplement dans leurs terres & dans leurs maisons sans aspirer aux charges & aux emplois, pourroient éviter une partie de ces inconvéniens : & cela fait voir que l'état que leurs ennemis tâchent de leur procurer, est leur plus heureux état, & que les caresses & les faveurs du monde sont au-contraire les plus grans malheurs qui leur puissent arriver.

Si les devoirs ausquels ils sont obligés étoient toujours clairs, il seroit bien plus facile de les acomplir en prenant resolution de se perdre dans le monde une fois pour toutes, ce qui n'est pas si grande

CHAP. VII.

choſe. Mais la difficulté conſiſte en ce qu'ils ſont ſouvent fort obſcurs. S'il faut perdre ſa fortune & ſa grandeur pour l'interêt de Dieu, il ne la faut pas prodiguer temerairement ſur un caprice, lorſque Dieu ne le demande pas. Il y a beaucoup de choſes qu'il faut tolerer pour ſe reſerver aux grandes occaſions. La condeſcendance chrétienne n'eſt pas moins une vertu que le zele & la fermeté. Et s'il faut éviter la lâcheté qui fait trahir la juſtice, il ne faut pas moins s'éloigner d'une certaine generoſité humaine qui ſe précipite ſans utilité dans le danger. Rien n'eſt plus difficile que de faire ce diſcernement : car ſous prétexte de condeſcendance on ſouffre toujours l'oppreſſion de la juſtice ; & ſi on ne veut rien ſouffrir, on ſe rend en moins de rien inutile. Il faut donc ſouffrir quelque choſe, & ne pas tout ſouffrir. Mais qui trouvera les juſtes bornes, & le temperament raiſonnable que l'on doit garder en cela ? On ne le peut ſans une très-grande lumiere ; & cette lumiere ne s'obtient que par de grandes prieres, non plus que la force neceſſaire pour ſuivre & pour executer ce qu'elle dicte. De ſorte que l'on peut dire des Grans en quelque ſorte ce que ſaint Gregoire diſoit des Paſteurs : Qu'il faut qu'ils ſoient les plus éminens dans l'action, & les plus élevés dans la contemplation.

Paſtor. part. 2. c. 5. & lib. 1. epiſt. 25.

Enfin, la patience neceſſaire aux Grans pour ſouffrir les accidens auſquels leur condition les expoſe, eſt encore beaucoup au-deſſus de celle qui ſuffit au commun du monde, & l'on peut dire qu'il faut qu'ils y

succombent, s'ils ne sont plus patiens que les autres hommes. Leur ame est devenue par l'accoutumance, plus délicate & plus sensible que celle des autres : & cependant ils sont beaucoup plus en butte aux grandes disgraces : on les trouve par tout, & on leur peut nuire en mille manieres. Il n'arrive que trop souvent que ceux qui ont plus de credit se plaisent à rabaisser ceux que leur naissance & leur merite devroient élever au-dessus d'eux. Il n'y a rien sans doute de plus dur & de plus sensible que ce traitement ; ni qui porte davantage à l'impatience & à la colere. Cependant tous les remedes qu'on y pourroit apporter par la force sont funestes, injustes & criminels. Il n'y en a point d'autre que la souffrance : & si cette souffrance est chrétienne & humble, elle ne peut être l'effet que d'une très-grande patience & d'une extrême sagesse. CHAP. VII.

CHAPITRE VIII.

Que tout ce qui montre combien il est difficile aux Grans de vivre chrétiennement, fait voir l'éminence de la vertu de ceux qui satisfont aux devoirs du Christianisme malgré toutes ces difficultés.

MAis si pour satisfaire aux devoirs de la grandeur, & pour vaincre les obstacles qu'elle y apporte, on a besoin de tant de graces, & d'un si haut degré de vertu, la raison nous oblige de conclure que les

CHAP. VII.

Grans qui y satisfont en effet, & qui surmontent tous les obstacles de leur condition, possedent ce degré de vertu si éminent. Et c'est ce qui a porté les Saints à relever par des éloges extraordinaires les personnes de grande qualité qui ont honoré l'Eglise par leur pieté. Ils savoient assez que dans cette ligne infinie de cette durée, qui s'étend du premier moment de notre être jusques à l'éternité, la distinction des conditions n'a lieu que dans un atome imperceptible qui est l'espace de notre vie, & que dans tout le reste de ces tems infinis qui la doivent suivre, il n'y aura plus d'autre difference entre les hommes, que celle qui vient de la difference de leurs merites. Mais ils mesuroient la vertu des Grans par la grandeur des empêchemens que la grace leur avoit fait vaincre. C'est pour cette raison que saint Paulin fut comblé de louanges durant sa vie, & après sa mort par les plus grans Saints de son tems, & qu'il s'est plu lui-même à relever la vertu de l'illustre Melanie dont il décrit le voyage en Italie dans une de ses lettres d'une maniere si édifiante. Quels éloges n'a-t-on point donné de même à l'Empereur Theodose, pour avoir fait ce que cent mille penitens ont fait aussi-bien que lui; parcequ'on supposoit qu'un Empereur avoit besoin d'une plus grande vertu que les autres pour embrasser la penitence comme les autres!

Ce n'est donc point par une complaisance humaine, mais par une lumiere spirituelle que les Saints ont témoigné une estime particuliere pour la vertu des Grans.

Ils les ont regardés avec raiſon comme des trophées de la grace de Jeſus-Chriſt, & comme étant plus capables que perſonne d'en faire connoître la force. En effet qu'y a-t-il de plus admirable que de voir que Dieu grave par ſon eſprit l'humilité dans des cœurs que toutes choſes portoient à l'orgueil ; qu'il leur faſſe entendre ſa voix malgré le bruit & le tumulte dans lequel ils vivent ; & qu'il les préſerve de la corruption du monde, pendant qu'ils reſpirent un air ſi contagieux ? Quelle chaleur interieure ne doivent-ils pas avoir, puiſqu'elle eſt capable de reſiſter au froid mortel que la vie qu'ils menent dans le monde produiroit dans tous les autres ? Il y a ſi loin de la vie de la Cour à la vie chrétienne, qu'on doit juger que ceux qui ont fait ce voyage ont beaucoup de force. Que s'ils paroiſſent quelquefois plus las que ceux qui vivent dans la retraite, ce n'eſt pas qu'ils ayent moins de vigueur ; mais c'eſt qu'ils ont fait plus de chemin. Ainſi ceux qui n'ont preſque rien quitté pour Dieu, & qui ne perdent rien en le ſervant, ont raiſon de s'humilier par l'exemple des Grans, & de ſe confondre dans leur lâcheté, en conſiderant les violences que les Grans ſont obligés de ſe faire pour ſurmonter les empêchemens dont ils ſont environnés. CHAP. VIII.

C'eſt auſſi dans cette vûe que l'Egliſe prend plaiſir de propoſer au commun du monde la vertu des Grans, comme étant plus capable de faire impreſſion ſur leur eſprit que celle des autres. Car il eſt certain que rien n'eſt plus propre pour confondre orgueil, la délicateſſe & l'impatience des

CHAP. VIII.

petits que l'humilité, la mortification & la penitence des Grans. Leur exemple a une efficace toute particuliere, & leur grandeur n'a pas moins de force pour inſpirer la vertu, qu'elle en a pour autoriſer le vice. On eſt diſpoſé à la regarder avec admiration, & l'on ſe porte facilement à imiter ce que l'on admire : c'eſtpourquoi il eſt juſte que l'Egliſe ſe ſerve d'eux pour le bien, comme le demon ſe ſervoit d'eux pour le mal, & qu'elle en faſſe des inſtrumens de ſalut, comme il en faiſoit des inſtrumens de dannation.

Non-ſeulement on doit avoir beaucoup d'eſtime pour leur vertu ; mais il eſt juſte d'avoir pour eux une reconnoiſſance particuliere, & durant leur vie & après leur mort. Et l'on peut dire qu'il n'y a point de perſonnes a qui les prieres de l'Egliſe ſoient plus dûes & puiſſent être plus utiles. Car ſi, ſelon la doctrine de ſaint Auguſtin, tout ce que les vivans font pour les morts ne leur ſert qu'à proportion qu'ils ont merité par leurs actions, que ce qu'on feroit pour eux leur ſervit après leur mort ; les Grans qui ont protegé l'Egliſe durant leur vie, meritent que l'Egliſe prie pour eux avec d'autant plus de zele, qu'elle a plus de ſujet d'eſperer d'obtenir de la miſericorde de Dieu l'effet de ſes prieres.

De cur. pro mort. c. 1. n. 2.

DISCOURS DE FEU M. PASCAL SUR LA CONDITION DES GRANS.

UNE des choſes ſur laquelle feu M. Paſcal avoit plus de vûes, étoit l'inſtruction d'un Prince que l'on tâcheroit d'élever de la maniere la plus proportionnée à l'état où Dieu l'appelle ; & la plus propre pour le rendre capable d'en remplir tous les devoirs, & d'en éviter tous les dangers. On lui a ſouvent oui dire, qu'il n'y avoit rien à quoi il deſirât plus de contribuer, pourvu qu'il y fût bien engagé ; & qu'il ſacrifieroit volontiers ſa vie pour une choſe ſi importante. Et comme il avoit accoutumé d'écrire les penſées qui lui venoient ſur les ſujets dont il avoit l'eſprit occupé, ceux qui l'ont connu ſe ſont étonnés de n'avoir rien trouvé dans celles qui ſont reſtées de lui, qui regardât expreſſément cette matiere, quoique l'on puiſſe dire en un ſens qu'elles la regardent toutes, n'y ayant gueres de livres qui puiſſent ſervir à former

l'esprit d'un Prince que le recueil que l'on en a fait.

Il faut donc, ou que ce qu'il a écrit de cette matiere ait été perdu, ou qu'ayant ces pensées extrêmement presentes, il ait negligé de les écrire. Et comme par l'une & l'autre cause le public s'en trouve également privé, il est venu dans l'esprit d'une personne qui a assisté à trois discours assez courts, qu'il fit en divers tems à un enfant de grande qualité, & dont l'esprit qui étoit extrêmement avancé étoit déja capable des verités les plus fortes, d'écrire neuf ou dix ans après ce qu'il en a retenu. Or quoiqu'après un si long-tems il ne puisse pas dire que ce soient les propres paroles dont M. Paschal se servit alors, neanmoins tout ce qu'il disoit faisoit une impression si vive sur l'esprit, qu'il n'étoit pas possible de l'oublier. Et ainsi il peut assurer que ce sont au moins ses pensées & ses sentimens.

Ces trois petits discours avoient pour but de remedier a trois défauts ausquels la grandeur porte d'elle-même ceux qui y sont nés. Le premier, de se méconnoître eux-mêmes, en s'imaginant que tous ces biens, dont ils jouissent leur sont dûs, & font comme partie de leur être; ce qui fait qu'ils ne se considerent jamais dans l'égalité naturelle qu'ils ont avec tous les autres hommes.

Le second est, qu'ils se rempliſſent tellement de ces avantages exterieurs dont ils se trouvent maîtres, qu'ils n'ont aucun égard à toutes les qualités plus réelles & plus estimables; qu'ils ne tachent point de les acquerir, & qu'ils s'imaginent que la seule qualité

qualité de Grand merite toute sorte de respect, & n'a pas besoin d'être soutenue par celles de l'esprit & de la vertu.

Le troisiéme est, que la condition des Grans étant jointe à la licence & au pouvoir de satisfaire ses inclinations, elle en engage plusieurs a des emportemens déraisonnables, & à des déreglemens bas. De sorte qu'au-lieu de mettre leur grandeur à servir les hommes, ils la font consister à les traiter avec insolence, & à s'abandonner à toute sorte d'excès.

Ce sont ces trois défauts que M.. Pascal avoit en vûe, lorsqu'il fit en diverses rencontres les trois discours que nous rapporterons ici.

I. Discours.

Pour entrer dans la veritable connoissance de votre condition, considerez-la dans cette image.

Un homme fut jetté par la tempête dans une isle inconnue, dont les habitans étoient en peine de trouver leur Roi qui s'étoit perdu : & comme il avoit par hazard beaucoup de ressemblance de corps & de visage avec ce Roi, il fut pris pour lui, & reconnu en cette qualité par tout ce peuple. D'abord il ne savoit quel parti prendre ; mais il se resolut enfin de se prêter à sa bonne fortune. Il reçut donc tous les respects qu'on lui voulut rendre, & il se laissa traiter de Roi.

Mais comme il ne pouvoit oublier sa condition naturelle, il pensoit en meme-tems qu'il recevoit ces respects, qu'il n'étoit pas ce Roi que ce peuple cherchoit, & que ce

royaume ne lui appartenoit pas. Ainsi il avoit une double pensée, l'une par laquelle il agissoit en Roi, l'autre par laquelle il reconnoissoit son état veritable, & que ce n'étoit que le hazard qui l'avoit mis en la place où il étoit; il cachoit cette derniere pensée, & il découvroit l'autre. C'étoit par la premiere qu'il traitoit avec le peuple; & par la derniere qu'il traitoit avec soi-même.

V. le 6. vol. Pensée 192. Ne vous imaginez pas que ce soit par un moindre hazard que vous possedez les richesses dont vous vous trouvez maître, que celui par lequel cet homme se trouvoit Roi. Vous n'y avez aucun droit de vous-même & par votre nature non plus que lui: & non seulement vous ne vous trouvez fils d'un Duc, mais vous ne vous trouvez au monde que par une infinité de hazards. Votre naissance dépend d'un mariage, ou plutôt de tous les mariages de ceux dont vous descendez. Mais d'où dépendent ces mariages? d'une visite faite par rencontre, d'un discours en l'air, de mille occasions imprévues.

Vous tenez, dites-vous, vos richesses de vos ancêtres; mais n'est-ce pas par mille hazards que vos ancetres les ont acquises & qu'ils vous les ont conservées? mille autres aussi habiles qu'eux, ou n'en ont pu acquerir, ou les ont perdues après les avoir acquises. Vous imaginez-vous aussi que ce soit par quelque voie naturelle que ces biens ont passé de vos ancetres a vous? Cela n'est pas veritable. Cet ordre n'est fondé que sur la seule volonté de, legislateurs qui ont pu avoir de bonnes raisons pour

l'établir ; mais dont aucune certainement n'eſt priſe d'un droit naturel que vous ayez ſur ces choſes. S'il leur avoit plu d'ordonner que ces biens après avoir été poſſedés par les peres durant leur vie, retourneroient a la republique après leur mort, vous n'auriez aucun ſujet de vous en plaindre.

Ainſi tout le titre par lequel vous poſſedez votre bien, n'eſt pas un titre fondé ſur la nature, mais ſur un établiſſement humain. Un autre tour d'imagination dans ceux qui ont fait les loix, vous auroit rendu pauvre ; & ce n'eſt que cette rencontre du hazard qui vous a fait naître avec la fantaiſie des loix qui s'eſt trouvée favorable à votre égard, qui vous met en poſſeſſion de tous ces biens.

Je ne veux pas dire qu'ils ne vous appartiennent pas legitimement, & qu'il ſoit permis à un autre de vous les ravir ; car Dieu, qui en eſt le maître, a permis aux Societés de faire des loix pour les partager : & quand ces loix ſont une fois établies, il eſt injuſte de les violer. C'eſt ce qui vous diſtingue un peu de cet homme, dont nous avons parlé, qui ne poſſederoit ſon royaume que par l'erreur du peuple ; parce que Dieu n'autoriſeroit pas cette poſſeſſion, & l'obligeroit à y renoncer, au lieu qu'il autoriſe la vôtre ; mais ce qui vous eſt entierement commun avec lui, c'eſt que ce droit que vous y avez n'eſt point fondé, non plus que le ſien, ſur quelque qualité & ſur quelque merite qui ſoit en vous, & qui vous en rende digne. Votre ame & votre corps ſont d'eux-mêmes indifferens à l'état de bate-

lier, ou à celui de Duc ; & il n'y a nul lien naturel qui les attache à une condition plutôt qu'à une autre.

Que s'ensuit-il de-là ? Que vous devez avoir, comme cet homme dont nous avons parlé, une double pensée, & que si vous agissez extérieurement avec les hommes selon votre rang ; vous devez reconnoître par une pensée plus cachée, mais plus veritable que vous n'avez rien naturellement au dessus d'eux. Si la pensée publique vous éleve au-dessus du commun des hommes, que l'autre vous abaisse & vous tienne dans une parfaite égalité avec tous les hommes, car c'est votre état naturel.

Le peuple qui vous admire ne connoît pas peut-être ce secret. Il croit que la noblesse est une grandeur réelle, & il considere presque les Grans comme étant d'une autre nature que les autres. Ne leur découvrez pas cette erreur, si vous voulez, mais n'abusez pas de cette élevation avec insolence, & sur-tout ne vous méconnoissez pas vous-même en croyant que votre être a quelque chose de plus élevé que celui des autres.

Que diriez-vous de cet homme qui auroit été fait Roi par l'erreur du peuple, s'il venoit à oublier tellement sa condition naturelle, qu'il s'imaginât que ce royaume lui étoit dû, qu'il le meritoit, & qu'il lui appartenoit de droit ? Vous admireriez sa sotise & sa folie. Mais y en a-t-il moins dans les personnes de qualité, qui vivent dans un si étrange oubli de leur état naturel ?

Que cet avis est important ! Car tous les

emportemens, toute la violence, & toute la fierté des Grans ne vient que de ce qu'ils ne connoiſſent point ce qu'ils ſont, étant difficile que ceux qui ſe regarderoient interieurement comme égaux à tous les hommes, & qui ſeroient bien perſuadés qu'ils n'ont rien en eux qui merite ces petits avantages que Dieu leur a donnés au-deſſus des autres, les traitaſſent avec inſolence. Il faut s'oublier ſoi-même pour cela, & croire qu'on a quelque excellence réelle au-deſſus d'eux; en quoi conſiſte cette illuſion, que je tâche de vous découvrir.

II. Discours.

Il eſt bon, M. que vous ſachiez ce que l'on vous doit, afin que vous ne prétendiez pas exiger des hommes ce qui ne vous ſeroit pas du, car c'eſt une injuſtice viſible: & cependant elle eſt fort commune à ceux de votre condition, parce qu'ils en ignorent la nature.

Il y a dans le monde deux ſortes de grandeurs; car il y a des grandeurs d'établiſſement & des grandeurs naturelles. Les grandeurs d'établiſſement dépendent de la volonté des hommes, qui ont cru, avec raiſon, devoir honorer certains états & y attacher certains reſpects. Les dignités & la nobleſſe ſont de ce genre. En un pays on honore les nobles, en l'autre les roturiers: en celui-ci les aînés, en cet autre les cadets. Pourquoi cela? Parce qu'il a plu aux hommes. La choſe étoit indifferente avant l'établiſſement: après l'établiſſement, elle devient juſte, parce qu'il eſt injuſte de le troubler.

Les grandeurs naturelles sont celles qui sont independantes de la fantaisie des hommes, parce qu'elles consistent dans les qualités réelles & effectives de l'ame ou du corps, qui rendent l'une ou l'autre plus estimable, comme les sciences, la lumiere, l'esprit, la vertu, la santé, la force.

Nous devons quelque chose à l'une & à l'autre de ces grandeurs ; mais comme elles sont d'une nature differente, nous leur devons aussi differens respects. Aux grandeurs d'établissement, nous leur devons des respects d'établissement, c'est-à-dire, certaines ceremonies exterieures qui doivent être neanmoins accompagnées, comme nous l'avons montré, d'une reconnoissance interieure de la justice de cet ordre, mais qui ne nous font pas concevoir quelque qualité réelle en ceux que nous honorons de cette sorte. Il faut parler aux Rois à genoux : il faut se tenir debout dans la chambre des Princes. C'est une sotise & une bassesse d'esprit que de leur refuser ces devoirs.

Mais pour les respects naturels, qui consistent dans l'estime, nous ne les devons qu'aux grandeurs naturelles, & nous devons au contraire le mépris & l'aversion aux qualités contraires à ces grandeurs naturelles. Il n'est pas necessaire, parce que vous êtes Duc, que je vous estime ; mais il est necessaire que je vous salue. Si vous êtes Duc & honnête homme, je rendrai ce que je dois à l'une & à l'autre de ces qualités. Je ne vous refuserai point les ceremonies que je dois à votre qualité de Duc, ni l'estime

que merite celle d'honnête homme. Mais ſi vous étiez Duc ſans être honnête homme, je vous ferois encore juſtice, car en vous rendant les devoirs exterieurs que l'ordre des hommes a attachés à votre qualité, je ne manquerois pas d'avoir pour vous le mépris interieur que meriteroit la baſſeſſe de votre eſprit.

Voilà en quoi conſiſte la juſtice de ces devoirs. Et l'injuſtice conſiſte a attacher les reſpects naturels aux grandeurs d'établiſſement, ou à exiger les rapports d'établiſſement pour les grandeurs naturelles. Monſieur N. eſt un plus grand Geometre que moi: En cette qualité il veut paſſer devant moi; je lui dirai qu'il n'y entend rien. La Geometrie eſt une grandeur naturelle, elle demande une préference d'eſtime; mais les hommes n'y ont attaché aucune préference exterieure. Je paſſerai donc devant lui, & l'eſtimerai plus que moi en qualité de Geometre. De même ſi étant Duc & Pair, vous ne vous contentiez pas que je me tinſſe découvert devant vous, & que vous vouluſſiez encore que je vous eſtimaſſe; je vous prierois de me montrer les qualités qui meritent mon eſtime. Si vous le faiſiez, elle vous eſt acquiſe, & je ne vous la pourrois refuſer avec juſtice; mais ſi vous ne le faiſiez pas, vous ſeriez injuſte de me la demander, & aſſurément vous n'y réuſſiriez pas, fuſſiez-vous le plus grand Prince du monde.

III. Discours.

Je vous veux faire connoître, M. votre condition veritable; car c'eſt la choſe du

monde que les personnes de votre sorte ignorent le plus. Qu'est-ce à votre avis, que d'être grand Seigneur ? C'est être maître de plusieurs objets de la concupiscence des hommes, & ainsi pouvoir satisfaire aux besoins & aux desirs de plusieurs. Ce sont ces besoins & ces desirs qui les attirent auprès de vous & qui vous les assujettissent : sans cela ils ne vous regarderoient pas seulement ; mais ils esperent par ces services & ces déférences qu'ils vous rendent, obtenir de vous quelque part de ces biens qu'ils desirent, & dont ils voient que vous disposez.

Dieu est environné de gens pleins de charité, qui lui demandent les biens de la charité qui sont en sa puissance, ainsi il est proprement le Roi de la charité.

Vous êtes de même environné d'un petit nombre de personnes sur qui vous regnez en votre maniere. Ces gens sont pleins de concupiscence. Ils vous demandent les biens de la concupiscence. C'est la concupiscence qui les attache à vous. Vous êtes donc proprement un Roi de concupiscence. Votre royaume est de peu d'étendue, mais vous êtes égal dans le genre de royauté aux plus grans Rois de la terre. Ils sont comme vous des Rois de concupiscence. C'est la concupiscence qui fait leur force, c'est-à dire, la possession des choses que la cupidité des hommes desire.

Mais en connoissant votre condition naturelle, usez des moyens qui lui sont propres, & ne prétendez pas regner par une autre voie que par celle qui vous fait Roi. Ce n'est point votre force & votre puissance

naturelle qui vous assujettit toutes ces personnes. Ne prétendez donc point les dominer par la force, ni les traiter avec dureté. Contentez leurs justes desirs, soulagez leurs necessitez, mettez votre plaisir à être bienfaisant, avancez-les autant que vous le pourrez, & vous agirez en vrai Roi de concupiscence.

Ce que je vous dis ne va pas bien loin : & si vous en demeurez-là, vous ne laisserez pas de vous perdre, mais au-moins vous vous perdrez en honnête homme. Il y a des gens qui se dannent si sottement, par l'avarice, par la brutalité, par les débauches, par la violence, par les emportemens, par les blasphêmes. Le moyen que je vous ouvre est sans doute plus honnête ; mais c'est toujours une grande folie que de se danner. Et c'est pourquoi il n'en faut pas demeurer-là. Il faut mépriser la concupiscence, & son royaume, & aspirer à ce royaume de charité, où tous les sujets ne respirent que la charité, & ne desirent que les biens de la charité. D'autres que moi vous en diront le chemin ; il me suffit de vous avoir détourné de ces vies brutales où je voi que plusieurs personnes de qualité se laissent emporter, faute d'en bien connoître la veritable nature.

DE LA MANIERE D'ETUDIER CHRE'TIENNEMENT.

I.

LA premiere des regles que l'on peut donner sur la maniere d'étudier chrétiennement, & qui est le fondement de toutes les autres, est de regarder l'étude, non comme une occupation indifferente ; mais comme une action très-importante dans notre vie, & qui étant bien ou mal faite, peut beaucoup contribuer à notre salut ou à notre perte. Et il est bon avant toutes choses de bien s'affermir dans ce principe, & d'en considerer les raisons.

II.

L'étude n'est pas une action courte & passagere ; c'est une action longue, & qui se renouvelle souvent. Il est d'une extrême consequence qu'elle soit bien reglée, & que le tems que nous y employons ne soit pas perdu. Car s'il n'est pas permis de dissiper inutilement son bien ; & si c'est un grand peché de perdre une somme considerable d'argent au jeu, ou à quelque autre chose non necessaire, parce que les biens temporels

nous ſont donnés de Dieu, pour être la matiere de nos bonnes œuvres, & non pas de nos vains divertiſſemens, il eſt encore moins permis de conſumer inutilement le tems qui nous eſt donné pour acquerir l'éternité, & dont la perte eſt plus irréparable que celle de toutes les autres choſes temporelles.

III.

Nous devons conſiderer que le tems que nous employons à l'étude eſt non-ſeulement le prix de l'éternité; mais que c'eſt encore un preſent que nous recevons toujours de la main de Dieu, & dont nous lui devons toujours une nouvelle reconnoiſſance; & nous ne ſaurions nous en acquitter qu'en employant continuellement pour lui, ce que nous recevons continuellement de lui. Enfin c'eſt une dette que nous contractons à tout moment, puiſqu'il ne nous donne ce tems que pour en bien uſer, & qu'il ſe reſerve le droit de nous en faire rendre compte. C'eſt un talent & un dépôt qu'il nous confie. Il nous demandera compte de l'emploi que nous en aurons fait. Et je ne voi pas qu'on ait droit d'eſperer d'être reçûs favorablement de lui ſi nous ne lui en pouvons rendre d'autre que de lui dire: Seigneur, de ce tems que vous m'avez donné pour operer mon ſalut, j'en ai employé tant à lire des livres de médiſance, tant à lire des romans & des comedies, tant à lire des livres qui m'étoient entierement inutiles pour mes emplois. Car ſi ce diſcours nous paroît dès-à-preſent ridicule, pouvons-nous eſperer qu'il nous juſtifie devant Dieu & devant ſes Anges?

IV.

L'étude n'eſt pas ſeulement une occupation, mais c'eſt tout le travail des enfans, & une grande partie de celui des perſonnes qui ont choiſi pour l'emploi de leur vie des exercices qui dépendent plus de l'eſprit que du corps. Or il eſt très-neceſſaire que notre travail ſoit bien reglé, parce qu'il eſt très-neceſſaire que notre penitence ſoit bien reglée, & que le travail en ſoit toujours la principale partie. Car ſi la penitence qui doit purifier toutes nos fautes, & qui nous doit acquitter de nos dettes, ne fait au contraire que nous ſouiller & nous charger davantage, quelle eſperance nous reſte-t-il? *Si ſal evanuerit, in quo ſalietur? Si le ſel perd ſa force, avec quoi le ſalera-t-on?* Si le jeûne, qui eſt de ſoi-même une œuvre de penitence, eſt rejetté de Dieu lorſqu'il eſt corrompu par la propre volonté; ce qui fait dire à Dieu par ſon Prophete, qu'il n'approuvoit point les jeûnes des Juifs, parce qu'ils les faiſoient par caprice & par fantaiſie: combien ſera-t-il plus éloigné d'approuver & de recevoir comme des œuvres de penitence les études qui n'auront pour but que la vanité, la curioſité, ou un divertiſſement inutile?

Matt. 5. 13.

Iſai. 58. 3.

V.

Enfin il faut conſiderer que l'étude eſt la culture & la nourriture de notre eſprit. Ce que nous liſons entre dans notre memoire, & y eſt reçû comme un aliment qui nourrit, & comme une ſemence qui produit

dans les occasions des pensées & des desirs, & qui ne se reçoit jamais même sans penser : car nous pensons toujours aux choses que nous apprenons, puisque la memoire & l'intelligence sont des actions de notre ame. Elles sortent de nous par ces actions au même tems qu'elles y entrent ; & elles sont capables de nous souiller en y entrant, parce qu'elles sont toujours accompagnées de quelque complaisance & de quelque approbation insensible. Si l'on ne prend point indifferemment toute sorte d'aliment, & si l'on évite avec soin tous ceux qui nous peuvent nuire ; si l'on ne seme pas dans ses terres toutes sortes de semences, mais seulement celles qui sont utiles : combien doit-on encore apporter plus de discernement à ce qui sert de nourriture à notre esprit, & à ce qui doit être la semence de nos pensées ? Car ce que nous lisons aujourd'hui avec indifference se réveillera dans les occasions, & nous fournira, sans même que nous nous en appercevions, des pensées qui seront une source de notre salut ou de notre perte. Dieu réveille les bonnes pensées pour nous sauver, le diable réveille les mauvaises pensées dont il trouve les semences en nous, afin de nous perdre, & nous lui en donnons occasion, lorsque nous ne faisons point de scrupule de remplir notre memoire d'une infinité de choses vaines & dangereuses.

VI.

Il est d'autant plus necessaire d'apporter une attention particuliere à ce discernement

des bonnes & des mauvaises nourritures de notre esprit, que nous n'avons point d'avertissement naturel qui nous les fasse distinguer. Car dans la nourriture du corps l'on distingue d'ordinaire par le goût même ce qui nuit à la santé ; Dieu ayant pourvû par ce moyen à la conservation de notre vie corporelle, de peur que notre intemperance ne nous portât à nous nourrir de poisons. Mais il n'en est pas de même dans les alimens de l'ame. Nous n'avons point naturellement de goût spirituel qui distingue les bons alimens des mauvais. Nous trouvons même quelquefois les poisons plus agreables que les meilleures nourritures, tant notre goût spirituel est corrompu. Et ainsi il faut suppléer par une attention toute particuliere a cette corruption de notre esprit Et c'est une des manieres dont nous devons pratiquer cet avertissement du Sage : *Omni custodia serva cor tuum.* APPLIQUEZ-*vous avec tout le soin possible à la garde de votre cœur.* Ce qui nous doit porter a veiller avec soin sur tout ce qui entre dans un vase si précieux.

Prov. 4. 23.

VII.

Si notre ame doit être le sanctuaire de Dieu ; si elle doit être cette maison d'oraison, dont il dit : *Domus mea domus orationis vocabitur :* MA *maison sera appellée la maison de la priere*, ne craignons-nous point que Dieu nous reproche d'avoir profané ce temple, & qu'il ne nous dise comme aux Juifs, que nous avons fait de sa maison une retraite de voleurs ; que nous

Matth. 21. 13.

en avons fait un theatre, & un lieu de comedie, en rempliſſant notre memoire de ces images profanes qui deshonorent la ſainteté d'un lieu qui doit être conſacré à Dieu, & qui troublent la tranquilité de nos prieres par les vains tantômes qu'elles nous preſentent au tems où nous en devons être le plus dégagés?

VIII.

Il y a des poiſons dans les livres, qui ſont viſibles & groſſiers. Il y en a d'inviſibles & de cachés. Il y a des livres qui ſont tout empeſtés, & d'autres qui ne ſont corrompus qu'en certaines parties. Et il y en a peu qui ne le ſoient en cette maniere. Car les livres ſont les ouvrages des hommes; & la corruption de l'homme ſe mêle dans la plupart de ſes actions. Et comme elle conſiſte dans l'ignorance & dans la concupiſcence, preſque tous les livres ſe reſſentent de ces deux défauts.

Ils ſe reſſentent de ſon ignorance par les maximes fauſſes qui y ſont ſemées. Ils ſe reſſentent de la concupiſcence, parce que les paſſions qui nous poſſedent s'impriment dans nos livres, & portent enſuite cette impreſſion inſenſible juſques dans l'eſprit de ceux qui les liſent.

IX.

C'eſt le ſentiment de quelques Medecins, que dans toutes les viandes il y a toujours quelque choſe de mortel. Et ils ajoûtent que toutes les maladies viennent de l'amas de cette matiere mortelle qui demeure

dans le corps après la digeſtion des alimens. Mais ce qui n'eſt peut-être pas vrai de la nourriture du corps, l'eſt ſans doute de celle de l'eſprit. Il y a peu de livres qui n'enferment quelque ſorte de venin par la raiſon que nous avons marquée. L'homme ſe mêle par tout. Ainſi en liſant les livres des hommes, nous nous rempliſſons inſenſiblement des vices des hommes.

X.

Outre cette corruption qui vient des livres mêmes, il y en a une autre qui vient de nous, & qui gâte les meilleures choſes que nous trouvons dans les livres. Notre cœur eſt un vaſe qui peut corrompre tout ce qu'il reçoit. Les plus utiles inſtructions nous peuvent être un ſujet de vanité, & même d'erreur, par la fauſſe application que nous en pouvons faire. Si elles ſont bonnes en ſoi, elles ne ſont pas bonnes pour nous. Elles nous détournent de notre voie, & nous amuſent en nous faiſant quitter celles qui nous ſont vraiment importantes.

XI.

Pour éviter ces diverſes ſortes de poiſons, il faut uſer de divers remedes. Et premierement pour ſe garantir de celui qui nait de la corruption même de notre cœur, il n'y en a point d'autres que de le purifier ſans ceſſe par les exercices d'une vie chrétienne. Il faut donc avoir dans l'eſprit, que cette pureté de cœur eſt la principale diſpoſition à l'étude; comme une principale préparation d'un vaſe, où l'on doit verſer une

liqueur précieuse, est de le bien nettoyer.

Sincerum est nisi vas, quodcumque infundis acescit. *Horat. lib. 1. epist. 2.*

Sans cela tout s'y aigrit, tout s'y corrompt, comme nous avons déja dit. Ainsi c'est une priere qui convient particuliérement à ceux qui étudient, que celle du Prophete Roi : *Cor mundum crea in me Deus, & spiritum rectum innova in visceribus meis:* CRE'EZ *en moi, ô mon Dieu, un cœur pur; rétablissez de nouveau un esprit droit dans le fond de mes entrailles.* *Ps. 50. 12.*

XII.

Il ne faut pas s'imaginer qu'il suffise de croire avoir le cœur pur, & que par-là on soit en état de lire les choses les plus mauvaises. La force chrétienne consiste à se croire foible; & c'est une partie de la pureté, que d'apprehender beaucoup de la souiller par des lectures dangereuses. Il faut donc avec cela travailler à éviter les poisons qui se trouvent dans les lectures. S'ils sont grossiers, il faut les éviter par le retranchement de toute curiosité pour ces sortes de choses: s'ils sont subtils & imperceptibles, il faut s'adresser à Dieu par la priere, afin qu'il nous les fasse connoître, ou qu'il nous les fasse éviter, sans même que nous les connoissions. C'est pourquoi il n'y a gueres d'action qui ait plus besoin de priere que l'étude. Et c'est un grand défaut que d'en commencer aucune sans élever son esprit à Dieu, & sans le supplier de la benir & de nous preserver du danger

qui en eſt inſéparable. Car ſi par une coutume très-juſte on ne prend point la nourriture du corps ſans demander la benediction de Dieu, afin que ce qui doit ſervir pour ſoûtenir notre vie, ne ſerve point de matiere au diable pour nous faire perdre la vie de l'ame; combien devons-nous encore être plus ſoigneux de nous adreſſer à Dieu, lorſque nous prenons cette nourriture ſpirituelle, qui eſt encore plus capable d'exciter en nous toutes ſortes de paſſions, & qui le fait neceſſairement ſi la benediction de Dieu n'en empêche les mauvais effets, & ſi la charité ne diſſipe l'enflure qu'elle produit.

XIII.

Par cette priere nous offrons à Dieu nos lectures & notre étude comme une action qui lui eſt conſacrée, & que nous faiſons pour lui. Mais afin que notre priere ſoit reçûe, il faut qu'elle ſoit ſincere; c'eſt-à-dire, qu'il ſoit vrai que ce ſoit pour Dieu que nous étudions, que le deſir de le ſervir ſoit le motif qui nous porte à étudier, & que ce ſoit ſa volonté qui regle nos études. Car il ne faut pas s'imaginer que pour avoir offert en l'air à Dieu notre étude, elle lui ſoit effectivement conſacrée. Dieu ne peut recevoir de nous que ce qu'il produit lui-même dans nous, & ce qui vient de ſon propre eſprit, & non pas du nôtre. De ſorte que ſi notre étude n'a pour principe en effet que la curioſité, ou la vanité, ou quelque autre mauvais deſir, on a beau l'offrir à Dieu, on ne la rendra pas innocente, l'on fera

plutôt une injure à Dieu en le suppliant d'agréer une chose qui n'est pas entreprise pour lui ; ce qui seroit contraire à sa sainteté, & à sa justice.

Il est donc necessaire que notre étude, pour être digne d'être offerte a Dieu, ait Dieu même pour principe, c'est-à-dire, qu'elle naisse du desir de lui obéir. Or elle a ce principe quand nous étudions pour satisfaire à la penitence generale du travail que Dieu a imposé a tous les hommes, & que nous choisissons entre les études celles qui nous peuvent servir pour nous acquiter de nos devoirs.

Car si nous nous appliquons à des études inutiles, il est clair que la volonté de Dieu, & le desir de lui plaire n'est pas ce qui nous fait étudier, puisque cette volonté est juste, raisonnable, & non fantasque & capricieuse.

Un Juge qui étudie les choses de son métier, peut dire qu'il étudie par la volonté de Dieu. Mais s'il s'amusoit a apprendre la langue des Indiens ou des Chinois, il seroit bien difficile qu'il pût repondre sincerement à Dieu, s'il lui demandoit pour qui il fait ces sortes d'études : Seigneur, c'est pour vous que je les fais.

XIV.

Il ne faut pas pourtant porter cette regle si avant, que l'on ait du scrupule de toutes les études qui ne se rapportent pas directement à notre profession. Car pourvu que nous y employions le tems necessaire pour nous y rendre habiles, on a quelque liberté pour le reste des études, pour-

vu que l'on n'en abuſe pas. Et le moyen de n'en pas abuſer eſt de les rapporter à quelque choſe d'utile en ſoi, & qui nous puiſſe ſervir, comme a ſavoir l'hiſtoire, à écrire, à parler; parceque ce ſont des profeſſions generales qui ne ſont pas incompatibles avec notre profeſſion particuliere.

XV.

Il ne faut pas même entendre ces maximes avec cette rigueur, que l'on s'imagine que ce ſoit un mal de prendre plaiſir à ſon étude, & d'en faire même où l'on recherche en quelque façon le divertiſſement de l'eſprit. Car ſi ces études qui nous divertiſſent ſont d'ailleurs dans l'ordre de nos devoirs, c'eſt un ſoulagement que Dieu accorde à notre foibleſſe; nous devons nous ſervir de ce moyen pour y avancer davantage, étant certain que les études que l'on fait avec plaiſir entrent bien plus avant dans la memoire, que celles que l'on fait avec dégoût & avec chagrin.

Pour les lectures de pur divertiſſement, comme celles des livres de voyages, de medailles, &c. elles peuvent être legitimes en la maniere que les divertiſſemens ſont legitimes, c'eſt-à-dire, pour remettre notre eſprit lorſqu'il eſt fatigué & abbatu par des études ſerieuſes, pour le renouveler & pour l'occuper lorſqu'il n'eſt pas capable d'autre choſe. Mais il faut avoir ſoin que ces divertiſſemens ne ſoient point en eux-mêmes dangereux, & que de plus on ne s'y accoutume pas de telle ſorte, que l'on ſe laſſe facilement des lectures ſerieuſes.

C'eſt pourquoi il faut un peu ſouffrir de laſſitude avant que d'avoir recours à ces ſortes de remedes.

XVI.

La vûe qui nous fait regarder l'étude comme une penitence & un travail que Dieu nous impoſe, nous découvre auſſi la plupart des diſpoſitions que nous devons y apporter, qui ſe peuvent reduire à celles-ci, travailler fidellement, exactement, perſéveramment. La fidelité conſiſte à s'appliquer, autant que l'on peut, aux mêmes heures, aux mêmes études, afin d'honorer Dieu par l'ordre de nos études, auſſi-bien que par nos études mêmes, & de ne ſe laiſſer point ſurmonter à la pareſſe, qui nous porteroit à emploier inutilement le tems que nous avons deſtiné à nos études. L'exactitude conſiſte à faire les choſes auſſi bien que nous le pouvons faire, en conſiderant que c'eſt pour Dieu que nous les faiſons, & qu'il merite bien toute notre application. Et la perſeverance conſiſte dans la continuation d'une même ſorte d'étude, tant qu'elle nous eſt utile, en évitant ainſi l'inconſtance qui eſt ſi naturelle à l'amour propre. Il eſt bon pour cela de ſe ſouvenir de cette parole du Prophete : *Maledictus qui facit opus Dei fraudulenter.* MAUDIT *celui qui fait l'œuvre de Dieu avec fraude & déguiſement*: & de celle du Sage : *Qui mollis & diſſolutus eſt in opere ſuo, frater eſt ſua opera diſſipantis.* CELUI *qui eſt mou & lache dans ſon ouvrage, eſt frere de celui qui détruit ce qu'il fait.* La premiere doit retrancher la negligence par laquelle on dérobe à

Jerem. 48. 10. *Prov.* 18. 9.

Dieu une partie du tems que l'on devroit employer à son service, & qui est contraire à la fidelité que l'on lui doit. Et la seconde condanne non-seulement le défaut d'exactitude, mais aussi le desordre, qui sont les deux vices contraires aux deux autres qualités des études que l'on fait chrétiennement.

XVII.

Il ne faut pas s'imaginer que la vie de l'étude soit une vie facile. Ceux qui en feront une épreuve serieuse trouveront au contraire que la vie d'une étude toute pure est la plus penible de toutes les vies, & que les autres le sont presque à proportion qu'elles approchent davantage de celle-là. La raison en est, qu'il n'y a rien de plus contraire à la nature que l'uniformité & le repos, parceque rien ne nous donne plus de lieu d'être avec nous-mêmes. Le changement & les occupations exterieures nous emportent hors de nous & nous divertissent en faisant que nous nous oublions nous-mêmes. De plus ce langage des morts est toujours un peu mort, & n'a rien qui pique vivement notre amour-propre, & qui reveille fortement nos passions. Il est destitué d'action & de mouvement. Il ne porte dans notre esprit que des idées assez languissantes des choses dont il nous parle, parcequ'il n'est pas aidé du ton, du geste, du visage, & de toutes les autres choses qui contribuent à rendre vives les images qui entrent en nous par la conversation des hommes. Enfin il nous parle peu de nous-mêmes, & il nous donne peu de lieu de nous voir avec plaisir. Il flatte peu

nos esperances, & tout cela contribue à mortifier étrangement l'amour-propre, qui n'étant pas satisfait, répand la langueur & le dégoût dans toutes les actions.

C'est ce qui fait qu'on souffrira plus facilement la vie d'un Capucin, qu'une étude solitaire dans une chambre. Il est plus facile d'être soldat ou marchand, d'aller sur mer, de hazarder sa vie, que de vivre dans le repos d'une solitude reglée. Pourquoi cela ? Parcequ'il n'y a rien de si difficile que de se souffrir & de se sentir, & que l'on fait toutes choses pour l'éviter. Lors donc qu'on a choisi ce genre de vie, il faut se reſoudre en même-tems de combattre la langueur & la paresse. Car l'amour-propre qui veut avoir son compte, tâche de regagner d'un côté ce qu'il pert de l'autre. Ainsi ne pouvant jouïr de l'agitation qui le satisferoit le plus, il veut au-moins jouir de l'exemtion de travail & de peine, & il nous entraine de ce côté-la avec violence. C'estpourquoi, si l'on n'y prend garde, la vie de l'étude porte au relachement dans la mortification, a la paresse & a toutes ses suites, & il est besoin d'un effort continuel pour s'en préserver.

XVIII.

Il faut combattre ces vices & directement & par adresse. On les combat directement par toutes les raisons qui peuvent exciter en nous une ardeur nouvelle ; par la consideration des fatigues & des peines qui sont joinctes a tous les emplois du monde, & par la crainte d'être du nombre de ceux dont il est dit, *qu'ils ne sont point dans* Pſ. 92. 5.

les travaux des hommes, & qu'ils n'auront point de part aux fleaux que Dieu leur envoye, ce qui eſt une marque d'une extrême colere de Dieu contre eux. Mais il eſt bon d'y employer auſſi quelque ſorte d'adreſſe ; de ſe tromper ſoi-même, de n'enviſager cette vie que par parties, c'eſt à-dire, de ne conſiderer qu'une entrepriſe particuliere dont on voit la fin, comme celle de quelque lecture ou de quelque ouvrage qui ne dure pas long-tems, en n'étendant pas ſa vûe plus loin alors. Après cette entrepriſe, il en viendra une autre, & cependant l'eſprit n'eſt pas accablé. En un mot il faut faire à l'égard de l'étude ce que ſaint Gregoire conſeille de faire à l'égard du jeûne, qui eſt de commencer par jeûner, & de promettre à ſon corps quelque ſoulagement à l'avenir. Il faut ainſi commencer par étudier, & ſe promettre quelque ſoulagement quand on aura fait quelque étude conſiderable. Et il n'eſt pas toujours mauvais de ſe l'accorder effectivement, étant certain que dans les études on avance quelquefois davantage en reculant un peu, & en ne pouſſant pas ſon eſprit à bout par la trop longue continuation du travail.

In 1. Reg. lib. 5. c. 1. n. 5. tom. 3.

XIX.

Nos études doivent être reglées ſelon nos emplois ; & ſi nous n'avons point d'autre emploi que l'étude, il faut qu'elle tende toute à la fin que nous nous y ſerons propoſée, comme nous étant plus proportionnée. Mais il faut conſiderer que nous avons deux ſortes d'emplois, & que nous devons ainſi nous propoſer deux ſortes de fins,

fins ; l'une particuliere qui dépend de plusieurs circonſtances, & qui peut ainſi être differente, ſelon les differentes perſonnes qui s'appliquent à l'étude ; l'autre generale & commune à tous, qui eſt de donner à ſon ame la nourriture qui lui eſt neceſſaire pour ſubſiſter dans la voie de Dieu ; de peur de tomber dans l'état dont le Prophete parle, quand il dit : *Percuſſus ſum ut fœnum, & aruit cor meum, quia oblitus ſum comedere panem meum.* J'AI *été frappé comme l'herbe : & mon cœur s'eſt deſſeché, parceque j'ai oublié de manger mon pain.* Ce pain de l'ame c'eſt les inſtructions ſolides de la pieté, que ſaint Chryſoſtome juge ſi neceſſaires, qu'il n'a pas craint de dire dans l'Homelie 3. du Lazare : PERSONNE *ne peut être ſauvé s'il n'eſt continuellement occupé à la lecture ſpirituelle.* Et quoiqu'on ne doive pas prendre ces paroles à la rigueur, Dieu ſuppléant dans les ignorans à cet exercice par d'autres exercices de travail, de penitence & d'humiliation, qui étant fait avec un eſprit de pieté, ſont une excellente lecture, elles doivent néanmoins faire comprendre aux perſonnes qui ſont capables de s'occuper à la lecture, combien c'eſt un grand défaut à eux d'employer tout leur tems à des études qui ſe rapportent aux autres, & de n'en faire jamais qui ſe rapportent directement à eux mêmes. Sans doute qu'il eſt très-difficile de ſe ſauver dans une telle diſpoſition, & qu'en la conſiderant bien on ne trouvera pas d'excès dans les paroles de ſaint Chryſoſtome. Car il eſt certain que nous avons toujours Pſ. 101. 3.

un poids qui nous entraîne en bas, c'eſt-à-dire, la vie charnelle. Pour y tomber, il n'y a qu'a ſe laiſſer aller, & à ne faire point d'efforts pour s'en empêcher, le torrent nous emportera de lui-même. Or un des principaux efforts que nous devons faire, c'eſt de mediter la parole de Dieu, ſoit dans l'Ecriture, ſoit dans les autres livres de pieté, n'y ayant rien qui ſoit plus propre pour reſiſter à l'eſprit & aux maximes du monde.

XX.

Le monde nous parle en mille manieres. Il nous fait entendre ſa voix trompeuſe preſque par toutes les creatures qui nous ſervent de pieges, ſelon le Sage. Le diſcours commun des hommes eſt tout formé ſur la concupiſcence, & non ſur la verité. Ce que l'on y appelle bien, honneur, plaiſir, fidelité, mal, miſere, infamie, ſont les objets que la concupiſcence deſire ou fuit, & auſquels elle a attaché ſes idées. Le moyen donc de reſiſter à l'impreſſion ſi continuelle de ce langage du monde, ſi l'on n'a ſoin d'écouter Dieu qui nous parle dans ſes Ecritures & dans les livres qui ont été faits par ſon eſprit ?

Eccli. 9. 20.

XXI.

Un grand ſerviteur de Dieu conſeilloit aux perſonnes qui avoient de la memoire, d'apprendre par cœur divers Pſeaumes, & diverſes Sentences de l'Ecriture ſainte, dans le deſſein de ſanctifier la memoire par ces divines paroles. Et cet exercice eſt particulierement neceſſaire à ceux qui l'ont profanée

en y recevant une infinité de choſes qui ont été écrites par l'eſprit du diable, dans le deſſein de tromper les hommes par un faux agrément qui nous rend les vices aimables lorſqu'ils ſont repreſentés avec un tour ingenieux. Que ſi l'on ne penetre pas d'abord la beauté & la profondeur de l'Ecriture, la lecture ne laiſſe pas d'en être utile, pourvu qu'on la faſſe avec reſpect, & que l'on attribue à ſon ignorance, & non à l'Ecriture même, le peu de goût & le peu d'ouverture que l'on y a. Car c'eſt à l'égard de ceux qui ſont dans cette diſpoſition reſpectueuſe qu'on doit entendre ce que dit Origene : « Si le ſon, dit-il, des paroles de « l'Ecriture frappe quelquefois vos oreilles, « ſachez que la premiere utilité que vous en « recevez, eſt que d'entendre ſimplement « ces paroles, cela vous tient lieu d'une « priere qui chaſſe loin de vous le venin des « puiſſances ennemies qui vous attaquent ; « & ce que dit ſaint Chryſoſtome dans « l'Homelie 3. du Lazare : Encore que vous « n'entendiez pas ce qui eſt enfermé dans « l'Ecriture, la lecture ne laiſſe pas d'imprimer dans votre eſprit pluſieurs effets « de grace & de ſainteté. «

XXII.

Il faut donc avoir dans l'eſprit, que les autres ſciences ont leur tems ſeparé, & qu'il eſt permis de les quitter quand on en a appris autant qu'il nous étoit neceſſaire ; mais que l'étude de la morale chrétienne que l'on doit faire dans l'Ecriture & dans les livres des ſaints, ne ſe doit jamais quitter, & qu'elle doit durer autant que

la vie, ſans qu'on puiſſe jamais dire qu'on en eſt aſſez inſtruit. Car il ne ſuffit pas de ſavoir ces verités d'une maniere ſpeculative, ni qu'elles ſoient cachées dans quelques recoins de notre memoire, il faut qu'elles ſoient vives & preſentes à notre eſprit, & qu'elles ſe preſentent lorſqu'il eſt queſtion de les mettre en pratique : ce qui ne ſe peut faire, ſi nous n'avons ſoin de les renouveler ſans ceſſe, & ſi nous ne tâchons de les imprimer, non-ſeulement dans notre memoire, mais auſſi dans notre cœur.

TRAITE'
DE
L'EDUCATION
D'UN
PRINCE.

PREMIERE PARTIE.

Contenant les vûes generales que l'on doit avoir pour bien élever un Prince.

I.

UN jeune Prince eſt un enfant de Dieu, deſtiné par la providence divine à des emplois très-importans, mais très-dangereux, & qui peut être un grand inſtrument de la miſericorde ou de la colere de Dieu ſur les hommes.

II.

Son éducation doit avoir pour but de le rendre capable de s'acquiter de tous les devoirs auſquels ſa condition l'engage, & de le préparer à tous les dangers auſquels cette condition l'expoſe.

II.

Un Prince n'eſt pas à lui, il eſt à l'Etat, Dieu le donne aux peuples en le faiſant Prince : il leur eſt redevable de tout ſon tems. Et ſi-tôt qu'il eſt capable de diſcernement, il commet une double faute, s'il ne s'applique avec tout le ſoin qu'il peut aux études & aux exercices qui ſervent à le diſpoſer à s'acquitter des devoirs d'un Prince. Car il ne ſe fait pas ſeulement tort à ſoi-même en abuſant de ſon tems ; mais il fait tort à l'Etat auquel il le doit.

IV.

Ceux qui ſont chargés de ſon éducation, en commettent encore une plus grande s'ils ne lui en procurent la meilleure & la plus digne d'un Prince qu'il leur eſt poſſible. Car outre l'injuſtice qu'ils commettent envers ce Prince & envers l'Etat, ils ſe rendent encore participans de toutes les fautes dont il auroit pu être preſervé par une bonne éducation.

V.

Cette éducation chrétienne ſe rapportant directement au ſalut du Prince & au bien du peuple, & pouvant avoir des ſuites d'une conſequence infinie, on la doit regarder comme la choſe du monde la plus importante. Toutes les raiſons d'interêt & de dépenſe, & tous les reſpects humains doivent toujours ceder à celle-là. Il ne faut rien negliger de ce qui peut être utile. Il faut éviter tout ce qui y peut-être deſavantageux. Enfin c'eſt ce qui doit tenir lieu de fin : tout le reſte ne peut tenir lieu que de moyens.

VI.

Il eſt certain qu'un des principaux ſoins de ceux qui ſont chargés de cette éducation, doit être de faire un bon choix de celui ou de ceux à qui ils doivent confier l'éducation d'un jeune Prince; mais il eſt impoſſible de n'y agir pas témerairement, ſi l'on ne ſait quelles qualités ſont neceſſaires pour cet emploi.

VII.

Le mauvais choix que l'on fait quelquefois dans ces rencontres, vient de la baſſe idée que l'on a de ce qui eſt neceſſaire a un homme qui entreprend d'elever un Prince. La plupart croient qu'il ſuffit qu'il ne ſoit point vicieux, & qu'il ait quelque connoiſſances des belles lettres: d'autres deſirent particulierement qu'il ſoit habile dans l'Hiſtoire. Il y en a qui cherchent des gens qui ſachent parfaitement les Mathematiques; d'autres y conſiderent principalement ce que l'on appelle ſavoir le monde. Enfin on ne ſe propoſe d'ordinaire que des vûes particulieres & baſſes, qui ne répondent en aucune ſorte à la grandeur de la fin que l'on doit avoir.

VIII.

Il eſt facile de reconnoître que toutes ces vûes ſont petites, & qu'elles ne ſont nullement proportionnées au but que l'on doit ſe propoſer en inſtruiſant un jeune Prince; puiſqu'un homme peut avoir toutes ces qualités, & être neanmoins un malhabile homme; & qu'un Prince peut être fort bien inſtruit dans les Langues, dans l'Hiſtoire & dans les Mathematiques &-

être neanmoins très-mal élevé, parcequ'on lui aura gâté le jugement, & qu'on ne l'aura formé à rien de ce qui lui eſt le plus neceſſaire pour vivre en Prince Chrétien.

IX.

On fait, par exemple, beaucoup d'état de l'Hiſtoire pour les Princes, & avec raiſon, puiſqu'elle leur peut être fort utile, pourvu qu'on la leur montre comme il faut. Mais ſi on n'y apporte le diſcernement neceſſaire, elle leur nuit ſouvent plus qu'elle ne leur ſert. Car l'Hiſtoire n'eſt d'elle-même qu'un amas confus de faits. Les gens dont on y parle ſont pour l'ordinaire vicieux, imprudens, emportés. Leurs actions ſont ſouvent rapportées par des écrivains peu judicieux, qui louent & blâment les choſes par caprice, & qui impriment par leurs diſcours mille mauvais modelles, & mille fauſſes maximes dans l'eſprit de ceux qui les liſent ſans diſcernement.

X.

Un Précepteur qui aura le jugement peu exact, rendra encore cette étude de beaucoup plus dangereuſe. Il verſera indifferemment dans l'eſprit du jeune Prince les ſottiſes des livres & les ſiennes propres. Il gâtera les meilleures choſes par le mauvais air qu'il y donnera, de ſorte qu'il arrivera ſouvent qu'en le rempliſſant d'une ſcience confuſe, il ne fera qu'étouffer en lui ce que la nature lui avoit donné de bon ſens & de raiſon.

XI.

La plupart des choſes ſont bonnes & mau-

raiſes, ſelon le tour qu'on y donne. La vie des mechans peut être auſſi utile que la vie des Saints quand elle eſt bien propoſée, qu'on en fait voir la miſere, & qu'on en inſpire l'horreur. Et la vie des Saints peut être auſſi dangereuſe que celle des méchans, quand on la propoſe d'une maniere qui porte, ou à en abuſer, ou à la mépriſer.

XII.

Les ſciences ont leurs utilités & leurs inutilités, principalement pour des Princes, & on les peut apprendre toutes d'une maniere baſſe & d'une maniere relevée. Peu de perſonnes en ſavent faire la difference. Cependant il eſt ſi important de la faire, qu'il vaut ſouvent mieux les ignorer abſolument, que de les ſavoir baſſement, en s'enfonçant dans ce qu'elles ont d'inutile. Il y a peu de perſonnes dont on puiſſe dire ce que Tacite dit d'Agricola : *Retinuit quod eſt difficillimum ex ſapientia modum.* IL *tint toujours dans l'étude de la ſageſſe ce qu'il y a de plus difficile, qui eſt ſon juſte milieu.* La plupart de ceux qui y ſont les plus habiles, ſont ceux qui en jugent le plus mal, parcequ'ils en font l'objet de leur paſſion, & qu'ils mettent leur gloire dans l'exactitude, & non dans l'utilité de ces connoiſſances. Il y a de fort habiles Mathematiciens qui croient que c'eſt la plus belle choſe du monde, que de ſavoir s'il y a un pont & une voûte ſuſpendue autour de la planette de Saturne. Un Prince doit ſavoir ce que l'on en dit, car ces connoiſſances ne coûtent gueres. Mais ſi on ne lui apprend en même-tems

que tout cela n'eſt qu'une curioſité aſſez vaine ; on lui fait tort. Car il vaut mieux ignorer ces choſes, que d'ignorer qu'elles ſont vaines.

XIII.

Cela fait voir que la qualité la plus eſſencielle a un Précepteur que l'on deſtine à un Prince, eſt une certaine qualité qui n'a point de nom, & que l'on n'attache point à une certaine profeſſion. Ce n'eſt pas ſimplement d'être habile dans l'hiſtoire, dans les Mathematiques, dans les Langues, dans la Politique, dans la Philoſophie, dans les ceremonies, dans les interêts des Princes : on peut ſuppléer à tout cela. Il n'eſt pas neceſſaire que celui qui eſt chargé de l'inſtruction d'un Prince lui montre tout ; il ſuffit qu'il lui montre l'uſage de tout. Il faut même par neceſſité, qu'il ſe faſſe ſoulager, & que pendant qu'il ſe prépare à certaines choſes, il ſoit ſeulement témoin de ce qui lui eſt enſeigné par d'autres. Mais on ne ſupplée point a cette qualité eſſencielle qui le rend capable de cet emploi; on ne l'emprunte point d'autrui ; on ne s'y prépare point. La nature la commence, on l'acquiert par un long exercice & par une infinité de reflexions. Et ainſi ceux qui ne l'ont pas, & qui ſont un peu avancés en âge, ſont incapables de l'avoir jamais.

XIV.

On ne peut mieux la faire comprendre qu'en diſant que c'eſt cette qualité qui fait qu'un homme blâme toujours ce qui eſt blâmable, qu'il loue ce qui eſt louable,

qu'il rabaiſſe ce qui eſt bas, qu'il fait ſentir ce qui eſt grand, qu'il juge ſagement & équitablement de tout, qu'il propoſe ſes jugemens d'une maniere agréable & proportionnée à ceux a qui il parle ; & enfin qu'il tourne en toutes choſes du côté de la verité l'eſprit de celui qu'il inſtruit.

XV.

Il ne faut pas s'imaginer qu'il le faſſe toujours par des reflexions expreſſes, ni qu'il s'arrête à tout moment à donner des regles du bien & du mal, du vrai & du faux ; il le fait au-contraire preſque toujours d'une maniere inſenſible. C'eſt un tour ingenieux qu'il donne aux choſes, qui expoſe en vûe celles qui ſont grandes & qui meritent qu'on les conſidere, qui cache celles qu'il ne faut point faire voir, qui rend le vice ridicule, la vertu aimable, qui forme l'eſprit inſenſiblement à goûter & à ſentir les bonnes choſes, & a avoir du dégoût & de l'averſion pour les mauvaiſes. De ſorte qu'il arrive très-ſouvent que la même hiſtoire & la même maxime qui ſert à former l'eſprit quand elle eſt propoſée par une perſonne habile & judicieuſe, ne ſert au-contraire qu'a le gâter quand elle eſt propoſée par une perſonne qui ne l'eſt pas.

XVI.

Les Précepteurs ordinaires ne ſe croient obligés d'inſtruire les Princes qu'à certaines heures, & lorſqu'ils leur font expreſſement ce qu'ils appellent leçon : mais cet

hommes dont nous parlons n'a point d'heure de leçon, ou plutôt il fait à ſon diſciple une leçon à toute heure. Car il l'inſtruit ſouvent autant dans le jeu, dans les viſites, dans les converſations, dans les entretiens qu'on a à table avec ceux qui y ſont preſens, que lorſqu'il lui fait lire les livres; parcequ'ayant pour principal but de lui former le jugement, les divers objets qui ſe preſentent y ſont ſouvent plus avantageux que les diſcours étudiés, n'y ayant rien qui penetre moins l'eſprit que ce qui y entre ſous l'image peu agreable de leçon & d'inſtruction.

XVII.

Comme cette maniere d'inſtruire eſt inſenſible, le profit que l'on en tire eſt auſſi en quelque ſorte inſenſible, c'eſt-à-dire, qu'on ne l'apperçoit pas par des ſignes groſſiers & exterieurs; & c'eſt ce qui trompe les perſonnes peu intelligentes, qui s'imaginent qu'un enfant inſtruit en cette maniere n'eſt pas plus avancé qu'un autre; parcequ'il ne ſait pas peut-être mieux faire une traduction de Latin en François, ou qu'il ne repete pas mieux une leçon de Virgile; & ainſi ne jugeant de l'inſtruction de leurs enfans que par ces bagatelles, ils feront ſouvent moins d'état d'un homme vraiment habile, que d'un autre qui n'aura qu'une ſcience baſſe & un eſprit ſans lumiere.

XVIII.

Ce n'eſt pas que dans l'inſtruction des Princes, on doive negliger les choſes communes, & qu'on ne doive leur apprendre

les

les Langues, l'Hiſtoire, la Chronologie, la Geographie, les Mathematiques, & même la ſuriſprudence juſques a un certain point. Il faut regler leurs études comme on les regleroit à d'autres perſonnes. Il faut tâcher de les rendre laborieux. Il faut les faire paſſer d'une occupation a une autre, ſans laiſſer aucun vuide ni aucune inutilité. Il faut ménager avec adreſſe toutes les occaſions de leur faire apprendre diverſes choſes. Il faut, s'il eſt poſſible, qu'ils n'ignorent rien de ce qui eſt celebre dans le monde. Tout cela eſt bon, utile & neceſſaire en ſoi, pourvu que l'on ne s'y arrête pas comme a la fin de leur inſtruction, & que l'on s'en ſerve à former leurs mœurs & leur jugement.

XIX.

Former le jugement, c'eſt donner à un eſprit le goût & le diſcernement du vrai; c'eſt le rendre délicat à reconnoître les faux raiſonnemens un peu cachés; c'eſt lui apprendre à ne ſe pas éblouir par un vain éclat de paroles vuides de ſens, à ne ſe payer pas de mots, ou de principes obſcurs, a ne ſe ſatisfaire jamais qu'il n'ait penetré juſques au fond des choſes; c'eſt le rendre ſubtil à prendre le point dans les matieres embaraſſées, & a diſcerner ceux qui s'en écartent; c'eſt le remplir de principes de verité qui lui ſervent à la trouver dans toutes choſes, & principalement dans celles dont il a le plus de beſoin.

XX.

Il faut qu'un Précepteur intelligent tâche de rendre un Prince également délicat dans

les choſes & dans les manieres. Car comme il y a des choſes fauſſes, il y a auſſi de fauſſes manieres, c'eſt-à-dire, des manieres qui font dans l'eſprit des autres des effets tout contraires à ceux qu'on y voudroit faire. Ceux qui ne s'appliquent qu'aux choſes, deviennent groſſiers dans les manieres, & ceux qui ne s'appliquent qu'aux manieres, ſont d'ordinaire peu intelligens dans les choſes. Le premier eſt ordinaire aux gens de retraite, & l'autre eſt fort ordinaire aux gens du monde. Un Prince doit éviter tous ces deux défauts, parce qu'il a beſoin de connoître la verité, & de la faire goûter aux autres. Et quoiqu'il doive être aſſez intelligent & aſſez équitable pour reconnoître & pour honorer la verité, lors même qu'elle eſt propoſée avec des manieres deſagréables, il doit extrémement éviter de la propoſer de cet air, parce qu'il en détruiroit le fruit, a l'égard de la plupart du monde.

XXI.

Enfin il lui faut faire remarquer qu'il y a du faux par tout; qu'il y a une fauſſe valeur, une fauſſe honnêteté, une fauſſe liberalité, une fauſſe galanterie, une fauſſe éloquence, une fauſſe raillerie, de faux agrémens. Il faut y regarder de bien près pour ne pas prendre l'un pour l'autre; & il eſt fort difficile qu'on ne s'y méprenne lorſqu'on n'a point de regle pour en juger, & que l'on ne fait que ſuivre l'impreſſion des autres.

XXII.

La morale eſt la ſcience des hommes, &

particulierement des Princes, puiſqu'ils ne ſont pas ſeulement hommes ; mais qu'ils doivent auſſi commander aux hommes, & qu'ils ne le ſauroient faire, s'ils ne ſe connoiſſent eux-mêmes & les autres dans leurs défauts & dans leurs paſſions, & s'ils ne ſont inſtruits de tous leurs devoirs. C'eſt donc dans cette ſcience qu'ils les faut principalement former. Comme l'uſage en doit être continuel, l'étude en doit être continuelle. On ne ſauroit trop tôt la commencer, parce qu'on ne peut trop tôt commencer à ſe connoître, & elle eſt d'autant plus commode, que toutes choſes y peuvent ſervir. Car on trouve par tout les hommes & leurs défauts.

XXIII.

Il faut tâcher non-ſeulement de leur apprendre les veritables principes de cette ſcience, mais auſſi de leur en faire connoître la neceſſité, & de leur en inſpirer l'eſtime & l'amour, en leur faiſant ſentir le malheur effroyable de la plupart des Grans, qui paſſent leur vie dans une ignorance terrible de ce qui leur eſt plus important ; qui ne ſavent ce qu'ils font, ni où ils vont ; qui croient n'avoir autre choſe a faire dans le monde que d'aller à la chaſſe, ſe divertir, ou former des deſſeins ambitieux pour l'agrandiſſement de leur maiſon, & qui après avoir ainſi vêcu dans une illuſion continuelle durant le petit eſpace d'une miſerable vie, voient diſparoître au moment de leur mort, tous ces vains fantômes, qui les avoient occupés, & tombent pour jamais dans l'extrémité de la miſere.

Voyez le Diſcours de la neceſſité de ne vivre pas au hazard.

XXIV.

Voyez le Traité de la Grandeur, & les trois Discours de M. Pascal.

Il faut les instruire & des devoirs generaux des hommes, & des devoirs particuliers des Princes, & de l'alliance de ces devoirs, & sur-tout il faut essayer de prévenir cet oubli où les Grans tombent insensiblement, de ce qui leur est commun avec tous les autres hommes, en n'attachant leur imagination qu'a ce qui les en distingue. Pour cela il est necessaire de leur faire bien comprendre la veritable nature de toutes ces choses, ce que c'est que la grandeur, son origine, sa fin, ce qu'elle a de réel, ce qu'elle a de vain, ce que les inferieurs doivent aux Grans, ce que les Grans doivent aux inferieurs, ce qui les rabaisse ou les éleve devant Dieu & devant les hommes.

XXV.

Comme l'affection des hommes est necessaire au ministere auquel les Princes sont appellés, on les doit instruire avec grand soin de ce qui l'attire ou qui l'éloigne, de ce qui gagne ou choque les esprits, de ce qui plaît ou déplaît au monde. Il leur faut découvrir les sources cachées de tous ces effets, & les secrets ressorts qui causent ces differens mouvemens, afin qu'ils les sachent faire jouer selon le besoin qu'ils en auront. Mais en même tems il leur faut faire connoître combien cette petite adresse est vaine quand on ne s'y propose point d'autre fin que celle de faire réussir quelques desseins de fortune, ou de jouir de la satisfaction d'être aimé. Et c'est pourquoi il leur faut montrer que toutes ces actions

ſe peuvent pratiquer par des vûes plus hautes & plus relevées, & que l'on peut les rendre infiniment plus utiles pour le ciel, qu'elles ne le ſont pour le monde.

Les Grans, par exemple, ſont obligés par leur condition même, d'être dans un exercice continuel de civilité; & quand ils s'en acquittent comme il faut, elle leur ſert beaucoup à attirer l'eſtime & l'amour des hommes: mais cet exercice n'eſt pour la plupart d'entr'eux qu'un amuſement très-vain. Comme ils la pratiquent inégalement, & qu'ayant une extrême complaiſance pour les uns, ils ont une extrême fierté pour les autres, il arrive ſouvent qu'ils ne réuſſiſſent pas dans les deſſeins de ſe faire aimer. Et quand ils y réuſſiroient, ce ſuccés ne leur pourroit procurer que de fort petits avantages. Mais ces mêmes offices de civilité pratiqués par d'autres vûes, c'eſt-à-dire, par des vûes de charité, peuvent devenir un exercice continuel de vertu, & ils produiſent même plus certainement par ce moyen cet effet temporel que l'on y recherche ordinairement, qui eſt de gagner l'affection de ceux à qui on les rend.

Voyez le Traité de la civilité chrétienne.

XXVI.

Enfin on leur doit faire remarquer dans toutes les actions particulieres, que les loix de Dieu ſont ſi juſtes & ſi ſaintes, qu'il n'y a point de voie plus propre pour attirer l'admiration des hommes, que de pratiquer la vertu chrétienne d'une maniere haute & heroïque; & que les qualités & les actions qui déplaiſent davantage à Dieu, comme

l'insolence, l'orgueil, l'injustice, l'emportement, sont aussi celles qui attirent le plus le mépris & l'aversion des hommes. Il n'y a rien de si aimable qu'un homme qui ne s'aime point, & qui rapporte tout à Dieu & au service des autres, en quoi consiste la pieté d'un Chrétien; ni rien de si haïssable qu'un homme qui n'aime que soi-même, & qui rapporte tout à soi, en quoi consiste le déreglement de l'homme.

XXVII.

Mais quoique cette étude doive être la principale & la plus continuelle de celles où l'on applique les Princes, il faut neanmoins que cela se fasse d'une maniere si proportionnée a leur âge & a la qualité de leur esprit, que non seulement ils n'en soient pas chargés, mais même qu'ils ne s'en apperçoivent pas. Il faut tâcher qu'ils sachent toute la Morale, sans savoir presque qu'il y ait une Morale, ni qu'on ait eu dessein de les en instruire, ensorte que lorsqu'ils l'étudieront dans le cours de leurs études, ils s'étonnent de savoir par avance beaucoup plus que ce qu'on y enseigne.

XXVIII.

Rien n'est plus difficile que de se proportionner ainsi a l'esprit des enfans; & c'est avec raison qu'un homme du monde dit, que c'est *l'effet d'une ame bien forte & bien élevée, de se pouvoir accommoder à ces allures puériles.* Il est facile de faire des discours de morale pendant une heure: mais d'y rapporter toujours toutes choses, sans qu'un

Montagne.

enfant s'en apperçoive & s'en dégoûte, c'eſt ce qui demande une adreſſe qui ſe trouve en peu de perſonnes.

XXIX.

Il y a deux choſes dans les vices : le déreglement qui les rend deſagréables à Dieu : la ſotiſe ou le ridicule, qui les rend mépriſables aux hommes. Les enfans ſont d'ordinaire peu ſenſibles à la premiere : mais on leur peut faire beaucoup ſentir la ſeconde, par mille manieres ingenieuſes que les occaſions fourniſſent. Ainſi en leur faiſant haïr les vices comme ridicules, on les préparera à les haïr comme contraires aux loix de Dieu : & l'on diminuera cependant l'impreſſion qu'ils font ſur leurs eſprits.

XXX.

On doit conſiderer, que le tems de la jeuneſſe eſt preſque le ſeul tems où la verité ſe preſente aux Princes avec quelque ſorte de liberté. Elle les fuit tout le reſte de leur vie. Tous ceux qui les environnent ne conſpirent preſque qu'à les tromper, parce qu'ils ont interêt de leur plaire, & qu'ils ſavent que ce n'en eſt pas le moyen, que de leur dire la verité Ainſi leur vie n'eſt pour l'ordinaire qu'un ſonge où ils ne voient que des objets faux & des fantômes trompeurs. Il faut donc qu'une perſonne chargée de l'inſtruction d'un Prince, ſe repreſente ſouvent que cet enfant qui eſt commis à ſes ſoins, approche d'une nuit où la verité l'abandonnera ; & qu'il ſe hâte ainſi de lui dire & de lui imprimer par avance

dans l'esprit, tout ce qui lui est plus necessaire pour se conduire dans les tenebres que sa condition apporte avec soi par une espece de necessité.

XXXI.

Il ne faut pas se contenter de lui éclairer l'esprit par plusieurs principes de verité qui l'aide à se conduire & à se regler dans ses actions ; mais il faut lui inspirer en general l'amour de la verité en toutes choses, & un extrême desir de n'être point trompé. Il faut tâcher de lui faire bien comprendre qu'il est impossible qu'il ne le soit toute sa vie, s'il ne témoigne à tous ceux qui l'approcheront, qu'il n'aime rien tant que la verité, & qu'il ne hait rien tant que le mensonge & la tromperie.

XXXII.

Voyez le Traité où l'on fait voir combien les discours des hommes sont dangereux.

Il y a des gens qui trompent les autres par interêt & sans se tromper eux-mêmes ; mais il y en a aussi une infinité d'autres qui ne font que leur communiquer leurs propres erreurs, c'est-à-dire, les fausses idées & les fausses opiuions dont ils ont l'esprit rempli. Et comme la vie des Grans se passe presque toute dans un commerce continuel avec les hommes, ils sont aussi plus exposés que les autres a ce danger ; de sorte que s'ils n'y prennent garde, ils réunissent en eux toutes les fausletés qui sont séparées dans les autres hommes. Il faut donc faire connoître à celui qu'on instruit, l'interêt qu'il a de se garantir non-seulement de la tromperie artificieuse, maligne & interessée de ceux qui tacheront de le surprendre ; mais

auſſi de cette autre tromperie, que l'on peut appeller de bonne foi, qui ſe communique par les diſcours de preſque tous ceux avec qui il ſera obligé de vivre, qui étant pleins eux-mêmes de fauſſetés qu'ils ne connoiſſent pas, les font paſſer ſans le ſavoir dans l'eſprit des autres par leurs entretiens.

XXXIII.

Si les trompeurs de ce dernier genre ſont plus aimables que les autres, ils ſont auſſi plus dangereux. Car ils ne ſe contentent pas de nous ôter la connoiſſance de pluſieurs faits particuliers à quoi les autres s'attachent principalement; mais ils nous ôtent même celle des principes par leſquels on en doit juger; & en nous inſpirant mille fauſſes maximes, ils nous corrompent l'eſprit & le cœur. Il faut donc le porter à être également en garde contre les uns & les autres, & à regarder comme le plus grand des malheurs celui d'être privé de la lumiere de la verité par laquelle on doit conduire ſa vie, & ſans laquelle il eſt impoſſible de ne s'y pas égarer, & de ne pas tomber dans les précipices qui ſont la fin de ce funeſte égarement.

XXXIV.

Il faut prévoir en particulier les cauſes ordinaires des malheurs des Grans, & tâcher de le prémunir de ce côté-là; & ſur tout il faut lui inſpirer une horreur extrême des guerres civiles & de toutes ſortes de brouilleries, qui ſont pour les Princes des ſources de maux preſque irreparables, & des abyſmes ſans fond.

XXXV.

Il eſt neceſſaire de bien connoître les défauts de celui qu'on inſtruit ; c'eſt-à-dire, qu'il faut bien remarquer la pente de ſa concupiſcence, afin de ſe ſervir de toutes ſortes d'adreſſes pour la diminuer par le retranchement de tout ce qui la fortifie, en diſtinguant toujours avec ſoin les défauts paſſagers & que l'âge emporte, d'avec ceux qui s'accroiſſent par l'âge même.

XXXVI.

On doit avoir pour but, non ſeulement de le préſerver des chutes, mais de répandre dans ſon eſprit certaines ſemences qui le puiſſent aider à s'en relever, s'il étoit ſi malheureux que de s'y laiſſer aller. Et ces ſemences ſont les verités ſolides de la Religion, principalement ſur la maniere de ſe rétablir dans l'innocence qu'on a perdue. Car quoique ces verités s'obſcurciſſent quelquefois par l'enivrement du monde lorſque les jeunes Princes commencent à le goûter ; elles ſe réveillent auſſi quelquefois dans la ſuite, quand il plaît à Dieu de les regarder d'un œil de miſericorde.

XXXVII.

Il n'eſt pas ſeulement neceſſaire de former, autant que l'on peut, leur eſprit à la vertu ; mais il eſt encore neceſſaire d'y plier leur corps, c'eſt à-dire, qu'il faut tâcher qu'il ne leur ſerve point d'empêchement à mener une vie reglée, & qu'il ne les entraîne point par ſon poids au déreglement & au deſordre.

Car il faut ſavoir que les hommes étant compoſés d'eſprit & de corps, le mauvais

pli que l'on donne au corps dans la jeuneſſe, eſt ſouvent dans la ſuite de la vie un très-grand obſtacle pour la pieté. Il y en a qui s'accoutument à être ſi remuans, ſi impatiens, & ſi prompts, qu'ils deviennent incapables de toutes les occupations uniformes & tranquiles: d'autres ſe rendent ſi délicats, qu'ils ne ſauroient ſouffrir tout ce qui eſt tant ſoit peu penible. Il y en a qui deviennent ſujets à des ennuis mortels qui les tourmentent toute leur vie.

On dira que ce ſont des défauts d'eſprit, mais ils ont une cauſe permanente dans le corps, & c'eſt pourquoi ils continuent, lors même que l'eſprit n'y contribue rien. Car voici, par exemple, de quelle ſorte il y a tant de Grans, ſujets à l'ennui.

XXXVIII.

Le plaiſir de l'ame conſiſte à agir & à s'occuper de quelque objet qui lui plaiſe, & la ceſſation de ſon action, ou une action plus languiſſante lui cauſe ordinairement du dégoût & de l'ennui. C'eſt ce qui fait que l'on s'ennuye dans la ſolitude, parce que l'on n'y a d'ordinaire que des penſées foibles, & que les objets qui ſe preſentent ne nous remuent pas aſſez vivement, car ſi tôt qu'on y eſt aſſez agité, on ceſſe auſſi de s'y ennuyer.

Il arrive de-là que ceux dont l'ame a été accoutumée a être ébranlée par des mouvemens vifs & violens, tombent facilement dans l'ennui, lorſqu'ils n'ont plus que des objets qui les remuent peu. Et c'eſt pourquoi ceux qui ſont accoutumés aux grans

divertiſſemens, aux grandes paſſions, & aux grandes occupations qui leur ont agité beaucoup l'eſprit, y ſont plus ſujets que les autres, parce que leur ame s'eſt auſſi accoutumée à ne ſe plaire que dans ces grands ébranlemens. Et au contraire ceux dont l'ame n'a jamais été fortement remuée, ne s'ennuient pas d'ordinaire, parce que les objets communs ſuffiſent pour les entretenir dans une égalité de mouvement qui ſuffit pour les retirer de l'ennui.

Or cet ennui n'eſt pas ſeulement dans l'eſprit, il eſt auſſi dans le corps; c'eſt-à-dire que ce dégoût d'eſprit eſt accompagné d'un certain reſſerrement de cœur qui eſt un effet entierement corporel; & ces deux mouvemens ſe lient tellement enſemble, que comme l'eſprit étant frappé de dégoût, le mouvement corporel ſuit dans le cœur, de même toutes les fois que le mouvement corporel ſe fait dans le corps, les mouvemens & les penſées de triſteſſe & d'ennui ſe préſentent à l'eſprit en la même maniere que l'idée d'un homme nous frappe, ſi tôt que nous entendons ſon nom, parce que ces deux idées ſont liées enſemble.

Encore donc qu'une perſonne ait renoncé par vertu aux grans divertiſſemens & aux grandes agitations de l'ame qui naiſſent des fortes paſſions, elle peut demeurer neanmoins long-tems ſujette à l'ennui; parce que n'étant plus remuée que par des objets plus foibles, ces objets produiſent dans le corps le même reſſerrement de cœur, qu'ils avoient accoutumé autrefois d'y produire; & ce même mouvement du corps produit

dans l'esprit les mêmes pensées de tristesse qui causent l'ennui.

C'est ce qui fait voir qu'il n'y a rien de plus dangereux que les grans divertissemens, & tout ce qui remue & agite l'ame fortement. Car à moins que de continuer dans cette agitation, ce qui est souvent impossible, & ce qui feroit le plus grand des malheurs, on se met en état d'être en quelque sorte miserable toute sa vie ; quoique cette misere même soit beaucoup plus heureuse dans ceux qui la souffrent avec patience, que n'étoit le bonheur apparent de leurs divertissemens.

XXXIX.

Il en est de même de toutes les autres passions, de colere, d'impatience, de crainte. Elles produisent toutes leur impression dans le corps. Cette impression s'excite ensuite malgré qu'on en ait, lorsque ces objets se presentent, & elle se communique à l'esprit jusqu'à quelque dégré. Ainsi l'un des plus grans biens qu'on puisse faire à un Prince qu'on instruit, est de reprimer pendant qu'il est jeune les effets exterieurs de ses passions, si l'on ne peut pas l'en guerir absolument, de peur que le corps ne s'y accoutume, & qu'ayant pris son pli, la guérison n'en devienne infiniment plus penible & plus difficile.

XL.

L'amour de la lecture & des livres, est un préservatif general contre une infinité de déreglemens ausquels les Grans sont sujets lorsqu'ils ne savent à quoi s'occuper. Et

c'eſt pourquoi on ne ſauroit trop l'inſpirer aux jeunes Princes. Il faut les accoutumer à lire beaucoup, & à entendre beaucoup lire, & leur ouvrir l'eſprit, afin qu'ils s'y divertiſſent. Il faut même les y attirer par la qualité des livres, comme par des livres d'hiſtoires, de voyages, & de geographie, qui ne leur ſervent pas peu, s'ils peuvent prendre l'habitude d'y paſſer un tems conſiderable ſans dégoût & ſans chagrin.

TRAITE'
DE
L'EDUCATION
D'UN
PRINCE.

SECONDE PARTIE.

Contenant plusieurs avis particuliers touchant les Etudes.

I.

L'INSTRUCTION a pour but de porter les esprits jusqu'au point où ils sont capables d'atteindre.

II.

Elle ne donne ni la memoire, ni l'imagination, ni l'intelligence; mais elle cultive toutes ces parties en les fortifiant l'une par l'autre. On aide le jugement par la memoire, & l'on soulage la memoire par l'imagination & le jugement.

III.

Lorsque quelques-unes de ces parties manquent, il faut y suppléer par les autres.

Ainſi l'adreſſe d'un Maître eſt d'appliquer ceux qu'il inſtruit aux choſes où ils ont plus de diſpoſition naturelle. Il y a des enfans qu'il ne faut preſque exercer que dans ce qui dépend de la memoire, parce qu'ils ont la memoire forte & le jugement foible ; & il y en a d'autres qu'il faut appliquer d'abord aux choſes de jugement, parce qu'ils en ont plus que de memoire.

IV.

Ce n'eſt pas proprement les Maîtres ni les inſtructions étrangeres qui font comprendre les choſes, elles ne font tout au plus que les expoſer à la lumiere interieure de l'eſprit, par laquelle ſeule on les comprend. De ſorte que lorſqu'on ne rencontre pas cette lumiere, les inſtructions ſont auſſi inutiles que ſi l'on vouloit faire voir des tableaux durant la nuit.

V.

Les plus grans eſprits n'ont que des lumieres bornées, & ils ont toûjours des endroits ſombres & tenebreux ; mais l'eſprit des enfans eſt preſque tout rempli de tenebres, il n'entrevoit que des petits rayons de lumiere. Ainſi, tout conſiſte à ménager ces rayons, à les augmenter, & à y expoſer ce qu'on veut qu'ils comprennent.

VI.

C'eſt ce qui fait qu'il eſt difficile de donner des regles generales pour l'inſtruction de qui que ce ſoit, parce qu'il la faut proportionner à ce mélange de lumieres & de tenebres, qui eſt fort different ſelon les differens eſprits, principalement dans les en-

fans. Il faut regarder où il fait jour, & en approcher ce que l'on leur veut faire entendre, & pour cela il faut ſouvent tenter diverſes voies pour entrer dans leur eſprit, & s'arrêter à celles qui réuſſiſſent le mieux.

VII.

On peut dire neanmoins generalement, que les lumieres des enfans étant toujours très dépendantes des ſens, il faut, autant qu'il eſt poſſible, attacher aux ſens les inſtructions qu'on leur donne, & les faire entrer non ſeulement par l'ouie, mais auſſi par la vûe, n'y ayant point de ſens qui faſſe une impreſſion plus vive ſur l'eſprit, & qui forme des idées plus nettes & plus diſtinctes.

VIII.

On peut conclure de cette ouverture, que la Geographie eſt une étude très-propre pour les enfans, parce qu'elle dépend beaucoup des ſens, & qu'on leur fait voir par les yeux la ſituation des villes & des provinces : outre qu'elle eſt aſſez divertiſſante, ce qui eſt encore fort neceſſaire pour ne les pas rebuter d'abord ; qu'elle a peu beſoin de raiſonnement, ce qui leur manque le plus en cet âge.

IX.

Mais pour leur rendre cette étude plus utile & plus agréable tout enſemble ; il ne faut pas ſe contenter de leur montrer dans une carte les noms des villes & des provinces ; mais il faut encore ſe ſervir de diverſes adreſſes pour les aider à les retenir.

On peut avoir des livres, où les plus grandes villes ſoient peintes, & les leur y

faire voir. Les enfans aiment assez cette sorte de divertissement. On leur peut conter quelque histoire remarquable sur les principales villes, afin d'y attacher leur memoire. On peut leur marquer les batailles qui y ont été données ; les Conciles qui y ont été tenus ; les grans Hommes qui en sont sortis. On leur peut dire quelque chose ou de l'histoire naturelle, s'il s'y rencontre quelque rareté, ou de la police, de la grandeur, & du trafic de ces villes. Et si ce sont des villes de France, il est bon, quand on le peut, de leur marquer les Seigneurs à qui elles appartiennent, ou qui en sont Gouverneurs.

X.

Il faut joindre à cette étude de la Geographie, que l'on fait exprès, un petit exercice, qui n'est qu'un divertissement, & qui ne laisse pas de contribuer beaucoup à la leur imprimer dans l'esprit. C'est que si l'on parle devant eux de quelque histoire, il ne faut jamais manquer de leur en marquer le lieu dans la carte. Si on lit, par exemple, la Gazette, il faut leur faire voir toutes les villes dont il est parlé. Enfin il faut tâcher qu'ils placent dans leurs cartes tout ce qu'ils entendront dire, & qu'elles leur servent ainsi de memoire artificielle pour retenir les histoires, comme les histoires leur en doivent servir pour se souvenir des lieux où elles se sont passées.

XI.

Outre la Geographie, il y a encore plusieurs autres connoissances utiles que l'on

peut faire entrer par les yeux dans l'esprit des enfans.

Les machines des Romains, leurs supplices, leurs habits, leurs armes, & plusieurs autres choses de cette nature, sont representées dans les livres de Lipse, & on les peut montrer utilement aux enfans. On leur peut montrer, par exemple, ce que c'étoit qu'un *Belier*; ce que c'étoit que faire *la tortue*, de quelle sorte les armées Romaines étoient ordonnées, le nombre de leurs cohortes & de leurs legions, les Officiers de leurs armées, & une infinité d'autres choses agreables & curieuses, en omettant celles qui sont plus embaraſſées. On peut à peu près tirer le même avantage d'un livre intitulé : *Roma ſubterranea*, & des autres où on a gravé ce qui nous reste des antiquités de cette premiere ville du monde, & l'on y peut même joindre les figures qui se trouvent dans certains voyages des Indes & de la Chine, où les sacrifices & les Pagodes de ces miserables peuples sont décrits, en leur faisant remarquer en même-tems, jusqu'à quel excès de folie les hommes sont capables de se porter, quand ils ne suivent que leurs fantaisies & les lumieres tenebreuse de leur esprit.

XII.

Le livre d'Aldrobrandus, ou plutôt l'abregé qui en a été fait par Jonston, peut aussi servir à les divertir utilement, pourvu que celui qui les leur montrera ait soin d'apprendre quelque chose de la nature des animaux, & de le leur dire, non par forme de leçon, mais par forme d'entretien. Il

faut auſſi ſe ſervir de ce livre pour leur faire voir la figure des animaux dont ils entendent parler, ou dans les livres, ou dans l'entretien.

XIII.

Un homme d'eſprit a fait voir en ce tems-ci, par l'eſſai qu'il en a fait en un de ſes enfans, qu'en cet âge ils ſont fort capables d'apprendre l'anatomie ; & ſans doute on leur en pourroit montrer utilement quelques principes generaux, quand ce ne ſeroit que pour leur faire retenir en Latin les noms des parties du corps humain, en évitant neanmoins de leur donner certaines curioſités dangereuſes ſur cette matiere.

XIV.

Il eſt utile, par la même raiſon, de leur faire voir les portraits des Rois de France, des Empereurs Romains, des Sultans, des grans Capitaines, des Hommes illuſtres de diverſes nations. Il eſt bon qu'ils ſe divertiſſent à les regarder, & à y avoir recours toutes les fois qu'on en parlera devant eux. Car tout cela ſert à arrêter les idées dans la memoire.

XV.

On doit tâcher d'inſpirer aux enfans une honnête curioſité de voir des choſes étranges & curieuſes, & de les porter à s'informer des raiſons de toutes choſes. Cette curioſité n'eſt pas un vice a leur âge, puiſqu'elle ſert à leur ouvrir l'eſprit, & qu'elle

peut les détourner de plusieurs déreglemens.

XVI.

On peut mettre l'histoire entre les connoissances qui entrent par les yeux, puisqu'on peut se servir pour la faire retenir, de divers livres d'images & de figures. Mais quand même on n'en trouveroit pas, elle est d'elle-même très-proportionnée à l'esprit des enfans. Et quoiqu'elle ne consiste que dans la memoire, elle sert beaucoup à former le jugement. Il faut donc user de toute sorte d'adresse pour leur en donner goût.

XVII.

On leur peut donner d'abord une idée generale de l'histoire universelle, des diverses Monarchies, & des principaux changemens qui sont arrivés depuis le commencement du monde, en divisant la durée des siecles en divers âges; comme depuis la creation jusqu'au déluge, depuis le déluge jusques à Abraham, depuis Abraham jusqu'à Moïse, depuis Moïse jusqu'à Salomon, depuis Salomon jusqu'au retour de la captivité de Babylone, depuis le retour de la captivité jusqu'à Jesus-Christ, depuis Jesus-Christ jusqu'à nous, en joignant ainsi à l'histoire generale une chronologie generale.

XVIII.

Mais on leur doit expliquer plus particulierement l'histoire du peuple Juif, & à-

cher de la faire ſervir à les affermir de bonne heure dans la veritable Religion, comme je dirai ci-après. Il eſt bon de joindre toujours à l'hiſtoire la chronologie & la geographie, en leur faiſant voir dans la carte les lieux dont on leur parle, & en diſtinguant toujours par les divers ſiecles tout ce qu'on leur montrera de l'hiſtoire.

XIX.

Outre ces hiſtoires qui feront une partie de leur étude & de leurs occupations, il ſeroit avantageux de leur en conter tous les jours une détachée, qui ne tînt point de place dans leurs exercices, & qui ſervît plutôt à les divertir. Elle s'appelleroit l'hiſtoire du jour, & on les pourroit exercer à en faire le recit pour leur apprendre à parler.

Cette hiſtoire doit contenir quelque grand évenement, quelque rencontre extraordinaire, quelque exemple remarquable de vice, de vertu, de malheur, de proſperité, de bizarerie. On y pourroit comprendre les accidens extraordinaires, les prodiges, les tremblemens de terre qui ont quelquefois abſorbé des villes entieres, les naufrages, les batailles, les loix & les coutumes étrangeres. En ménageant bien cette petite pratique, on leur peut apprendre ce qu'il y a de plus beau dans toutes les hiſtoires; mais il faut pour cela y être exact, & ne paſſer aucun jour ſans leur en conter quelqu'une, en remarquant chaque jour celle qu'on leur aura contée.

XX.

Il faut leur apprendre à joindre enſemble

dans leur memoire les hiſtoires ſemblables, afin que l'une ſerve à retenir l'autre. Par exemple, il eſt bon qu'ils ſachent des exemples de toutes les plus grandes armées dont on parle dans les livres, des grandes batailles, des grans carnages, des grandes cruautés, des grandes mortalités, des grandes proſperités, des grandes infortunes, des grandes richeſſes, des grans Conquerans, des grans Capitaines, des Favoris heureux, des Favoris malheureux, des plus longues vies, des extravagances ſignalées des hommes, des grans vices, des grandes vertus.

XXI.

Ce ſeroit une choſe très-avantageuſe, ſi l'on pouvoit accoûtumer les enfans des Grans à entendre lire pendant qu'on les habille. Ce tems eſt aſſez long dans les perſonnes de condition, & il ſe conſume inutilement, pour ne dire pas dangereuſement; parceque c'eſt le tems où ceux qui les ſervent prennent plus de liberté de leur parler. Cependant en le ménageant on leur pourroit lire pendant ce tems une infinité d'hiſtoires & de livres de voyages.

XXII.

La plus grande difficulté de l'inſtruction des enfans eſt de leur montrer la Langue Latine. C'eſt une étude ſeche & longue. Et quoique, conſiſtant principalement dans la memoire, elle ſoit aſſez proportionnée à leur âge, neanmoins elle les rebute d'ordinaire par le travail & par la longueur. C'eſt pourquoi il arrive très-ſouvent

que les enfans des Grans étant plus impatiens & moins appliqués que les autres, apprennent le Latin si imparfaitement dans leur jeunesse, qu'ils l'oublient ensuite entierement ; parceque lorsqu'ils entrent dans le monde, ils s'y plongent de telle sorte, qu'ils quittent pendant un tems considerable toutes sortes d'études & de lectures. Il faut donc tâcher de leur faire comprendre combien ce défaut est grand, & combien ils ont sujet de s'en repentir, lorsque voyageant dans les pays étrangers, ou étant visités par les étrangers qui viennent en France, ils se trouvent dans l'impuissance de les entretenir. Il faut leur dire qu'il n'y a qu'en France où l'on trouve des Gentilshommes qui ignorent le Latin ; qu'en Pologne, en Hongrie, en Allemagne, en Suede, en Dannemarck, toutes les personnes de condition non seulement l'entendent, mais le parlent facilement. Qu'enfin il n'y a rien de plus honteux que de n'entendre pas la Langue de l'Eglise, de ne pouvoir prendre part à ses prieres que comme les plus ignorans d'entre les payſans & d'entre les femmes ; d'être borné à l'entretien de ceux de son siecle, & d'être privé de celui de tous les grans hommes qui nous parlent dans les ouvrages composés en cette Langue, que l'on ne connoît jamais qu'imparfaitement quand on ne les lit que dans les traductions, & que l'on ne lit même gueres quand on en est reduit-là.

XXIII.

La necessité & la difficulté de cette Lan-

gue

gue a fait rechercher à diverſes perſonnes les moyens de ſoulager les enfans dans l'étude qu'ils en doivent faire. C'eſt ce qui a produit cette grande varieté de methodes pour leur en apprendre les principes, chacun prétendant que la ſienne eſt la meilleure. D'autres ont cru au-contraire que la vraie methode étoit de n'en avoir point du-tout, & de leur épargner toutes les épines de la Grammaire en les mettant tout-d'un-coup dans la lecture des livres. Pluſieurs ſont de la penſée qu'il faudroit montrer le Latin aux enfans par l'uſage, comme les langues vulgaires, & que pour cela on devroit les obliger à ne parler que Latin. Montagne témoigne que ce fut la conduite dont on uſa envers lui, & que par ce moyen à ſept ou huit ans il parloit très-purement Latin. Les François, les Hollandois, les Allemans, les Italiens, ont fait leur idole d'un certain livre intitulé, La porte des Langues, *Janua linguarum*; qui comprend preſque tous les mots latins employés dans un diſcours continu & aſſez ſuivi; & ils ſe ſont imaginés qu'en faiſant apprendre d'abord ce livre aux enfans, ils ſauroient en peu de tems la Langue Latine, ſans avoir beſoin de la lecture de tant de livres.

XXIV.

Pour dire en un mot ce que l'on doit juger de toutes ces diverſes manieres de montrer le Latin aux enfans, il eſt certain qu'il ſeroit très-avantageux en ſoi, de leur pouvoir montrer cette Langue par l'uſage,

comme une langue vulgaire. Mais ce moyen eſt ſujet dans la pratique à tant de difficultés, qu'il avoit paru juſques ici comme impoſſible, au-moins aux perſonnes du commun, ce qui eſt le plus grand de tous les défauts.

Car premierement il faut trouver des Maîtres qui parlent parfaitement bien Latin : ce qui eſt déja une qualité bien rare, & ſouvent ceux qui l'ont ne ſont pas pour cela les plus propres pour inſtruire des enfans, parcequ'il leur en manque d'autres qui ſont infiniment plus neceſſaires. Il faut de plus que ceux avec qui les enfans qu'on voudra inſtruire en cette maniere, converſeront, ne leur parlent que Latin ; ce qui eſt incommode & difficile à pratiquer. Il ſemble même d'abord qu'il y ait ſujet de craindre qu'en introduiſant cette regle parmi des enfans que l'on feroit élever enſemble, & en les obligeant de ne parler que Latin entr'eux lorſqu'ils ne ſavent preſque rien en cette Langue, ce ne ſoit pas tant le moyen de leur apprendre a parler Latin, que de leur deſapprendre a parler & à penſer, & qu'ainſi cette ſervitude ne les rende en quelque ſorte ſtupides, par la peine qu'ils auront a exprimer leurs penſées.

Neanmoins comme dans ces ſortes de choſes il faut infiniment plus déferer a l'experience qu'aux raiſonnemens & aux conjectures, l'eſſai que de fort honnêtes gens en ont fait depuis peu a la vûe de tout Paris, doit perſuader toutes les perſonnes équitables que cette maniere d'inſtruire les enfans eſt très-utile, & que les inconve-

niens que l'on s'y figure, ou ne s'y trouvent pas en effet, ou ne ſont pas ſans remede. Mais comme ces perſonnes contribuent beaucoup par leur habileté & par leurs ſoins à faire réuſſir cette methode, & qu'ils ne peuvent pas ſe charger d'un fort grand nombre d'enfans, toutes les difficultés que nous avons marquées, ne laiſſent pas de ſubſiſter à l'égard des autres.

XXV.

Ainſi il faut ſe contenter de choiſir entre les autres methodes celles qui ſont les plus utiles. Et le ſens commun fait voir d'abord qu'on ne doit pas ſe ſervir de celles où les regles de la Grammaire ſont exprimées en Latin, parcequ'il eſt ridicule de vouloir montrer les principes d'une Langue dans la Langue même que l'on veut apprendre, & que l'on ignore.

XXVI.

Ceux qui ont voulu introduire l'uſage des Tables, ſemblent avoir été trompés, parcequ'ils y ont vu moins de paroles & moins de papier, ce qui leur a donné lieu de s'imaginer qu'il ſeroit auſſi facile à l'eſprit de comprendre & de retenir toutes les choſes qui ſont dans ces cartes, comme il eſt facile aux yeux de les voir. Mais il n'en eſt pas ainſi. Lorſqu'il faut apprendre en particulier ces cartes, on y trouve les mêmes difficultés que ſi on apprenoit dans un livre ce qu'elles contiennent, & encore de plus grandes, parceque les diverſes couleurs, par leſquelles on prétend diſtinguer

les mots de diverſes claſſes, ne ſont pas des diſtinctions bien naturelles, & qui demeurent beaucoup dans l'eſprit. S'il n'y avoit que deux ou trois choſes à retenir, peut-être cette methode y pourroit-elle ſervir ; mais y en ayant un très-grand nombre, l'eſprit ſe confond. Il faut donc par neceſſité arrêter la memoire par quelques regles plus diſtinctes & plus préciſes.

XXVII.

La penſée de ceux qui ne veulent point du tout de Grammaire n'eſt qu'une penſée de gens pareſſeux qui ſe veulent épargner la peine de la montrer : & bien loin de ſoulager les enfans, elle les charge infiniment plus que les regles, puiſqu'elle leur ôte une lumiere qui leur faciliteroit l'intelligence des livres, & qu'elle les oblige d'apprendre cent fois ce qu'il ſuffiroit d'apprendre une ſeule fois. Ainſi tout conſideré, on trouvera que la meilleure maniere pour la plupart du monde, eſt de faire apprendre aux enfans aſſez exactement les petites regles en vers François pour les mettre enſuite le plutôt qu'on pourra dans la lecture des Auteurs.

XXVIII.

On ne doit pas nier que le livre de *Janua linguarum* ne puiſſe avoir quelque utilité ; mais il eſt neanmoins facheux de charger la memoire des enfans ; d'un livre où il n'y a que des mots à apprendre, puiſqu'une des plus utiles regles qu'on puiſſe ſuivre dans leur inſtruction, eſt de joindre tou-

jours enſemble diverſes utilités, & de faire enſorte que les livres qu'on leur fait lire pour leur apprendre les Langues, ſervent auſſi à leur former l'eſprit, le jugement & les mœurs, à quoi ce livre ne peut rien contribuer ; outre qu'il eſt rare d'avoir aſſez de perſeverance pour l'apprendre tout entier. Je croi donc que la lecture de ce livre pourroit être plus utile à ceux qui inſtruiſent les enfans, qu'aux enfans mêmes, & qu'ils s'en pourroient ſervir avantageuſement pour leur apprendre dans l'entretien & dans les occaſions tous les mots particuliers de chaque art & de chaque profeſſion, que la lecture de ce livre leur rendra preſens, ſans les obliger de l'apprendre en particulier par une étude penible & ennuyeuſe.

XXIX.

C'eſt un avis general, & qui eſt d'une très-grande importance pour les Maîtres, d'avoir extrêmement preſent tout ce qu'ils doivent montrer aux enfans, & de ne ſe contenter pas de le trouver ſimplement dans leur memoire lorſqu'on les en fait ſouvenir, car on prend mille occaſions favorables pour montrer aux enfans ce que l'on ſait bien, l'on en fait naître quand on veut, & l'on ſe proportionne infiniment mieux à leur portée lorſque l'eſprit ne fait point d'effort pour trouver ce que l'on doit dire.

XXX.

Suivant cette ouverture on pourroit apprendre aux enfans dès leur bas âge quan-

tité de mots Latins ſelon l'ordre de ce livre, en leur diſant comment on nomme en Latin toutes les choſes qu'ils voient, ou qu'ils connoiſſent. On y pourroit joindre les étimologies de pluſieurs mots qui ſervent à les faire retenir, & qui contiennent même ſouvent quelque choſe de conſiderable, & peu a peu en frappant ſouvent leurs oreilles de ces mots, ils ſe les imprimeront dans la memoire ſans effort, & ſans contention d'eſprit.

XXXI.

Le grand ſecret pour donner aux enfans l'intelligence du Latin, eſt de les mettre le plutôt que l'on peut dans la lecture des livres, & de les exercer beaucoup à les traduire en François. Mais afin que cette étude puiſſe en même-tems ſervir à leur former l'eſprit, le jugement & les mœurs, il eſt bon d'y obſerver les regles ſuivantes.

XXXII.

Il ne faut jamais permettre que les enfans apprennent rien par cœur qui ne ſoit excellent. Et c'eſt pourquoi c'eſt une fort mauvaiſe methode que de leur faire apprendre des livres entiers, parceque tout n'eſt pas également bon dans les livres. On pourroit neanmoins excepter Virgile du nombre des Auteurs dont il ne faut apprendre que des parties, ou au-moins quelques livres de Virgile, comme le ij. le iv. & le vj. de l'Enéide. Mais pour les autres Auteurs, il faut y uſer de diſcernement, autrement en confondant les endroits communs avec

ceux qui ſont excellens, on confond auſſi leur jugement, & au-lieu de les retenir également, ſouvent ils ne font que les oublier également. Il faut donc choiſir dans Ciceron, dans Tite-Live, dans Tacite, dans Seneque, certains lieux ſi éclatans, qu'il ſoit important de ne les oublier jamais, & ſe contenter de les faire apprendre aux enfans, en uſant du même choix à l'égard des Poëtes, comme Catulle, Horace, Ovide, Seneque, Lucain, Martial, Stace, Claudien, Auſone. Il eſt bon de leur faire apprendre quelque piece de tous, qui marque leurs differens caracteres; en y comprenant même les nouveaux, comme Buchanan, Grotius, Heinſius, Barlay, Bourbon.

XXXIII.

Cet avis eſt de plus grande importance qu'on ne penſe, & n'a pas ſeulement pour but de ſoulager la memoire des enfans, mais auſſi de leur former l'eſprit & le ſtile. Car les choſes qu'on apprend par cœur, s'impriment davantage dans la memoire, & ſont comme des moules & des formes que les penſées prennent lorſqu'ils les veulent exprimer. De ſorte que lorſqu'ils n'en ont que de bons & d'excellens, il faut comme par neceſſité qu'ils s'expriment d'une maniere noble & élevée.

XXXIV.

C'eſt par une raiſon contraire qu'il arrive aſſez ſouvent que des perſonnes qui ont bon eſprit & qui raiſonnent aſſez juſte, parlent neanmoins & écrivent baſſement.

Car cela vient de ce qu'ils ont été mal instruits dans leur jeuneſſe, & qu'on leur a rempli la memoire de mauvaiſes expreſſions & de mauvais tours. Un Imprimeur qui n'auroit que des caracteres gothiques, n'imprimeroit auſſi rien qu'en lettres gothiques, quelque bel ouvrage qu'il mît ſous la preſſe. On peut dire de même que ces perſonnes n'ayant dans l'eſprit que des moules gothiques, leurs penſées en ſe revêtant d'expreſſions, prennent toujours un air gothique & ſcholaſtique, dont ils ne ſauroient ſe défaire.

XXXV.

Il y a des livres à lire, & d'autres à apprendre par memoire. On choiſit d'ordinaire Ciceron dans les Colleges pour le faire apprendre par cœur aux enfans, & on le lit peu; cependant il ſemble que l'on devroit faire tout le contraire. Car il n'y a pas tant de choſes vives & éclatantes dans cet Auteur qui meritent d'être retenues en particulier; & il y a au-contraire une infinité de choſes étendues & fort bien écrites qui meritent d'être lues; les ouvrages même qu'on leur fait apprendre, qui ſont les oraiſons, à l'exception de trois ou quatre, ſont les moins conſiderables de tous; & ſes livres philoſophiques, comme les Tuſculanes, les livres de la nature des Dieux, de la divination, des offices, de la fin de l'homme, de l'amitié, de la vieilleſſe, & même ſes lettres, ſont infiniment plus utiles & plus propres à former l'eſprit & le ſtile des enfans. Les livres de l'Orateur ſont

auſſi fort beaux, mais le ſtile en eſt un peu long, & par conſequent moins propre à être imité, étant difficile de ſe ſoûtenir en écrivant en Latin d'un ſtile long & periodique.

XXXVI.

Il faut étudier la Rhetorique dans Ariſtote & dans Quintilien ; mais on peut faire de grans retranchemens dans ces Auteurs. Car il y a pluſieurs chapitres aſſez inutiles dans le premier livre de la Rhetorique d'Ariſtote. Et tout ce qui regarde dans Quintilien l'ancienne Rhetorique du Barreau, eſt fort embarraſſé, comme preſque tout le ſepiéme livre & le chapitre *de Statibus*. On peut dire même que ce qu'il y a de plus beau dans cet Auteur, eſt ce qui n'eſt pas proprement de Rhetorique, comme le premier & le dernier livre. Tous ces noms de figures, tous ces lieux des argumens, tous ces enthymêmes & ces épicherêmes ne ſervirent jamais à perſonne ; & ſi on les fait apprendre aux enfans, il faut leur apprendre au-moins en même-tems, que ce ſont des choſes aſſez inutiles.

XXXVII.

On doit tout rapporter à la Morale dans l'inſtruction des Grans, comme l'on a dit dans la premiere Partie ; il eſt facile même de pratiquer cette regle dans ce qu'on leur doit montrer de la Rhetorique. Car la vraie Rhetorique eſt fondée ſur la vraie Morale ; puiſqu'elle doit toujours imprimer une idée aimable de celui qui parle, & le faire paſſer

pour honnête homme, ce qui ſuppoſe que l'on ſache en quoi conſiſte l'honnêteté & ce qui nous fait aimer. C'eſt mal parler que de ſe faire ou haïr, ou mépriſer en parlant. Et cette regle oblige d'éviter tout ce qui reſſent la vanité, la legereté, la malignité, la baſſeſſe, la brutalité, l'effronterie, & generalement tout ce qui donne l'idée de quelque vice & de quelque défaut d'eſprit.

XXXVIII.

Il y a, par exemple, dans Pline le jeune un air de vanité & d'un amour tendre de la reputation, qui gâte ſes lettres, quelque pleines d'eſprit qu'elles ſoient, & qui fait qu'elles ſont d'un mauvais genre; parcequ'on ne ſauroit ſe le repreſenter que comme un homme vain & leger. Le même défaut rend la perſonne de Ciceron mépriſable en même-tems qu'on admire ſon éloquence, parceque cet air paroit preſque dans tous ſes ouvrages. Il n'y a point d'homme d'honneur qui voulût être ſemblable a Horace, ou a Martial dans leur malignité & leur impudence. Or donner ces idées de ſoi-même, c'eſt pecher contre la vraie Rhetorique, auſſi-bien que contre la vraie Morale.

XXXIX.

Il y a deux ſortes de beautés dans l'éloquence, auſquelles il faut tâcher de rendre les enfans ſenſibles. L'une conſiſte dans les penſées belles & ſolides, mais extraordinaires & ſurprenantes. Lucain, Seneque & Tacite ſont remplis de ces ſortes de beautés.

L'autre au-contraire ne conſiſte nullement dans les penſées rares, mais dans un certain air naturel, dans une ſimplicité facile, élegante & délicate, qui ne bande point l'eſprit, qui ne lui preſente que des images communes, mais vives & agreables, & qui ſait ſi bien le ſuivre dans ſes mouvemens, qu'elle ne manque jamais de lui propoſer ſur chaque ſuiet les objets dont il peut être touché, & d'exprimer toutes les paſſions & les mouvemens que les choſes qu'elle repreſente y doivent produire. Cette beauté eſt celle de Terence & de Virgile. Et l'on voit par là qu'elle eſt encore plus difficile que l'autre, puiſqu'il n'y a point d'Auteurs dont on ait moins approché que de ces deux-là.

Cependant c'eſt cette beauté qui fait l'agrément & la douceur de la converſation civile, & ainſi il eſt encore plus important de la faire bien goûter a ceux que l'on inſtruit, que cette autre beauté de penſées qui eſt beaucoup moins d'uſage.

XL.

Si l'on ne ſait mêler cette beauté naturelle & ſimple avec celle des grandes penſées, on eſt en danger d'écrire & de parler d'autant plus mal, que l'on s'étudiera davantage à bien écrire & a bien parler: & plus on aura d'eſprit, plus on tombera dans un genre vicieux. Car c'eſt ce qui fait qu'on ſe jette dans le ſtile des pointes, qui eſt un très-mauvais caractere. Quand même les penſées ſeroient ſolides & belles en elles-mêmes, neanmoins elles laſſent & acca-

blent l'esprit, si elles sont en trop grand nombre, & si on les emploie en des sujets qui ne les demandent point. Senecque qui est admirable, étant consideré par parties, lasse l'esprit quand on le lit tout de suite; & je croi que si Quintilien a dit de lui avec raison qu'il est rempli de défauts agréables, *abundat dulcibus vitiis*, on pourroit dire avec autant de raison, qu'il est rempli de beautés desagreables par leur multitude, & par ce dessein qu'il paroît avoir eu de ne dire rien simplement, & de tourner tout en forme de pointe. Il n'y a point de défauts qu'il faille plus faire sentir aux enfans lorsqu'ils sont un peu avancés, que celui-là, parcequ'il n'y en a point qui fasse plus perdre le fruit des études en ce qui regarde le langage & l'éloquence.

XLI.

Tout doit tendre à former le jugement des enfans, comme j'ai déja dit, & à leur imprimer dans l'esprit & dans le cœur les regles de la veritable Morale. Il faut prendre occasion de toutes choses de les en instruire: mais on peut pratiquer neanmoins certains exercices qui y tendent plus directement. Et premierement il faut tâcher de les affermir dans la foi, & de les fortifier contre les maximes de libertinage & d'impieté, qui ne se répandent que trop dans la Cour. Ce n'est pas qu'il faille soumettre la Religion a leur examen; mais il faut les faire entrer dans les preuves de la Religion, sans qu'ils les considerent presque comme des preuves; & les accoutumer à regarder

tous

tous les impies & les libertins comme les plus impertinens des hommes.

Il faut leur faire remarquer en toutes choſes dans eux-mêmes & dans les autres l'effroyable corruption du cœur de l'homme; ſon injuſtice, ſa vanité, ſa ſtupidité, ſa brutalité, ſa miſere; & leur faire comprendre par-là la neceſſité de la reformation de la nature. Il leur faut dire que les hommes ayant cherché divers remedes à leurs maladies, n'ont fait que montrer la grandeur de leurs maux, & l'impuiſſance où ils ſont de les guerir: que ce remede ne pouvant donc ſe trouver par la raiſon, il falloit l'apprendre de la Religion, c'eſt-à-dire, de Dieu même. Il leur faut dire que cette Religion nous découvre tout-d'un-coup l'origine de nos maux que tous les Philoſophes ont inutilement cherchée, en nous inſtruiſant des deux états de l'homme, de ſon innocence & de ſa chûte; & qu'elle nous en apprend en même-tems le remede, qui eſt la redemption de Jeſus-Chriſt. Il leur faut faire remarquer que cette Religion eſt la plus ancienne de toutes; qu'elle a toujours été dans le monde; qu'elle s'eſt conſervée dans un peuple particulier qui a gardé le livre qui la contient avec un ſoin prodigieux. Il leur faut relever les merveilles de ce peuple, & la certitude des miracles de Moïſe, qui ont été faits à la vûe de ſix cent mille hommes, qui n'euſſent pas manqué de le démentir s'il eût eu la hardieſſe de les inventer & de les écrire dans un livre le plus injurieux qu'il ſoit poſſible de s'imaginer à ce peuple qui le conſe-

voit, puiſqu'il découvre par tout ſes infidelités & ſes crimes.

Il leur faut dire que ce livre prédit la venue d'un Mediateur & d'un Sauveur; & que toute la Religion de ce peuple conſiſtoit à l'attendre & à le figurer par toutes ſes ceremonies. Que la venue de ce Sauveur a été annoncée par une ſuite de Prophetes miraculeux, qui ſont venus de tems en tems pour avertir le monde de ſa venue, & qui en ont marqué le tems, avec les principales circonſtances de ſa vie & de ſa mort. Qu'il eſt venu enſuite lui-même dans le tems prédit: mais qu'il a été méconnu par les Juifs; parce que les Prophetes ayant prédit deux avenemens de ce Sauveur, l'un dans l'humilité & dans la baſſeſſe, l'autre dans l'éclat & dans la gloire, l'amour que les Juifs avoient pour les grandeurs de la terre, a fait qu'ils ne ſe ſont attachés qu'à ce qui étoit dit de l'avenement glorieux du Meſſie, ce qui les a empêchés de le reconnoître dans ſon avenement de baſſeſſe & d'humilité. Il leur faut faire comprendre les raiſons de cette conduite de Jeſus-Chriſt, & leur expliquer les merveilles de ſa vie, la certitude de ſa Reſurrection, pour laquelle tous ceux qui en ont été temoins ſe ſont fait martyriſer; les miracles des Apôtres, la ruine de Jeruſalem prédite par Jeſus-Chriſt, la punition horrible des Juifs, la converſion des peuples; enſorte qu'en moins de cent cinquante ans la foi de Jeſus-Chriſt étoit déjà répanduë par tout le monde & parmi les nations les plus barbares, comme ſaint Juſtin le remarque expreſſément dans

son dialogue contre Triphon ; & enfin la force admirable de cette Religion qui a subsisté & s'est accrue nonobstant les cruautés inouies que les hommes ont exercées pour la détruire.

Toutes ces choses étant imprimées de bonne heure dans l'esprit des enfans, les rendent incapables d'être touchés des discours des libertins, & leur font connoître qu'ils ne viennent que d'ignorance & d'aveuglement.

XLII.

Il vient de paroître un livre en public, dont ce discours n'est que l'abregé, qui est peut-être l'un des plus utiles que l'on puisse mettre entre les mains des Princes qui ont de l'esprit. C'est le recueil des pensées de M. Pascal. Outre l'avantage incomparable qu'on en peut tirer pour les affermir dans la veritable Religion par des raisons qui leur paroîtront d'autant plus solides, qu'ils les approfondiront davantage, & qu'ils laissent cette impression très-utile, qu'il n'y a rien de si ridicule que de faire vanité du libertinage & de l'irreligion, ce qui est plus important qu'on ne sauroit croire pour les Grans. Il y a de plus un air si grand, si élevé & en même-tems si simple & si éloigné d'affectation dans tout ce qu'il écrit, que rien n'est plus capable de leur former l'esprit, & de leur donner le goût & l'idée d'une maniere noble & naturelle d'écrire & de parler.

XLIII.

Le dessein qu'avoit M. Pascal de se ren-

fermer dans les preuves tirées, ou de la connoissance de l'homme, ou des Propheties & de diverses remarques sur l'Ecriture, a fait qu'on n'en a pas trouvé d'autres dans ses papiers; & il est certain qu'il avoit quelque éloignement des raisonnemens abstraits & metaphysiques que plusieurs ont employés pour l'établissement des verités de la foi. Mais il ne faisoit pas le même jugement de quelques autres preuves plus sensibles, dont on se peut servir pour la même fin. Il étoit persuadé au contraire, que celle que l'on tire de ce que la matiere est incapable de penser, est fort solide, & qu'elle fait voir clairement que l'ame n'est point matiere, mais une substance d'un autre genre qui n'est point attachée au corps. Peut-être même que s'il avoit eu le tems d'executer ce qu'il s'étoit proposé, il auroit mis cette preuve dans son jour, aussi bien que quelques autres de même nature.

Mais comme c'est une chose si importante d'attacher les Princes à la vraie Religion, qu'il ne faut negliger aucun des moyens qui y peuvent contribuer; il semble que dans ce dessein l'on peut se servir avec utilité de toutes les raisons naturelles qui sont solides & claires; en les leur faisant entrer dans l'esprit, sans même qu'ils s'apperçoivent de cette intention secrette. Celle que l'on peut tirer de ce que l'esprit voit clairement qu'il est impossible que la matiere & le mouvement soient des êtres éternels & necessaires, que la matiere pense & connoisse, qu'elle produise un esprit, sont entierement de ce genre, & on en peut tirer quelques autres de

Voyez le discours des preuves naturelles de l'existence de

l'ordre & de la nouveauté du monde, qui sont assez proportionnées à toutes sortes d'esprits. L'inconvenient même que l'on peut alleguer, qui est que ces sortes de preuves ne conduisent qu'à connoître un Dieu, & qu'elles ne nous menent pas a Jesus-Christ notre unique liberateur, n'a point de lieu à l'égard de la plupart du monde. Car on fait d'ordinaire un corps entier de toute la Religion ; on la reçoit toute entiere, & on la rejette toute entiere ; de sorte qu'en attachant les hommes à quelqu'une de ses parties, on les attache ordinairement à tout le corps des dogmes qu'elle renferme.

l'Eau & de l'immortalité de l'ame.

XLIV.

Saint Basile conseille de faire apprendre aux enfans des sentences tirées des Proverbes & des autres livres de Salomon, pour sanctifier leur memoire par la parole de Dieu, & pour les instruire des principes des mœurs. Peut-être qu'on pourroit suivre utilement cette pratique ; mais il faudroit en même-tems les leur expliquer, en sorte qu'on leur donnât une grande idée de l'Ecriture sainte, & qu'on leur fit concevoir qu'elle enferme des tresors infinis de lumiere. Par ce moyen on remedieroit peut-être à un défaut très-considerable & très-ordinaire aux Grans, qui est de n'avoir que du dégoût & du mépris pour l'Ecriture, à cause de la bassesse apparente & de l'obscurité des expressions dans lesquelles il a plu à Dieu de renfermer les verités qu'elle contient.

XLV.

A ces ſentences des Proverbes on en pourroit joindre d'autres tirées des Auteurs payens, en leur en faiſant apprendre ſeulement une par jour. Cette pratique ſuffiroit dans le cours de pluſieurs années pour leur faire retenir les plus belles penſées des Poëtes, des Hiſtoriens, & des Philoſophes, & donneroit même lieu d'en choiſir de proportionnées à leurs défauts; ce qui ſerviroit à les leur faire connoître & à les leur mettre devant les yeux d'une maniere plus douce & moins choquante.

XLVI.

Ce ſeroit une trop grande rigueur, que d'interdire abſolument aux enfans les livres des payens, puiſqu'ils contiennent un grand nombre des choſes utiles; mais il faut qu'un Maître ſache les rendre Chrétiens par la maniere dont il les expliquera.

Il y a dans ces livres des maximes exactement veritables, & celles-là ſont chrétiennes par elles-mêmes, puiſque toute verité vient de Dieu & appartient à Dieu. Il n'y a donc qu'a les approuver ſimplement, ou à faire voir que la Religion Chrétienne les porte encore plus loin, & qu'elle en fait mieux penetrer la verité.

Il y en a d'autres qui ſont fauſſes dans la bouche des Payens, & qui ſont très-ſolides & très-veritables dans celle des Chrêtiens. Et c'eſt ce qu'un Maître doit diſtinguer en faiſant voir la vanité de la Philoſophie payenne, & en y oppoſant la ſo-

fidité des principes du Christianisme.

Enfin il y en a qui sont absolument fausses, & il faut qu'il en fasse voir la fausseté par des raisons claires & solides. Par ce moyen tout sera utile dans ces livres, & ils deviendront des livres de pieté, puisque l'on se servira même des erreurs qu'ils enferment, pour faire connoître les verités qui y sont contraires, & pour faire mieux comprendre l'horrible aveuglement où l'esprit de l'homme a été réduit par le peché, & la necessité de la lumiere de Dieu pour dissiper ses tenebres.

Mais pour faire mieux entendre de quelle sorte on peut pratiquer ces trois choses: La premiere, de rehausser les sentimens des Payens par les verités de la Religion chrétienne: la seconde, d'en faire voir la fausseté dans leur bouche, & la verité dans celle des Chrétiens; & la troisiéme, de montrer la vanité & l'illusion de toute leur Philosophie: j'ai cru en devoir proposer un essai sur un des plus beaux livres de Seneque, qui est celui qu'il a fait de la brieveté de la vie humaine, en faisant quelques reflexions sur divers lieux de ce livre.

REFLEXIONS
SUR LE TRAITE'
DE SENEQUE,
DE LA BRIEVETE'
DE LA VIE.

Où l'on voit l'uſage que l'on doit faire des écrits des Philoſophes Payens.

SENEQUE.

MAJOR pars mortalium de naturæ malignitate conqueritur, quòd in exiguum ævi gignimur, quòd tàm velociter, tam rapidè dati nobis temporis ſpatia decurrant. Quid de rerum natura querimur? Illa ſe benignè geſſit: vitâ ſi ſcias uti, longa eſt.

La plupart des hommes accuſent la nature de malignité, de les avoir fait naître pour vivre ſi peu, & de ce que le tems qu'elle leur donne s'écoule avec tant de rapidité & tant de viteſſe... mais ces plaintes ſont injuſtes. La nature nous a traités favorablement, la vie eſt aſſez longue à qui en ſait bien uſer.

REFLEXIONS.

Les hommes du commun ſe plaignent de la brieveté de la vie, & les Philoſophes s'oppoſent à leurs plaintes. Ils leur reprochent le tems qu'ils perdent inutilement, & ils ſoûtiennent que la vie eſt aſſez longue pourvû qu'on la ſache ménager. Ils repreſentent la vanité de la plupart des occupations des hommes; ils exagerent leur ſottiſe de donner, comme ils font, tout leur tems aux affaires d'autrui, & de n'en prendre point pour eux mêmes: & Seneque entr'autres triomphe ſur ce ſujet dans tout ce traité. Il ſemble, à entendre le ton & l'aſſurance avec laquelle parlent tous ces gens, qu'ils ayent la plus grande raiſon du monde, & il eſt vrai qu'ils blâment des choſes qui ſont en effet blâmables. Cependant la verité eſt, que ſi nous n'avions point d'autre lumiere que celle que la nature nous donne, il faudroit dire au contraire, que les hommes du commun ont raiſon, & que les Philoſophes ont tort. La vie des hommes eſt en effet trop courte, & ne ſuffit nullement pour les choſes mêmes auſquelles les Philoſophes la deſtinent. Ils veulent, dira-t-on, que je cherche par mes raiſonnemens la veritable fin à laquelle je dois rapporter mes actions, que je corrige toutes les erreurs que les jugemens de mon enfance, ou l'exemple des perſonnes vicieuſes ont imprimées dans mon eſprit; que je regle toutes choſes par la verité, que je domte mes paſſions, que j'aye toujours preſentes les raiſons qui me doivent garantir de l'impreſ-

sion des objets des sens. Mille vies comme la mienne ne suffiroient pas pour un tel ouvrage.

Mais pourquoi donc, disent-ils, perdez-vous tant de tems ? Pourquoi êtes-vous toujours dissipé & hors de vous-même ? Que m'importe de le perdre, si je n'en suis pas plus heureux en ne le perdant pas ? Mais comment prétendez-vous que je remedie si-tôt à cette dissipation dont vous m'accusez ? C'est un de mes plus grans maux, & ma vie ne suffit pas pour m'en guerir. Je sens un instinct furieux qui me pousse hors de moi ; je ne trouve rien en moi qui me satisfasse ; il me faut des pensées plus grossieres pour m'occuper & me garantir de l'ennui. Toutes ces vûes subtiles que l'on me fournit m'échappent à toute heure pour faire place à d'autres plus sensibles qui m'attirent davantage ; avant que je sois accoutumé à m'occuper de ces idées spirituelles & philosophiques, la mort me mettra hors d'état de le pouvoir faire.

Il y a donc plus de verité dans les plaintes du commun des hommes que dans ces discours des Philosophes. Aussi quand ils veulent parler plus sincerement, ils sont obligés de se plaindre eux-mêmes de la brieveté de la vie. *Nous passons*, dit Seneque, *toute notre vie dans un égarement continuel, quoiqu'elle fût encore trop courte quand nous employerions les jours & les nuits a perfectionner notre ame.*

Il n'y a que la Religion chrétienne qui nous puisse veritablement consoler des bornes étroites de notre vie ; elle ne destine

point l'homme pendant cette vie à apprendre les sciences, ni même à une perfection exemte de tous défauts ; elle ne prétend pas nous faire acquerir la vertu par nos propres forces, mais par l'infusion de l'esprit de Dieu. Or on ne peut se plaindre que la vie ne soit pas assez longue pour cela.

Notre vie ne suffit presque pour aucun exercice, pour aucun art, pour aucune profession. On ne vit pas assez long-tems pour devenir bon Peintre, bon Architecte, bon Medecin, bon Jurisconsulte, bon Philosophe, bon Capitaine, bon Prince : mais elle suffit pour être bon Chrétien. C'est que nous ne sommes pas au monde pour être Peintres, Medecins, Philosophes ; mais que nous y sommes pour être Chrétiens.

SENEQUE.

Plerosque nihil certum sequentes, vaga & inconstans & sibi displicens levitas per nova consilia jactavit.

La plupart des hommes n'ont aucun but certain dans leur vie ; mais se laissent emporter par une legereté volage & inconstante, ils sont toujours mal satisfaits de leur état présent, & toujours agités par une vicissitude continuelle de nouveaux dessens.

Reflexion.

Ces gens font toujours bien d'abandonner ce qu'ils poursuivoient. Leur mal est qu'ils recherchent incontinent d'autres cho-

ſes qui ne meritent pas mieux d'etre recherchés. On a tort de les blâmer de ce qu'ils ſont mal ſatisfaits d'eux-mêmes, ils ne ſont blâmables que de ce qu'ils n'en ſont pas toujours mal ſatisfaits. Ils ne ſont pas legers, parce qu'ils quittent leurs entrepriſes, mais parce qu'ils en font de nouvelles. Enfin l'homme eſt ſi miſerable, que l'inconſtance par laquelle il abandonne ſes deſſeins, eſt en quelque ſorte ſa plus grande vertu, parce qu'il témoigne par-là qu'il y a encore en lui quelque reſte de grandeur qui le porte à ſe dégoûter des choſes qui ne meritent pas ſon eſtime & ſon amour.

SENEQUE.

Omnes denique ab infimis uſque ad ſummos perrant: Hic advocat, hic adſt. Ille periclitatur, ille defendit, ille judicat. Nemo ſe ſibi vindicat. Alius in alium conſumimur.

Conſiderez à quoi les hommes paſſent leur vie depuis les plus baſſes conditions juſques aux plus relevées. L'un cherche des gens qui ſollicitent pour lui, l'autre ſollicite pour les autres: celui-ci eſt accuſé, l'autre ſe défend, celui-ci exerce la fonction de juge. Perſonne ne penſe à ſoi, & ne vit pour ſoi. Nous nous conſumons tout entiers les uns pour les autres.

REFLEXION.

S'il n'y avoit point d'autre vie que celle-ci, comme Seneque l'a preſque cru, il auroit tort de les blâmer. Ces gens ſont auſſi

contens dans ce tumulte & dans cette agitation, que les Philoſophes dans leur plus grand repos. Ils meurent auſſi conſtamment, ou plutôt avec auſſi peu de ſentiment & de crainte de la mort. Les verités ſont des fauſſetés en la bouche des Philoſophes, parce qu'ils les gâtent & les corrompent par la fauſſeté de la fin à laquelle ils rapportent toute leur vie. Il eſt juſte de ſe défaire des embarras du monde, & de penſer à ſoi, pourvû que cela produiſe quelque bien ſolide; & c'eſt pourquoi les Chrétiens ont raiſon de le quitter; mais pour n'être pas mieux tout ſeul qu'avec le monde, il vaut autant être avec le monde que tout ſeul.

SENEQUE.

Non eſt quod iſta officia cuiquam imputes; quoniam quidem cùm illa faceres, non eſſe cum aliquo valebas, ſed tecum eſſe non poteras.

Vous ne devez pas prétendre qu'on vous ait obligation des ſervices que vous rendez aux autres; car ce n'eſt pas par le deſir de les ſervir que vous faites ces choſes, c'eſt parce que vous ne pouvez demeurer avec vous-même.

REFLEXION.

C'eſt un prétexte par lequel on pourroit preſque toujours juſtifier l'ingratitude. Il ſemble que nous ne ſoyons obligés qu'à ceux qui ont eu un deſſein formé de nous obliger, & non pas à ceux qui cherchent leur

utilité ou leur plaisir, nous ont rencontrés dans leur chemin comme par hazard. Mais par cette regle, adieu la reconnoissance. Ainsi pour la conserver, il faut s'arrêter au bienfait, sans remonter à sa source. Car si nous y remontons, nous la trouverons d'ordinaire si corrompue, qu'elle éteindra toute notre gratitude.

Il ne faut point subtiliser en matiere de reconnoissance: elle s'évapore en subtilisant.

SENEQUE.

Omnia tanquam mortales timetis; omnia tanquam immortales concupiscitis.

Vous craignez toutes choses comme étant mortels: & vous desirez toutes choses comme si vous étiez immortels.

Reflexion.

C'est que l'homme est tout ensemble mortel & immortel. Il est immortel, selon l'institution de sa nature: il est mortel selon sa corruption. Sa crainte prouve sa mortalité & sa misere: & ses desirs infinis prouvent son immortalité.

SENEQUE.

Potentissimis & in altum sublatis hominibus excidere voces videbis quibus otium optent.

Il arrive souvent aux personnes les plus puissantes & les plus élevées dans le monde,

de laiſſer échapper certaines paroles qui témoignent quelque déſir du repos.

REFLEXION.

C'eſt que le bonheur conſiſte en effet dans le repos, & ſi le repos de cette vie n'eſt pas capable de contenter ceux qui en jouiſſent, c'eſt que ce n'eſt pas dans ce repos qu'il conſiſte.

SENEQUE.

Tanta viſa eſt res otium, ut illam quia uſu non poterat, cogitatione præſumeret. *Il parle d'Auguſte.*

Le repos eſt une ſi grande choſe, que ceux même qui ne peuvent eſperer de le poſſeder effectivement, ſont bien-aiſes de le goûter par l'imagination & par la penſée.

REFLEXION.

Cela eſt bien aiſé. Cette penſée n'incommode point. Elle laiſſe la jouiſſance libre de la grandeur, & elle joint en quelque ſorte les avantages du repos avec ceux de la fortune. Mais quand il en faudra faire le choix, on verra que la grandeur a des attraits plus grans que le repos pour une ame corrompue.

Les hommes ſe plaiſent à ſe former ainſi des idées d'états où ils ne voudroient pas être effectivement, ou de vertus qu'ils ne pratiqueront jamais, afin de jouir par imagination de la gloire

attachée a ces états & à ces vertus, en demeurant cependant réellement dans l'état où leur concupiscence desire d'être. *Me demandez-vous*, dit Seneque, *pourquoi je desire avoir un ami? C'est afin d'avoir un homme pour qui je puisse donner ma vie.* Ut *habeam pro quo mori possim.* Ce sentiment est tout-a-fait grand, & par consequent très-capable de flatter une ame vaine pendant qu'il demeure dans les termes d'un simple sentiment. Il est vrai qu'il seroit penible de le réduire en pratique. Mais laissez-le faire, il saura bien le moyen de s'exemter dn mourir, il n'en trouvera jamais d'occasion. Cependant il se contenoit sans danger dans cette pensée qui lui representoit les louanges qu'il meriteroit par cette action heroïque qu'il ne devoit jamais faire.

SENEQUE.

Plures cum aliis fœlicissimi viderentur, ipsi in se verum testimonium dixerunt, pœnitet omnem actum annorum suorum. Sed his querelis, nec alios mutaverunt, nec seipsos. Nam cùm verba erumperent, affectus ad consuetudinem revelabantur.

Il y en a plusieurs qui paroissant très-heureux aux autres, n'ont pas laissé de porter un témoignage tres-veritable contr'eux-mêmes; en detestant l'agitation tumultuaire de leur vie; mais ces plaintes n'ont produit aucun changement, ni dans eux ni dans les autres. Car après tous ces discours qui leur échapoient,

leurs passions ne laissoient pas de les entraîner à leurs occupations ordinaires.

Reflexion.

Ils font ces discours dans les intervalles où leurs passions sont comme endormies ; mais lorsqu'elles se sont réveillées, ils ne se souviennent plus de ces discours. Rien n'est continuel & toujours présent dans l'homme, ni les passions qui l'emportent, ni les raisons qui les combattent ; & c'est en cela que consiste un des plus grans égaremens des Philosophes. Ils se sont imaginés qu'en fournissant aux hommes de beaux raisonnemens pour mépriser la mort, la pauvreté, la douleur, ils les rendroient capables de resister à l'impression de tous ces objets. Mais cette pensée renfermoit une double erreur, l'une de croire que l'homme se conduise par raison, au-lieu qu'il ne se conduit que par la passion qui le domine. L'autre de s'imaginer que ces raisons puissent être toujours presentes, au lieu que l'ame ne pouvant toujours y être appliquée, il arrive par necessité qu'elle les oublie, ou qu'elle n'y pense pas la plupart du tems ; ce qui donne lieu aux passions d'agir & de l'emporter.

SENEQUE.

Totâ vitâ discendum est mori.

Il faut apprendre à mourir toute sa vie.

REFLEXION.

Il trouvoit ce sentiment si beau, qu'il le repete par tout. *Hoc quotidie meditare,* dit-il en un autre endroit, *ut possis æquo animo vitam relinquere.* PENSEZ *à cela tous les jours, afin que vous puissiez tranquilement quitter la vie.* Et dans un autre : *Rendez-vous la vie agreable, en quittant toute inquiétude sur ce qui la regarde.* FAC *tibi jucundam vitam, omnem pro illa sollicitudinem deponendo.* Il n'y a rien de plus solide dans la bouche des Chrétiens que cette pensée. Ils ont bien raison de se mettre en peine de ce moment qui doit décider de leur éternité ; mais dans la bouche des Payens qui n'avoient ni esperance, ni crainte pour l'autre vie, il n'y a rien de plus vain. Qu'ai-je affaire, dira un Payen, de m'entretenir toujours de ces pensées melancoliques ? Peut-être mourrai-je sans y penser, & ainsi je n'aurai pas besoin de constance. En tous cas, il n'y a pas grand mal que trois ou quatre personnes soient témoins de mon impatience & de mes cris. En un quart d'heure je ne serai plus à leur égard comme ils ne seront plus au mien. Cela vaut-il la peine de se fatiguer toute sa vie de la pensée de la mort ?

Après tout, les Philosophes commandoient l'impossible, en voulant d'une part que l'on ne se souciât pas de la vie, & nous la representant de l'autre comme notre unique bien.

L'amour est la source du plaisir & de la crainte, & il est impossible qu'il ne pro-

duiſe ces deux paſſions. Pour ne craindre point la mort, il faut n'aimer point la vie, & ne la point trouver agreable. Ainſi, comme il n'y a que la Religion Chrétienne qui nous puiſſe ôter l'amour de la vie, il n'y a qu'elle auſſi qui nous puiſſe faire ſerieuſement mépriſer la mort.

SENEQUE.

Diſpunge & recenſe vitæ dies, & videbis paucos quoſdam, & rejiculos apud te reſedisſe.

Tenez un compte exact de tous les jours de votre vie, & vous verrez que vous n'en avez employé pour vous que la moindre partie & la moins conſiderable.

REFLEXION.

Il ne mettoit au nombre des jours qu'il croyoit avoir employés pour ſoi, que ceux qu'il avoit employés à la Philoſophie. Mais s'il avoit raiſonné plus juſte, il auroit vû qu'il ne lui reſtoit rien davantage de ces jours philoſophiques, que des autres. Il lui en demeuroit ſeulement un leger ſouvenir comme des autres jours de ſa vie. Le paſſé abſorbe tout & gâte tout, à moins que le paſſé ne ſubſiſte; & c'eſt ce que les Philoſophes n'ont point connu.

SENEQUE.

Quaſi nihil petitur, quaſi nihil datur: ta una omnium pretioſiſſima ludutur.

On demande le tems des autres, comme si ce n'étoit rien, on donne son tems aux autres, comme si ce n'étoit rien ; c'est ainsi que l'on se joue de la chose du monde la plus precieuse.

REFLEXION.

Si le meilleur emploi du tems est de le passer gaiement, je ne puis mieux l'employer que de le donner au premier venu, j'y trouverai mon divertissement.

Le tems des Payens étoit de nul prix ; ils ne savoient qu'en faire, & n'avoient pour but que de le perdre ; mais le tems des Chrétiens est d'un prix infini : c'est le prix de l'éternité.

SENEQUE.

Maximum vivendi impedimentum est expectatio quæ pendet ex crastino. Perdis hodiernum : quod in manu fortunæ positum est disponis, quod in tua, dimittis.

Un des plus grans empêchemens pour bien vivre, est d'avoir toujours l'esprit suspendu par des desseins qu'on forme pour l'avenir. Nous laissons échapper le tems present ; & au lieu de nous appliquer à le regler, nous nous amusons à disposer de celui qui est encore dans les mains de la fortune.

REFLEXION.

Le tems futur n'est pas dans les mains de la fortune, il est dans celles de Dieu, qui ne

nous l'a pas encore donné, & ainsi nous ne devons pas encore penser a en disposer. Mais il nous donne le tems present comme un talent dont il nous demandera compte. Et c'est pourquoi il est vrai ce que dit Seneque, que bien vivre consiste à bien user du present, & à executer sur l'heure ce que Dieu nous commande pour cette heure-là. Car il y a toujours pour chaque moment quelque volonté de Dieu qui nous prescrit ce que nous y devons faire. Il s'agit seulement de la connoître & de l'accomplir. Mais ne faut-il donc jamais penser à l'avenir? Il y faut penser quand c'est une partie du devoir present que d'y penser; autrement c'est prévenir Dieu, & non pas le suivre.

SENEQUE.

Cùm celeritate temporis utendi velocitatè certandum est, tanquam ex torrente rapido nec semper çasuro, citò hauriendum est.

Il faut que notre empressement à bien user du tems égale la viteſſe avec laquelle il s'écoule; il faut se hâter d'y puiser ce qui nous est necessaire, comme dans un torrent rapide qui doit bientôt se tarir.

REFLEXION.

Que m'importeroit de me tant hâter, si ce torrent me devoit emporter avec soi, & si lorsqu'il sera tari je ne serai plus? Il y a donc une visible illusion dans tous ces discours lorsqu'on les regarde dans la bouche

de gens qui ne pensoient point à l'autre vie. Mais qu'ils sont veritables dans celle des Chrétiens ! Ce tems, prix de l'éternité, s'écoule devant nos yeux, & nous n'aurons jamais de richesses que celles que nous y aurons puisées. Il faut donc se hâter. La conclusion est juste, & il est étrange qu'il y ait si peu de personnes qui la tirent.

SENEQUE.

Nemo, nisi à quo omnia acta sunt sub censura sua, quæ numquam fallitur, libenter se in præteritum retorquet.

Il n'y a que ceux qui font à l'égard de toutes leurs actions l'office de censeurs, & qui en jugent par la lumiere infaillible de leur conscience, qui puissent regarder avec plaisir le passé.

REFLEXION.

Il y a de la folie dans cette insolence. Quoi ! l'homme ne se trompe jamais. Il a dit cent fois le contraire : mais le faux éclat de cette pensée l'ayant frappé en cet endroit, il ne s'est plus souvenu ni de sa foiblesse, ni de ses maximes. Cet oubli n'est pas moins étrange que celui qui lui fait dire en un autre endroit, que *la Philosophie nous met en possession d'une felicité eternelle*, quoique selon ses principes elle ne puisse durer qu'autant que la vie. Les hommes sont sujets à parler selon leurs desirs, & à supposer que les choses sont ce qu'ils voudroient qu'elles fussent. Ils voudroient être infaillibles,

ils voudroient une felicité éternelle, ils se donnent l'un & l'autre par leur imagination & par leurs paroles, ne pouvant se le donner en effet.

SENEQUE.

Hæc est pars nostri temporis sacra & dedicata, & omnes humanos casus supergressa, extra regnum fortunæ subducta, quam non impia, non metus, non morborum incursus exagitat: hæc nec turbari, nec eripi potest: perpetua ejus & intrepida possessio est.

Le passé est une partie de notre vie, qui est comme consacrée. Elle est à couvert de tous les accidens humains. Elle n'est pas plus sujette à l'empire de la fortune. Elle est hors des atteintes de la pauvreté, de la crainte, des maladies. On ne peut nous y troubler, ni nous la ravir. C'est un bien dont la possession est sure, tranquile, perpetuelle.

REFLEXION.

Qu'il y a de vuide dans ces discours philosophiques! Comment est-ce que des Payens possedoient le passé, eux qui n'esperoient aucune recompense de leurs bonnes actions en une autre vie, comme ils ne craignoient point la punition des mauvaises? La vie passée étant oubliée, étoit a leur égard comme si elle n'eût jamais été. Ils ne pouvoient donc la posseder que par la memoire. Or qu'est-ce que cette possession? Elle ne regarde qu'un petit nombre d'ac-

tions, & dans ces actions elle n'entretient que le corps ; la plupart des circonstances lui échappent, & ce qu'elle en retient ne lui sert qu'à nous divertir d'une maniere assez languissante. Il ne faut donc point faire tant les braves. S'il n'y avoit point d'autre vie que celle-ci, le souvenir de notre vie passée nous seroit assez inutile, & tout le fruit qu'on en pourroit tirer seroit semblable à celui qu'on tire d'une histoire basse & commune.

Mais que ce soient des Chrétiens qui tiennent ces discours, bien-loin d'aller au-de-là de la verité, ils seront bien éloignés de l'exprimer toute entiere. Car il est vrai que le passé subsiste, que nulle de nos actions ne perit. Nous les retrouverons toutes écrites, comme dit le Prophete, avec un burin de fer. On peut dire seulement qu'il n'est pas encore invariable, parceque les bonnes actions se peuvent aneantir en quelque sorte par les mauvaises, & les mauvaises se peuvent abolir par les bonnes, de sorte qu'elles ne seront parfaitement immuables qu'après la fin de la vie, où le bien ne sera plus en danger d'être détruit, & le mal sera hors d'état d'être reparé.

Jerem. 17. 1.

La Philosophie humaine diminuoit infiniment l'horreur des vices & l'estime des vertus en les terminant avec la vie. Car on la voit dire & des vertus & des vices ce qu'elle avoit accoutumé de dire des maux, *Nihil magnum quod extremum habet :* Rien de fini ne peut être grand. Mais l'éternité qui est l'objet des Chrétiens, ajoûte un poids infini ; & aux bonnes & aux mauvaises actions,

tions, parcequ'elle rend les unes & les autres éternelles.

SENEQUE.

Decrepiti ſenes paucorum dierum acceſſionem votis mendicant; minores natu ſeipſos eſſe fingunt; mendacio ſibi blandiuntur, & tam libenter fallunt, quàm ſi fata unà decipiant.

Des vieillards prêts de mourir, font encore des vœux pleins de baſſeſſe pour obtenir que leur vie ſoit prolongée de quelques années. Ils ſe font plus jeunes qu'ils ne ſont en effet; & ils ſe flattent par ce menſonge, & ils prennent autant de plaiſir à tromper les autres, que s'ils pouvoient en même-tems tromper la mort.

REFLEXION.

Il y a des folies qui changent comme les modes, & qui ne durent qu'un tems, mais il y en a d'autres qui ſe trouvent dans tous les tems, & ce ſont celles qui ſont fondées ſur les plus eſſenciels objets de la concupiſcence.

L'amour de la vie qui porte les vieillars à déguiſer leur âge eſt de ce nombre. Les hommes aimeront toujours la vie. Ils haïront donc toujours la mort, & toutes les choſes qui les en approchent, ou qui la leur mettent devant les yeux, comme la vieilleſſe.

Mais d'où vient que les hommes ſe plaiſent en ces ſortes de fictions dont ils con-

noissent eux mêmes la fausseté ? C'est qu'il se representent par ces fictions une idée plaisante, & qu'ils s'occupent plus de l'idée, que de la fausseté de l'idée. C'est à peu près ce qui arrive dans la lecture des romans. L'on sait qu'ils sont faux, & l'on y prend plaisir, parceque l'esprit ne pense pas qu'ils sont faux : il met à part cette idée de fausseté qui ne pourroit pas lui plaire : & il se divertit de ces évenemens imaginaires ausquels il donne ainsi une espece de verité, en ne pensant pas qu'ils sont faux.

SENEQUE.

Quædam vitia illos quasi felicitatis argumenta delectant. Nimis humilis & contenti hominis esse videtur scire quid faciat.

Il y a des vices qui plaisent aux Grans, parcequ'ils sont des marques de la grandeur de leur fortune. Il y en a qui croient que c'est une chose basse & mépriſable, que de savoir ce qu'ils font.

REFLEXION.

Les Grans se plaisent dans les défauts dont il n'y a que les Grans qui soient capables, parcequ'ils les distinguent des petits. On aime à avouer de soi les défauts de gens d'esprit, parcequ'on s'imagine que ceux qui les voient en regarderont plutôt la cause que l'effet. Il n'y a rien de si ordinaire que de faire des recits des fautes ingenieuses que l'on a faites ; ce que l'on pré-

tend par-là eſt de faire conclure à ceux à qui ont les fait, non qu'on a fait une faute, mais qu'on a de l'eſprit.

Un de ces voluptueux de Rome ſe faiſant rapporter du bain dans une chaiſe, demandoit à ſes valets : *Suis-je aſſis?* IAM *ſedeo?* C'eſt à peu près comme celui qui étant à la chaſſe, demandoit à ſes gens : Ai je bien du plaiſir ? Ce ſont des fatuités de Grans, qu'il eſt bon de remarquer. Les perſonnes du commun ne tombent point dans ces extravagances.

SENEQUE.

Operosè nihil agunt.

Ces gens ſe remuent toujours ſans rien avancer.

REFLEXION.

C'eſt la plus generale deviſe des hommes. Ils s'empreſſent, & leur empreſſement ſe termine à rien. Ils font des châteaux de carte que le vent emporte. Pour travailler, il faut connoître le but de ſon travail : *Celui qui cherche le bien a raiſon de ſe lever avant le jour*, dit l'Ecriture. Mais ſi on ne ſait pas où eſt le bien, en vain ſe leve-t-on du matin pour l'aller chercher. Les gens actifs n'avancent pas plus que les pareſſeux, quand ni les uns ni les autres ne ſavent ce qu'il faut faire. *Prov.* 11. 27.

SENEQUE.

O quantum caliginis mentibus humanis objicit magna fœlicitas!

O que les grandes fortunes répandent d'aveuglement dans l'esprit des hommes!

REFLEXION.

Les hommes voient les nuages des autres, & ne voient pas les leurs. Ils disent vrai en ce qu'ils disent des autres, mais ils ne se disent jamais la verité à eux-mêmes. Seneque connoissoit l'aveuglement des Grans; mais il ne connoissoit pas l'aveuglement des Philosophes ni le sien. C'est qu'il ne connoissoit pas parfaitement l'aveuglement même des Grans. Pour le bien connoître, il faut penetrer, non-seulement l'aveuglement attaché à certains états, mais aussi l'aveuglement general de l'homme. Les nuages qui viennent des conditions particulieres, sont des nuages moins importans. Il y a un nuage general qui environne tous les hommes, & c'est celui-là qu'il est important de bien connoître.

SENEQUE.

Ad res pulcherrimas ex tenebris ad lucem erutas alieno labore deducimur. Nullo nobis seculo interdictum est. In omnia admittimur; & si magnitudine animi egredi humanæ imbecillitatis angustias libet, multum per quod spaciemur temporis est. Disputare cum Socrate licet: dubitare cum Carneade: cum Epicuro quiescere.

Nous parvenons sans peine par le secours

d'autrui à la connoissance d'une infinité de belles choses que l'esprit de l'homme a tirées des tenebres par sa lumiere. Nul siecle ne nous est interdit ; ils nous sont tous ouverts : & si nous voulons porter notre esprit au-delà des bornes étroites de notre tems, nous en avons un infini à parcourir. Nous pouvons nous entretenir avec Socrate, douter avec Carneade, & nous reposer avec Epicure.

Reflexion.

C'est l'image de la beatitude philosophique : c'est l'occupation la plus noble de ce Sage qu'on nous vante tant ; c'est tout ce que ces gens ont pû inventer pour nous rendre heureux. Vous vous entretiendrez, disent-ils, avec les plus grans hommes de l'antiquité, vous contemplerez plusieurs belles choses. Oui, mais par malheur je n'ai point d'yeux pour m'entretenir avec ces morts, & on ne les entretient gueres qu'avec les yeux. Que ferai-je donc dans cette retraite philosophique ? Qu'ils disent ce qu'ils voudront, un aveugle a bien de la peine à devenir philosophiquement heureux. Vous vous occuperez, disent-ils, à mediter sur les verités que vous connoissez déja. Mais un quart-d'heure de meditation me rompt la tête. C'est encore un inconvenient auquel les Philosophes n'ont pas pourvu. Il semble qu'ils ayent supposé que nous ayons des têtes de fer. Mais je veux qu'on puisse s'entretenir l'esprit de ces pensées, y a-t-il grand plaisir à tout cela ? Si ces meditations n'ont pour objet

que des fauſſetés, quel bonheur y a-t-il d'avoir toujours l'eſprit occupé de ſonges & de chimeres ? En ſuis-je bien plus heureux pour ſavoir ce que les Philoſophes m'apprennent de la nature de l'ame, de ſon ſiege, de ſa durée ? C'eſt un air, diſent-ils, c'eſt un feu, c'eſt une lumiere, c'eſt une harmonie, c'eſt une quinteſſence, c'eſt un eſprit, c'eſt une partie de l'ame du monde. Elle eſt dans le cœur, dans le ventre, dans le cerveau, dans une glandule du cerveau. Elle paſſe d'un corps à un autre, elle s'envole en haut, elle deſcend en bas, elle perit, elle demeure long-tems, elle ſubſiſte toujours, elle devient Dieu, elle devient demon. Me voilà bien avancé. Mais je veux que ce ſoient des verités. Sont-ce des verités qui me ſoient utiles, & auſquelles j'aie raiſon de prendre interêt? Il faut qu'ils avouent de plus que cette contemplation des verités humaines n'eſt pas capable de me divertir long-tems. Je me ſens preſſé de mille beſoins auſquels elles ne ſatisfont point. Il faut penſer à un procès qu'on me fait, à pourvoir des enfans, à ſoutenir une famille ; je n'ai pas le tems d'entretenir Carneade.

C'eſt une choſe étrange combien il y avoit de perſonnes excluſes par leur état même de la beatitude philoſophique. Elle n'étoit point pour ceux qui ſont obligés de travailler depuis le matin juſques au ſoir, pour les eſclaves, pour les femmes de ménage : car le moyen de contempler les aſtres dans toutes ces conditions ?

Que les Philoſophes déclament tant qu'ils

soudront contre les richesses, il falloit être un peu accommodé pour être heureux a leur mode, afin de n'être pas continuellement distrait par les necessités de la vie.

Il falloit de plus savoir lire, entendre les langues, avoir de l'esprit. Qu'on joigne toutes ces conditions ensemble, & l'on verra que la beatitude philosophique n'étoit presque pour personne; & c'est ce qui en prouve la fausseté, & qui fait voir au contraire la verité de la Religion Chrétienne. Personne ne doit être exclus de la vraie felicité par son état & par les qualités qui ne dépendent pas de nous : il faut que chacun soit capable de l'acquerir, & c'est ce qui se rencontre parfaitement dans notre Religion. Car pour être Chrétien, il ne faut qu'avoir un cœur & de la docilité.

Les Philosophes avoient ainsi plusieurs faux principes sur lesquels tous leurs raisonnemens rouloient, sans qu'ils en ayent jamais découvert la fausseté. En voici un qui est la source de la plupart de ces beaux discours par lesquels ils nous exhortent a la constance, & au mépris des accidens humains, & de la mort même. Ils supposoient que l'ame pouvoit faire en tout état, ce qu'elle pouvoit faire en certains états. C'est le fondement de ce discours de Seneque : *Il est difficile, direz-vous, d'obtenir de son esprit qu'il mepriſe la vie. Ne voyez-vous pas pour combien peu de choſe on la mépriſe tous les jours ? L'un ſe pend devant la porte de ſa maîtreſſe : l'autre ſe précipite du haut de la maiſon en bas, afin de n'entendre*

pas plus long-tems les crieries d'un maître de mauvaise humeur ; & cet autre qui s'en étoit enfui, s'enfonce le poignard dans le sein, de peur qu'on ne le ramene au maître qu'il avoit quitté. Pouvez-vous douter que la vertu ne puisse faire ce que la crainte fait bien ? Oui j'en doute & j'ai raison d'en douter. Cette crainte excessive n'a produit ces effets dont parle Seneque, qu'en cachant le mal de la mort à ces personnes, & en les appliquant uniquement au mal qu'ils desiroient éviter. Dire que la raison le peut faire, parceque la passion le fait, c'est dire, que si les tenebres cachent les choses, il s'ensuit que la lumiere le peut faire aussi.

Les effets extraordinaires des passions ne peuvent pas être imités par la raison, parcequ'ils dépendent de mouvemens qui ne sont pas entierement volontaires. Nous ne pouvons pas exciter en nous quand nous voulons ces émotions violentes, elles dépendent des objets, & même de certaines dispositions du corps qui ne sont pas en notre pouvoir.

Sans cette rage d'illusion & de folie qui a fait regarder à ces personnes les maux qu'ils vouloient éviter comme intolerables, & qui leur a caché le mal de la mort, jamais ils n'auroient pris ces resolutions desesperées. Ces gens ne mépriſoient point la mort, ils n'y pensoient pas, ils s'y précipitoient comme en un lieu de repos.

Que ne prévenez-vous par la raison, disent encore ces Philosophes, ce que le tems fera necessairement en vous ? Mais ce tems me détournera de la vûe des choses qui m'oc-

cupent presentement, il diminuera l'impression sensible qu'elles font sur mon corps, il attachera mon esprit à d'autres objets. La raison ne peut rien faire de tout cela.

Il y a donc un extrême défaut dans tous ces raisonnemens, en ce qu'ils concluent que l'ame peut toujours ce qu'elle peut dans de certains états involontaires, & accompagnés de mille circonstances exterieures qui ne dépendent point d'elle.

SENEQUE.

Ipsæ voluptates eorum trepidæ & variis terroribus inquietæ sunt, subitque cùm maximè exultantes sollicita cogitatio : Hæc quamdiu ?

Leurs plaisirs mêmes sont pleins de trouble & d'inquietude, & lorsqu'ils sont dans les plus grans divertissemens, il leur vient cette fâcheuse pensée : Combien tout cela durera-t-il ?

REFLEXION.

Qu'il y a de gens qui ne font point toutes ces reflexions, & dont le malheur consiste en ce qu'ils ne les font pas ! Seneque ne connoissoit pas la stupidité des hommes. Leur mal n'est pas d'être trop inquietés par la crainte des accidens & des maux qui les menacent ; c'est de pouvoir vivre en repos sans être troublés par des craintes si legitimes.

SENEQUE.

Ad hæc sacra & sublima accede, sciturus quæ natura sit Diis, quæ voluntas, quæ conditio, quæ forma : quis animum tuum casus expectet, ubi nos a corporibus dimissos natura componat : quid sit quòd huius mundi gravissima quæque in medio sustineat, supra levia suspendat, in summum ignem ferat, sidera cursibus suis excitet ; cætera denique ingentibus plena miraculis. Vis tu, relicto solo, mente ad ista respicere ?

Quittez ces occupations basses du soin des provisions de Rome, & appliquez vous à contempler les vérités hautes & sacrées ; quelle est la nature des Dieux ; quelles sont leurs inclinations ; quel est leur état & leur forme ; qu'est-ce qui doit arriver à nos esprits ; en quel lieu la nature nous placera après qu'elle nous aura separés des corps ; quelle force retient au milieu du monde les corps les plus pesans, & éleve au-dessus les plus legers, & porte le feu au-dessus de tous les autres ; quelle cause fait mouvoir les astres. Ne voulez-vous pas quitter la terre pour jetter les yeux de votre esprit sur ces grands objets ?

REFLEXION.

Il paroît par tout ce discours, que les Philosophes ne se proposoient que d'avoir l'esprit occupé de quelque objet assez grand qui les exemtât d'ennuis & de passions. La recherche de l'immortalité de

l'ame & de la nature de Dieu, ne tenoit dans leur esprit que le même rang que celle de la pesanteur de la terre & de l'ordre des élemens. Ils ne pensoient nullement que cette connoissance leur fût necessaire pour regler leur vie. Ils croyoient pouvoir être heureux sans savoir ni leur origine ni leur fin. Et generalement toutes leurs speculations philosophiques ne leur tenoient lieu que d'un jeu de cartes, qui ne produit pas moins certainement l'effet de divertir, que les meditations les plus relevées.

Si c'est un bien de connoître ces choses, c'est donc un mal que de les ignorer, & par consequent toutes ces speculations ne se terminant qu'a nous convaincre de notre ignorance, ne sont capables que de nous faire davantage sentir notre mal. Si ce n'est pas un bien, les Philosophes nous trompent en nous proposant toutes ces recherches comme quelque chose de grand. Il est donc clair qu'ils n'ont pas mis leur bonheur dans la connoissance de la verité; mais dans cette agitation d'un esprit rempli de grandes idées. Ils ont cru qu'il importoit peu que les objets fussent faux ou vrais, pourvû qu'ils les occupassent également. L'erreur, le doute, la verité ont été pour eux des choses indifferentes, & ils n'ont jamais cru ceux d'entr'eux qui faisoient profession de ne rien savoir, moins heureux que ceux qui faisoient profession de savoir tout. En un mot, en trompant le monde par tou-

tes ces promesses magnifiques, ils n'ont effectivement pensé qu'a se divertir. Et lors même qu'ils combattoient ceux d'entr'eux qui enseignoient que le plaisir étoit le souverain bien de l'homme, ils ne se proposoient point eux-mêmes d'autre fin qu'un pur amusement d'esprit.

FIN.

TABLE

TABLE

DES PASSAGES DE L'ECRITURE sainte expliqués dans ce Volume.

EXODE Chap. XXII. *verſ.* 28. pag. 130
PSALM. CI. *verſ.* 5. 205
PROVERB. Chap. II. *verſ.* 12. 55
Chap. IV. *verſ.* 23. 194
Chap. XIV. *verſ.* 14. 7
ECCL. Chap. IV. *verſ.* 12. 88
EP. aux Rom. Chap. XII. *verſ.* 10. 108
Chap. XIII. *verſ.* 13. 57
I. EP. de S. Pierre, Chap. V. *verſ.* 5. 108

TABLE

DES MATIERES CONTENUES dans ce ſecond Volume.

A

Adam, comment il s'eſt perdu, *page* 47
Affection, fait le lien de la ſocieté, 104. pourquoi on la doit rechercher, 108. comment on s'en doit priver, 209. regles que l'on doit ſuivre dans l'une & dans l'autre, 110. *& ſuiv.*
Age. Folie des vieillards qui cachent leur âge, 312
Air, utilités qu'on en peut tirer. 30
Ame, ſur ſon immortalité, *Voyez le diſcours qui en contient les preuves*, 20. *& ſuiv.* ſa mort, 87. le corps en eſt le tombeau, 88. ſa foibleſſe, 93. à pluſieurs ſortes de maladies, 104,

Amour des autres envers nous, objet de notre amour-propre, 92. eſt le lit de notre foibleſſe, 93. le deſir que l'on en a, contraire à l'amour de Dieu, 95. pourquoi nous le deſirons, *ibid.* eſt injuſte, *ibid.* dangereux, 96. ſera anéanti par la mort, 97. ſe priver de cet appui, 98

Amour-propre produit la civilité, 92. *& ſuiv.* difference entre la charité & l'amour-propre, 101. les hommes rapportent tout à eux, 159

Anatomie propre aux enfans, 236

Anéantiſſement d'un être eſt inconcevable, 25

Approbation, nous deſirons la notre préferablement à celle des autres, 6

Arts enchaînés les uns aux autres, 138

Attaches, on en a une infinité, 107. combien dangereux de rompre les petites qui lient les hommes les uns aux autres, *ibid. & ſuiv.*

Aveuglement du monde, 18. des états particuliers vient du general, 280

Auteurs. Jugement ſur pluſieurs Auteurs, 249. *& ſuiv.* B

Benefices. Devoirs des Grans dans la nomination aux Benefices, 154. *& ſuiv.* 162

Bienfait. On doit la reconnoiſſance pour tout bienfait, quel que ſoit le motif qui l'a cauſé, 265

Biens. Il y a égalité de biens, & de maux dans cette vie, 3. ce qui les cauſe, *ibid.* fauſſes idées que l'on a des biens, 41 *& ſuiv.* il n'eſt pas permis de diſſiper les biens temporels, 190

Bonheur des Saints, quel il ſera, 65. conſiſte dans le repos, 266. Bonheur des Philoſophes combien étoit vain, 280. *& ſuiv.*

Bouſſole, ſes utilités, 32

C

Catholiques, reconnoiſſance qu'ils doivent avoir d'être nés dans la voie de la verité, 37

Charité paroît devoir éloigner de la civilité, 94. elle y prend part, & comment, 100. *& suiv.* difference entre la charité & l'amour-propre, 101. comment elle nous fait regarder tous les hommes, *ibid. & suiv.* a besoin d'être exercée, 103. avantage que la charité tire de la civilité, 204

Ciceron. Jugement sur quelques-uns de ses ouvrages, 128

Civilité. Voyez-en le Traité depuis la p. 92. ce que c'est, 93. est produite par l'amour-propre. 92. *& suiv.* est souvent fausse, 93. incivilité contraire à l'esprit des Saints, 100. rien de plus civil que les Saints, *ibid.* comment la charité prend part à la civilité, *ibid. & suiv.* cette civilité est très sincere quoique l'on ne la sente pas toujours, 101. comment cela se fait, *ibid.* en quoi consiste la civilité, 102. motifs pour faire paroître la civilité, 103. en la negligeant on tombe dans l'indifference, 104. avantages qu'elle procure à la charité, 105. à ceux envers qui on l'exerce, 106. *& suiv.* comment la civilité nous fait honorer les graces de Dieu dans les hommes, 105. la purifier, & non pas la bannir, 108. elle est une humilité, *ibid.* regles à suivre pour la bien pratiquer, 109. *& suiv.*

Cœur, est un vase qui peut tout corrompre 106. pureté de cœur, principale disposition à l'étude, 196

Complaisance, ordinairement mauvaise, 161. sur tout à l'égard des Grands, *ibid.*

Concupiscence, comment s'y opposer, 206

Condescendance chrétienne est une vertu, 174.

Conditions, ce qui en produit tant de differentes, 1. sont à peu près également heureuses, ou malheureuses, 3. imprudence des hommes dans le choix qu'ils en font, 2. *& suiv.*

Conduite, comment on s'en forme des maximes, 5. *& suiv.* il y a autant de lumieres que

de conduites differentes, 7
Conſcience; chacun s'en fait une, 8
Converſion, ne reforme pas nos fauſſes idées, 44
Corps, eſt le tombeau de l'ame, 88
Corruption, il y en a de deux ſortes dans l'homme, 38. juſqu'où elle va aujourd'hui, 54.
Creatures, un pecheur eſt indigne d'en uſer, 86
Cupidité, fait d'une maniere admirable, ce que la charité ne fait pas, 135. *& ſuiv.* neceſſité que la politique y mette des bornes, 136
Curioſité, l'exciter dans les enfans, 136

D

Danſes, les Seigneurs ont droit de les empêcher, 154
Défauts. On aime à avoir ceux des Grans, ou des gens d'eſprit, 178
Dépendance, les hommes dépendent les uns des autres par une infinité de beſoins, 135
Deſirs de l'homme prouvent ſon immortalité, 238
Deſunion, d'où elle vient ſouvent, 107
Détachement. Se détacher de tout dès cette vie, 97. *& ſui.* bonheur de cet état, 98. *& ſui.*
Devoirs, on ne les veut pas connoître, 19. de peur d'être obligé de changer de vie, *ibid.*
Dieu, Voyez le diſcours ſur l'exiſtence de Dieu, p. 20. *& ſuiv.* ſon incomprehenſibilité, 33. ſouvent il n'eſt pas à propos de parler de Dieu, 47. oubli de Dieu, ſource de tentations. *ibid.* combien il eſt terrible, 76. ſon pouvoir ſur les hommes lui eſt eſſenciel, 143
Directeur, on ſe met peu en peine d'en choiſir, 13
Diſcours, Voyez *Entretiens*; *Paroles*. Combien les mauvais diſcours font d'impreſſion, 38. ſont la cauſe des fauſſes idées que nous avons, 43. le langage des hommes eſt le langage de la concupiſcence, 44. *& ſuiv.* mauvais effets que produiſent les diſcours, même des per-

ſonnes reglées, 46. *& ſuiv.* 55. on ſe trompe quand on ſuppoſe que l'on parle des choſes humainement, 49. *& ſuiv.* comment on peut parler humainement, 51. remedes à la corruption que cauſent les diſcours des hommes, 5. *& ſuiv.*

E

Eau, utilités qu'on en peut tirer, 30

Ecriture ſainte, combien utile de la lire, même quand on ne l'entendroit pas, 207

Education. Voyez le Traité de l'éducation d'un Prince, depuis la page 209. Voyez *Prince*,

Elevation, combien dangereuſe quand on y parvient par ſoi-même, 113

Enfans, l'impreſſion que font ſur eux les mauvais diſcours & les mauvais exemples des parens, 36. *& ſuiv.* voyez *Education.* Regles pour leurs études, 132. *& ſuiv.* ont l'eſprit rempli de tenebres, *ibid.* leurs lumieres très-dépendantes des ſens, 234

Ennui, d'où il vient, 217

Entretiens des hommes combien dangereux, *Voyez le Traité depuis la page* 36.

Eſprit, ſes qualités, 77. *& ſuiv.* quelques-unes ſont utiles, 81. avoir de l'eſprit, fauſſe idée que l'on en a, 78. *& ſuiv.* force d'eſprit 79. eſprit nuit ordinairement au ſalut, 82

Eſtime, nous cherchons la nôtre préferablement à celle des autres, 6

Etat. Voyez *Peuples.*

Etude, Voyez le Traité de la maniere d'étudier chrétiennement, depuis la page 190. ne la pas regarder comme une occupation indifferente, 190. pourquoi, *ibid. & ſuiv.* eſt un travail qui doit être reglé, 192. & fait en eſprit de penitence, *ibid.* 199. eſt la culture & la nourriture de l'eſprit, 192. y apporter beaucoup de diſcernement, & pourquoi, 193. Voyez *Livres.* Principale diſpoſition à l'étude, pureté de cœur, 196. priere qui convient à

ceux qui étudient, 197. craindre dans l'étude, *ibid.* il n'y a gueres d'action qui ait plus besoin de priere, *ibid.* ce que fait cette priere, *ibid.* & *suiv.* qualité qu'elle doit avoir, 198. l'étude doit avoir Dieu pour principe, *ibid.* il faut par conſequent éviter les etudes inutiles, 199. à ſon état, *ibid.* comment on en peut faire quelqu'une qui n'y ait pas rapport, *ibid.* & 200. de pur divertiſſement, comment legitimes, 200. Diſpoſitions qu'il faut apporter à l'étude, 201 & *ſuiv.* fidelité en étudiant les mêmes choſes aux mêmes heures, *ibid.* Exactitude, en faiſant le mieux qu'il eſt poſſible, *ibid.* perſeverance, en continuant autant qu'il eſt utile, *ibid.* étude eſt une vie difficile, 202. pourquoi, *ibid.* porte au relâchement dans la penitence, & à la pareſſe, 203. remede à ce défaut, *ibid.* & *ſuiv.* étude doit être faite par rapport à l'emploi, 204. & *ſuiv.* étude de la Morale Chrétienne doit durer toute la vie, 207. 208. regle pour les études des jeunes gens, 231. & *ſuiv.*

Evêques chargés des pechés de leur Dioceſe, 81

Exterieur, le culte exterieur que l'on rend à Dieu avertit de l'interieur, 105

F

Fantaiſie, ſur la neceſſité de ne ſe pas conduire par des regles de fantaiſie, *voyez le premier Traité depuis la page* 1.

Femmes, on n'a pas jugé que les ſciences leur fuſſent propres, 81

Force du corps, en quoi conſiſte, 197. de l'ame, *ibid.*

Fous, ſont mal ſatisfaits d'eux-mêmes. 6.

G

Glanterie, idée que l'on en a, ce que c'eſt en effet, 53

Generoſité qu'il faut éviter, 174

Geographie utile aux enfans, 233. comment

la leur apprendre, *ibid.*
Gloire humaine ce que c'eſt, 64. des Saints, 65. des méchans, 66
Grace, la civilité nous fait honorer les graces de Dieu dans les hommes, 104
Grandeurs, *Grands*. Voyez le Traité de la grandeur, depuis la page 113. n'eſt point un avantage, 50. ſon néant 62. *& ſuiv.* Voyez *Qualités*, idée d'un Grand, 86. 116. 117. idées oppoſées que les hommes ont de la grandeur, 113. *& ſuiv.* l'eſtime l'emporte ſur les autres idées que l'on en a, 114. qui ſont ceux qui la mépriſent, *ibid. & ſuiv.* pourquoi on l'aime, 116. *& ſuiv.* ne pas ſuivre les fauſſes idées que l'on en a, *ibid.* la Religion nous en a donné une idée juſte, 115. combien la grandeur, & ce qui l'accompagne eſt dangereux, 116. La Philoſophie en fait connoître le faux, 117. mais tombe dans une autre erreur, *ibid.* La Religion nous apprend à honorer les Grands, *ibid.* Il y a quelque choſe de Dieu dans la grandeur, 118. 126. 127. comment elle ſe forme, 118. eſt neceſſaire, 119. comment elle eſt légitime, 120. Reſpect dû aux Grands, 128. *& ſuiv.* ne parler de leurs défauts qu'avec une extrême retenue, 130. liberté que l'on ſe donne ſur cela, contraire à la vraie pieté, *ibid.* & 140. il eſt mieux de l'avoir attachée à la naiſſance qu'au merite, 131. *& ſuiv.* Avantages que les Grands procurent à la ſocieté, 134. *& ſuiv.* on ne les tient pas aſſez, 140. *& ſuiv.* la reconnoiſſance qu'on en doit avoir eſt un devoir de religion, *ibid.* Obligation de prier pour les Princes, *ibid.* Pourquoi les Grands ont reçu de Dieu leur grandeur, & à quelles conditions, 143. *& ſuiv.* doivent faire executer la volonté de Dieu, non la leur, 145. 147. *& ſuiv.* Grandeur eſt un pur miniſtere qui a pour fin l'honneur de Dieu & l'avantage des peuples, 145. *& ſuiv.* 159. *& ſuiv.* comment les Grands doivent

commander, 145. Crime des Grands qui rapportent leur grandeur à eux-mêmes, ils en doivent être détachés, 146. peuvent faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal, *ibid.* perdront leur grandeur à la mort, *ibid.* compte qu'ils en rendront, *ibid.* la doivent toute employer pour Dieu, 147. *& suiv.* leurs devoirs, *ibid. & suiv.* doivent rapporter à Dieu les honneurs qu'on leur rend, 148. *& suiv.* rendre la vertu honorable par leur exemple, 149. *& suiv.* biens ou maux que cause leur exemple, 150. dans la modestie des habits, 151. *& sui.* y sont plus obligés que les autres, 152. *& sui.* leurs devoirs à l'égard de la justice 153. leurs devoirs dans les nominations qu'ils font, ou font faire aux Benefices, 154. *& suiv.* ne sentent point le danger où les exposent tous ces devoirs, 158. Etat des Grands, est un obstacle à connoître leurs devoirs, 159. *& suiv.* sont avares de leur recommandation, 160. ne sont que des Marchands, *ibid.* haïssent les verités, *ibid.* tout degré de grandeur est un obstacle à la verité, 161. 199. on la cache aux Grands par complaisance, 161. quelquefois par prudence, *ibid.* combien leur état leur rend difficile la pratique de leurs devoirs, 162. *& sui.* difficultés de leur état, par rapport aux devoirs du christianisme, 163. *& suiv.* 169. *& suiv.* Il n'y a point d'image qui puisse exprimer leurs dangers, 167. Vie ordinaire des Grands, est le chemin de l'enfer, *ibid.* & 168. contraire à l'instinct du christianisme, 269. *& suiv.* ne peut être recherchée volontairement, 171. Grands ont besoin de la plupart des vertus dans un degré heroïque, 172. *& suiv.* c'est un bonheur pour eux d'être retirés sans charges & sans emplois, 173. leurs devoirs ne sont pas toujours clairs, *ibid.* combien leur vertu est éminente, quand ils y satisfont, 275. *& suiv.* meritent alors beaucoup de louanges,

ibid. & suiv. on est plus obligé de prier pour eux pendant leur vie, & après leur mort, 178. Discours de M. Pascal sur la condition des Grands, 179. *& suiv.* importance de les bien élever, *ibid.* Grands sont grands par hazard, 182. consequence qu'ils en doivent tirer, 184. *& suiv.* ce qui leur est dû. 185. *& suiv.* deux sortes de grandeurs, de naturelles & d'établissement, *ibid* ce qui est dû à l'une & à l'autre, 186. veritable condition des Grands, 187. Voyez *Princes.* Défauts extravagans de quelques Grands, 278

Guerre civile n'est jamais permise, 123. en inspirer beaucoup d'horreur aux jeunes Princes, 225

H

Hazard, sur la necessité de ne se pas conduire au hazard, *voyez le premier Traité depuis la page* 1. C'est par un hazard que les Grands sont ce qu'ils sont, 123

Histoire, ce que c'est, 62. 212. utile aux Princes, *ibid.* rendue dangereuse, *ibid. & sui.* très-convenable aux enfans, 237. comment la leur apprendre, *ibid. & suiv.*

Homme, necessité de vivre en homme, 1. *& suiv.* sa grandeur, 80. 84. Il faut agir avec les hommes comme avec les hommes, 106. n'est pas fait pour commander aux autres, 116

Honneur, combien on le recherche, 38. fausse idée que l'on en a, 39. *& suiv.*

Hôtelerie, ce que la cupidité y fait en la place de la charité, 135

Humilité, comment on s'humilie sans agir contre la verité, 102. 103. difficile d'être humble & d'avoir du merite, 132

I

Idées fausses que nous avons de toutes choses, 38. *& suiv.* mauvais effets qu'elles produisent, *ibid.* des choses spirituelles, 41. des choses temporelles, *ibid.* de Dieu & des choses éternelles, 42. c'est dans les fausses idées que

consiſte la corruption de notre eſprit, 43. la converſion ne les seforme pas, 45
Jeux de hazard, Seigneurs ont droit de les empêcher, 154
Ignorance, nous naiſſons avec, 38
Images, s'en ſervir pour inſtruire les enfans, 234. *& ſuiv.*
Imagination, combien elle cauſe de fauſſes idées des honneurs & des plaiſirs, 39. *& ſuiv.* les hommes s'en forment des états où ils ne voudroient pas être, 267. 268
Importuns, comment garder la civilité à leur égard, 109. 211
Imprimerie, ſon utilité, 31
Inconſtance, fait voir que l'homme eſt né pour quelque choſe de plus grand que ce qu'il quitte, 264
Indifference envers les autres eſt un grand mal, 104.
Innocence. Il n'y auroit point eu de grandeur dans cet état, 118
Inſtruction, ſon but, 231. ne donne ni memoire, ni imagination, ni intelligence, mais les cultive, *ibid.*
Jugement, juger des choſes comme Dieu en juge, 57. difference qu'il faut mettre entre les jugemens & les paroles, 60. tout doit ſervir à former le jugement, 217. ce que c'eſt que le former, 218
Juſte, veritable idée des Juſtes, 85. *& ſui.*
Juſtice, devoirs des Grands à l'égard de la juſtice dans leurs terres, 153

L

Latin, difficulté de montrer le Latin aux enfans, 239. divers moyens de le faire, *ibid. & ſuiv.*
Livres, Voyez *Etude*, diſcernement qu'il y faut apporter, 193. *& ſuiv.* ne pas profaner notre eſprit par les mauvais, *ibid.* poiſons dans les livres, 195. deſcendent de l'ignorance & de

la concupiſcence, *ibid.* en liſant les livres des hommes, on ſe remplit de leurs vices, 196. remedes aux poiſons qui ſont dans les livres, *ibid.* pureté de cœur, defiance de ſoi même, 197. bannir toutes les curioſités pour les mauvais livres, *ibid.* lecture de pur divertiſſement, comment legitime, 199. amour de la lecture eſt un préſervatif general contre une infinité de déreglemens, 229. moyen de faire aimer les livres, *ibid.* il y en a à lire, & d'autres à apprendre, 248. comment rendre utiles les livres des Payens, 258. *& ſuiv.* exemple de cette maniere dans les reflexions ſur un livre de Seneque, 260. *& ſuiv.*

Loix, ſont neceſſaires depuis le peché, 119. ce qui leur donne l'autorité, *ibid. & ſuiv.*

Lumieres, il y en a autant de differentes que de conduites, 7

Luxe des habits & des ajuſtemens, doit être reprimé par les Grands, 151. *& ſuiv.* quel grand mal c'eſt dans les Grands, 152. *& ſuiv.*

M

Magnificence, ce que c'eſt en effet, 87. neceſſaire aux Grands, 126. *& ſuiv.*

Matiere n'eſt cauſe de rien, & ne peut ſubſiſter par elle-même, 22. *& ſuiv.*

Maux, égalité de biens & de maux dans cette vie, 3. ce qui la cauſe, *ibid.* fauſſes idées que l'on a des maux, 43

Méchans, leur gloire, 66. leurs vies bien propoſées auſſi utiles que celles des Saints, 212

Memoire, la ſanctifier en apprenant par cœur quelque choſe de l'Ecriture ſainte, 206. 207. *& ſuiv.* aide le jugement, 231. eſt ſoulagée par l'imagination & le jugement, *ibid.*

Merite. Il vaut mieux avoir attaché la grandeur à la naiſſance qu'au merite, 131. *& ſuiv.*

Monarchie, avantage des monarchies ſucceſſives, 122

Monaſteres ſont un chemin pour aller plus

facilement au ciel, 167. 168.
Monde, preuves qu'il n'eſt pas éternel, 26. *& ſuiv.* On aime les choſes du monde, ſource de tentation, 48. ſon néant, 62. *& ſuiv.*
Morales, differentes qui ſe trouvent parmi les hommes, 8. *& ſuiv.* Morale chrétienne, doit être étudiée toute la vie, 207. eſt la ſcience des hommes, 218. y rapporter tout dans l'inſtruction des Grands, *ibid.* rapporter la Rhetorique à la Morale. 250
Mort, ce que c'eſt que mourir, 2. les morts ſont plus vivans qu'ils n'étoient, 63. la mort anéantira toutes nos attaches, 97. état des méchans à ce moment, *ibid.* des juſtes, *ibid.* Il faut apprendre toute la vie à mourir, 280. cette maxime eſt fauſſe dans la bouche des Payens, *ibid.* moyen de ne la point craindre, 241
Moulins, leur utilité, 30
Mouvement, ne peut être éternel & increé, 23. *& ſuiv.*

N

Nature. ſon ordre admirable, 21. 22

O

Obeiſſance que l'on rend aux hommes, doit être rapportée à Dieu, 144. meſure de cette obeiſſance, *ibid.*
Offenſe. Tout reſſentiment d'une offenſe eſt injuſte, 50

P

Pareſſe. Vie d'étude porte à la pareſſe, 203. moyen de la combatre, *ibid. & ſuiv.*
Paroles, nos paroles doivent être proportionnées à ceux à qui on parle. 60
M. Paſcal, idée de ſon ouvrage, 255. *& ſui.*
Paſſions, c'eſt ſur elles qu'on ſe forme des maximes de conduite, 5. combattent la raiſon, *ibid.* les fauſſes idées que nous avons des plaiſirs cauſent la violence des paſſions, 39. les diſcours des hommes font le même effet, *ibid. & ſuiv.* font impreſſion ſur les corps, 277, *& ſ.*
Pecheurs, veritable idée des pecheurs, 85. *& ſuiv.* ils ſont des tombeaux vivans, 88

Pensée. Tout être pensant, est different de la matiere, 25
Peuples, ne peuvent changer l'ordre d'un Etat, 122. 123.
Pieté, la rendre aimable, 108
Plaisirs, les hommes ne considerent autre chose dans leur vie, 3. combien on les cherche, 38. on les aime naturellement, 39. fausses idées que l'on en a, 40
Politique, combien l'ordre politique procure d'avantages à la societé, 134. *& suiv.* on ne le sent pas assez, & pourquoi, 139
Posture du corps dans la priere, à quoi elle sert, 105
Poudre à canon, son utilité, 51
Précepteur. Voyez le Traité de l'éducation d'un Prince, 209. *& suiv.* Qualités qui lui sont necessaires, 211. *& suiv.* doit connoître les défauts de ceux qu'il instruit, 226. doit étudier leurs dispositions naturelles, 232
Prédicateurs, leurs dangers, 82
Priere. Obligation de ptiere pour les Princes, 140. 141
Princes ont part à l'autorité des Rois, quoiqu'ils n'ayent pas la jurisdiction, 124. 125. ainsi on leur doit le respect, *ibid.* qui doit être même interieur, 126. *Voyez le Traité de l'éducation d'un Prince*, 209. *& suiv.* ce qu'est un jeune Prince, *ib.* but que l'on doit avoir dans son éducation, *ibid.* un Prince n'est pas à lui, mais à l'Etat, 210. faute que commettent ceux qui les élevent mal, *ibid.* à quoi se doit rapporter leur éducation, *ibid.* combien importante, *ibid.* qualités necessaires à ceux qui en sont chargés, 221. *& suiv.* on doit les instruire à tout moment, & sans qu'ils s'en apperçoivent, 216. tout doit servir à leur former le jugement, 217. la Morale est principalement la science des Princes, 218. de quoi l'on doit les instruire, *ibid. & suiv.* comment leur

faire haïr le vice, 223. leur inſpirer de l'horreur des guerres civiles, 225. leur apprendre les verités ſolides de la Religion, 226. former leur corps à la vertu auſſi-bien que leur eſprit, *ibid.* d'où leur vient l'ennui, 227. amour de la lecture, leur eſt un grand préſervatif contre une infinité de déreglemens, 229. moyen de leur inſpirer cet amour, 230

Q

Qualité, veritable idée de la qualité, 66. *& ſuiv.* juſte raiſon qui l'a établi, 68. fauſſe idée qu'on en a, *ibid & ſuiv.* combien cet état eſt dangereux, *ibid. & ſuiv.* qualités de l'eſprit. Voyez *Eſprit.*

R

Raiſon. On ſe croit obligé de la ſuivre, 5. combat les paſſions, *ibi* l'homme ne la ſuit pas, 265

Reconnoiſſance eſt dûe au bienfait, ſans en examiner le motif, 269

Religion, excellence de la chrétienne, 10. extravagance des fauſſes, *ibid.* comment en inſtruire les enfans, 252. *& ſuiv.*

Repos, le bonheur conſiſte dans le repos, 266

Reſpect. On doit quelquefois le reſpect exterieur à ceux à qui on ne doit point l'interieur, 60. 186. *& ſuiv.* exterieur & interieur dû aux Grans, 128. pourquoi, *ibid.* ce qui ne nous oblige pas d'eſtimer en eux ce qui n'eſt pas eſtimable, 115

Rhetorique, comment il faut l'étudier, 249. *& ſuiv.* y rapporter tout à la Morale, *ibid.* differentes beautés dans l'éloquence, 250. *& ſ.*

Riche, *Richeſſes.* Un pecheur a perdu le droit qu'il avoit ſur ſes richeſſes, 86. l'idée d'un riche, *ibid.* il n'eſt fait que pour les élus, 87. Philoſophes les mépriſoient ſans vouloir les quitter, 114. 115. neceſſaires aux Grans, & pourquoi, 126. excès de Tertullien ſur cela, 127. richeſſes ne ſont poſſedées qu'en vertu

d'un établiſſement humain, 182
Rois, leur autorité vient de Dieu ſeul, 122. & non pas des peuples, *ibid.* paſſe d'eux à leurs Miniſtres, 124

S

Sages ſont mal ſatisfaits d'eux-mêmes, 6. 7
Sageſſe, combien on la doit chercher, 16. 17 ce que c'eſt, *ibid.* moyen de l'acquerir. 18
Saints, leur gloire, 65. leur bonheur, *ibid.* leur vie mal propoſée, auſſi dangereuſe que celle des méchans, 214
Salut, Voyez *Vie*.
Science, quelle eſt la veritable, 17. 56. 83. moyen de l'acquerir, *ibid.* combien les ſciences humaines ſont peu de choſes, 80. font connoître quelques verités, 83. ont leur utilités, & leurs inutilités, 213
Silence, ſon utilité, 55
Solitude, Pourquoi les Saints l'ont cherchée, & pourquoi elle eſt utile, 96. 97. ſolitude des méchans après la mort, ſolitude des bons, 97. regles de civilité pour ceux qui s'y ſentent attirés, 201. pourquoi elle ennuie, 227. 228. ne convenoit pas aux Payens, mais convient aux Chrétiens, 265
Soulevement, n'eſt jamais permis, 123
Spirituelles, l'idée que l'on a des choſes ſpirituelles, 41

T

Temporelles, fauſſes idées que l'on a des choſes temporelles, 39. comment agiſſent ſur nous, *ibid.* comment on les doit regarder, 62. *& ſuiv.* un de nos plus grans maux eſt de les eſtimer trop, *ibid.* comment corriger ce mal, *ibid.*
Tems, en pratiquant la civilité, il faut le ménager, 111. c'eſt un grand peché de le perdre, 190. c'eſt un preſent que nous recevons de Dieu, *ibid.* eſt d'un prix infini, 272. le futur eſt entre les mains de Dieu, *ibid.* ne ſe mettre en peine que du preſent, 173. coule comme

un torrent, il faut donc en profiter, *ibid.* comment le passé subsiste, 274

Tertullien, excès de Tertullien sur la magnificence exterieure des Grans, 127. & sur le pouvoir de juger, *ibid.*

Travail, comment le rendre utile, 276

V

Valeur, veritable idée que l'on en doit avoir, 70. *& suiv.* merite l'estime, *ibid.* & 71. ce que c'est, 72. *& suiv.* fausse valeur, 73. *& suiv.*

Vice, Adresse que l'on a pour en diminuer l'horreur, 53. moyen de le faire haïr, 123

Vie, ce que c'est que vivre, 2. bien vivre, *ibid.* cette vie est un voyage, 2 *& suiv.* combien il est difficile d'en trouver le chemin, 9. *& suiv.* on apprend toutes choses, excepté celle-là, 12. on y est insensible, *ibid. & suiv.* comparaison qui le fait comprendre, 14. comment regarder la vie, *ibid. & suiv* est courte pour un Payen, mais assez longue pour un Chrétien, 161. *& suiv.* elle est courte pour apprendre les arts, parce que nous ne sommes pas au monde pour cela, 163

Uniformité de vie, combien difficile, 202

Voyage, commodités que l'on trouve dans les voyages par le moyen de la cupidité, 135

Volonté, il ne peut être permis à aucun homme de suivre sa volonté, 143. ni de la faire regner sur les autres, *ibid.* si on fait la volonté des hommes, ce doit être par rapport à Dieu, 144

Volonté de Dieu, est un pain, 98. on la trouve en tout, 99. est notre force, *ibid.* l'homme y est essenciellement sujet, 141, il y a pour chaque moment quelque volonté de Dieu à accomplir, 273

Vûe, vivacité de ce sens, 133. s'en servir pour l'instruction des enfans, *ibid. & suiv*

Fin de la Table.